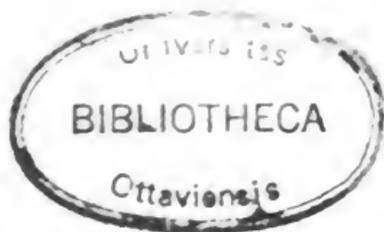
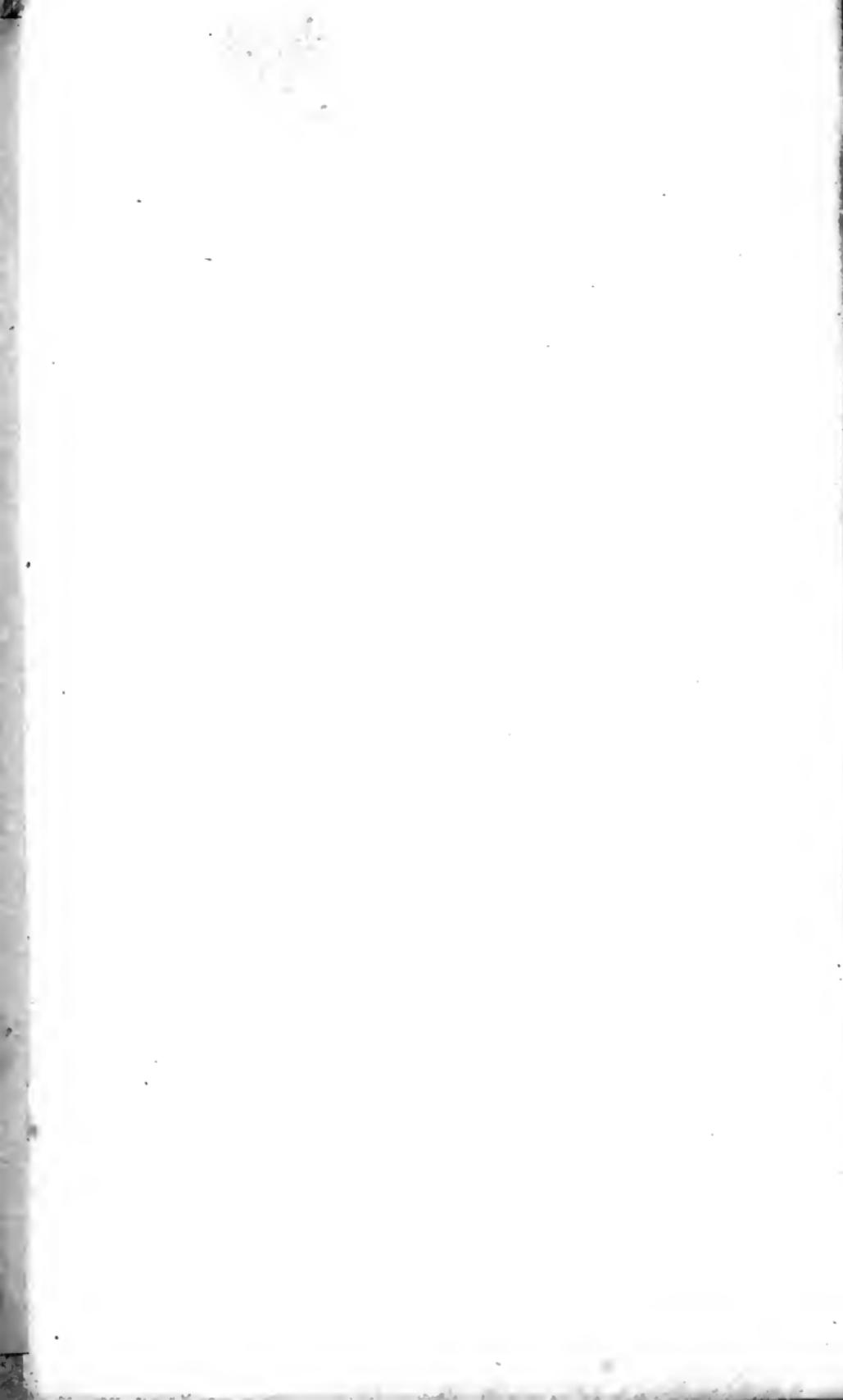


14/7/1966

Received
30/7/66





Œ U V R E S

D E

C A Z O T T E.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

Œ U V R E S

BADINES ET MORALES

D E

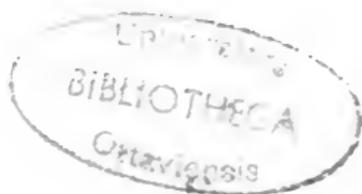
C A Z O T T E.

N O U V E L L E É D I T I O N.

T O M E T R O I S I È M E

A L O N D R E S.

1 7 9 8.



PQ
1961
C5
1798
V.3

coll. spec.

R A C H E L,

O U

LA BELLE JUIVE,

Nouvelle historique Espagnole.

ALPHONSE VIII, roi de Castille et de Léon, monta sur le trône à l'âge de quatre ans ; Ferdinand, roi d'Ar-ragon, son oncle maternel, s'étant emparé de ses états, sous prétexte de les gouverner, les nobles Castellans arrachèrent bientôt des mains de cet usurpateur leur jeune monarque, le rétablirent sur son trône ; veillèrent eux-mêmes à son éducation ; et le vengèrent des entreprises que les Na-varrois, les Portugais et les Maures avoient faites contre les places fron-tières de ses états.

Le jeune héros, rassuré par la va-
Tome IV. **A**

... un... au... par... 1803...

leur et l'affection de ses sujets, par ses victoires, contre l'ambition de ses ennemis, emporté par un zèle religieux, suivit à vingt-trois ans, à la conquête de la Terre-Sainte, l'illustre Godefroi de Bouillon, dont il partagea les périls et la gloire, et n'en revint que pour se couvrir de nouveaux lauriers, en châtiant les Maures des ravages commis en son absence sur une partie de ses possessions.

Alphonse, doué de tous les avantages naturels, objet de l'émulation de ses égaux, estimé de toutes les parties du monde connu, marié à l'estimable Ermengère, adoré de son peuple, idole de la noblesse de Castille et de Léon, environné d'une cour brillante pressée à lui plaire, étoit le plus heureux des souverains de la terre. Tout-à-coup, une erreur bien légère en apparence, une vaine curiosité, va le faire tomber dans l'excès de la plus condamnable foiblesse; sans le savoir, il engagera sa liberté et s'exposera à

la perte de l'amour de son peuple, de sa couronne, de sa gloire, et même de sa vie.

Ce fut au milieu d'une fête brillante, qui rassembloit dans le palais de Tolède la jeunesse des deux sexes, qu'Alphonse reçut la première atteinte d'un poison devenu depuis si fatal à ses sujets et à lui-même. Le seul favori qu'eût ce prince, Garceran Manrique de Lara, y paroissoit absorbé dans ses rêveries, lui, jusque-là regardé comme le plus enjoué des courtisans. Qu'avez-vous Manrique? lui dit son souverain. Diane m'est infidelle, répond Garceran: elle me quitte pour dom Alvare de Lunes. Je n'en puis douter, en ayant été convaincu ce matin par le plus extraordinaire de tous les moyens; mon orgueil souffre beaucoup dans ce moment-ci; mais le tableau qui m'a instruit et mortifié m'apprête beaucoup plus à rever que l'inconstance d'une femme: c'est un secret, sire, dont je ne saurois vous

entretenir ici, il conduiroit à une conversation trop sérieuse ; les yeux de toute l'assemblée sont tournés sur les vôtres, et cherchent à briller de la joie dont vous paroissez être animé ; demain à son lever, votre majesté saura mon aventure. Après cette demi-confiance, Manrique se dérobe au tumulte de la fête.

Le lendemain, dès qu'il est au chevet du lit d'Alphonse : Sire, lui dit-il, j'avois des raisons de m'inquiéter sur les dispositions de ma maitresse à mon égard. J'en parlois avec mon écuyer, instruit de mon secret ; il me propose une manière aussi abrégée que sûre de m'éclaircir. Il y a ici un Juif, grand cabaliste, qui pourra me faire lire dans le cœur de mon infidelle : je balançois ; on m'assure d'en avoir soi-même fait l'épreuve avec grand succès, et je me laisse conduire chez cet homme extraordinaire. Là, on me fait subir des cérémonies ennuyeuses, dont l'appareil étoit nouveau pour moi ; il étoit

question de me mettre en communication avec des esprits, à l'existence desquels je ne croyois point ; la curiosité l'a emporté sur l'impatience occasionnée par tant de momeries ; et, quand on m'a cru bien préparé, on m'a fait asseoir devant un miroir où j'ai vu, mais très-distinctement, Alvare de Lunes en conversation fort tendre, fort animée, avec la dame de mes pensées ; pendant le discours de Manrique, Alphonse levoit les épaules, il prend la parole : Votre écuyer s'entendoit avec un charlatan Juif, et on vous aura fait voir un tableau. Oui, sire, dit Manrique, dans un miroir de métal de quatre pouces au plus, en quarré, on m'a fait voir un tableau d'objets de grandeur naturelle, et qui ne m'ont semblé que trop vivans.

Vous êtes Castillan, Manrique, et n'êtes pas capable de mentir, dit le roi ; mais on a pu vous en imposer, ou la passion vous aura fait illusion ; j'en appréhende l'effet sur une tête

aussi vive que la vôtre ; vous me ferez voir votre prétendu négromant : il me présentera un tableau vivant, ou je le ferai châtier, de manière à le dégoûter de faire des dupes ; ordonnez-lui de ma part de venir me trouver sur-le-champ. Je sacrifierai toute autre affaire à celle-ci, pour ne pas donner à l'imposture le tems de s'arranger pour nous en faire accroire.

Garceran va lui-même trouver le Juif, et revient. Sire, dit-il, j'ai donné ordre au rabin de me suivre, et il marche avec confiance sur mes pas. Un rabin ? reprit Alphonse, et il vient délibérément ? Il faut que ce soit un docteur : il ne m'a, reprend Manrique, pas témoigné la moindre crainte : cet homme est assuré de son fait ; je l'ai prévenu que votre majesté vouloit le voir, il n'y a attaché qu'une condition. Les rois, m'a-t-il dit, sont sur cette terre fort élevés au-dessus des hommes ordinaires ; mais s'il est question de les faire communiquer avec

des essences d'un ordre bien supérieur, ils rentrent dans la classe ordinaire, et pour être en rapport avec le céleste, il faut se soumettre à toutes les opérations qui doivent nécessairement y préparer le curieux, de quelque rang qu'ils soient. Je m'y suis soumis, sire, et si vous n'acceptez pas les mêmes conditions, le rabin se retire.

Garçeran Manrique ne voudroit pas compromettre son roi et son ami, dit Alphonse. Je ferai ce qui sera nécessaire pour ôter toute excuse à cet homme, et ne suis pas inquiet de le faire repentir de l'abus qu'il aura fait de ma patience, et de son audace à prétendre m'en imposer; allez au-devant de lui et l'introduisez.

C'est ainsi que l'aveugle confiance d'une part, et une présomption peu éclairée de l'autre, introduisirent le dangereux Ruben à la cour de Tolède. Pour le malheur du souverain et de son peuple, ce scélérat n'étoit pas pris au dépourvu, et quoiqu'on eût cru le

surprendre en le mandant sans le prévenir, il arrivoit avec un plan formé, dont l'imprudence et l'aveuglement alloient lui faciliter le succès.

Alphonse se soumet à toutes les minuties d'un cérémonial d'initiation; plus il se prête complaisamment à tous les détails de cet acte ridicule à ses yeux; plus il pense acquérir de droit à prendre le ton sérieux avec Manrique, pour l'engager à revenir de l'illusion dans laquelle il a été enveloppé, plus le Juif sera convaincu d'imposture.

Pendant qu'Alphonse s'expose, sans le savoir, à devenir encore plus dupe et plus enthousiaste que Manrique, Rubens s'étant assuré de la préparation de ses deux néophytes, a vu que tout lui étoit favorable; alors il place sur un bureau le miroir mystérieux : sire, dit-il, voilà la merveille dont on vous a entretenu; elle vous présentera d'elle-même l'objet que vous desirez d'y voir; ma présence, mon ordre,

mon consentement y sont inutiles. Cependant je dois vous prévenir, que, dans le cas où vous voudriez voir tous deux ensemble le même tableau, il faut qu'en exprimant le même desir, le pouce de la main gauche de l'un s'entrelace dans celui de la gauche de l'autre. Après cette instruction, le rabin se retire dans une pièce voisine, dont il tire la porte sur lui.

Soit que ce fut l'effet du sang froid du rabin, ou celui du cérémonial, un petit frisson commençoit à glacer les sens d'Alphonse. Il ne pouvoit plus, à ce qu'il imaginoit, faire un pas en arrière. Au moins, dit-il à Manrique, si cette farce doit finir par un spectacle, il faut qu'il soit agréable; prenons-nous par les pouces, puisque cela est essentiel, et demandons à voir la plus belle femme qui soit en Espagne.

Le prince venoit de former ce vœu, les yeux fixés sur le miroir; à l'instant la glace semble se ternir, peu-à-peu elle représente un ciel couvert de nua-

ges ; ces vapeurs passent et reviennent comme si des vents opposés les eussent agitées ; tout-à-coup le fond s'éclaircit et présente une personne de dix-sept ans , vêtue dans la plus grande simplicité , et la tête nue : elle étoit assise , et paroissoit occupée d'une lecture. L'objet étoit éblouissant , et par lui-même et par le brillant du jour dont il étoit éclairé. Elle pose son livre sur une table , se lève et se retire lentement en laissant admirer la grace , la noblesse , l'élégance de sa taille et de son port , et une superbe chevelure , dont le bout de la tresse effleuroit la terre : bientôt le miroir se trouble de nouveau et redevient une glace ordinaire.

Quand on étonne un esprit fort par un prestige , il passe rapidement de l'incrédulité opiniâtre à l'excès contraire. Alphonse prend la plus haute opinion de Ruben et de sa science : rappelez , dit-il à Manrique , cet habile homme ; son miroir est impayable.

Ruben reparoit , son extérieur n'a rien de celui d'un homme qui vient de faire voir une espèce de prodige ; il est froid et composé. Celui d'Alphonse est bien extraordinaire ; ce n'est plus cette physionomie d'aigle ; ce n'est plus ce maintien haut, ou ce ton assuré. On peut dire que sans la grande habitude où sont les rois de commander à leurs attitudes, il en eût pris une soumise, vis-à-vis du rabin, prétendu merveilleux ; il fit à celui-ci les offres les plus magnifiques pour le récompenser de sa complaisance ; mais le rusé politique se garda bien de rien accepter, il joua le désintéressement et le zèle.

Le monarque étoit confondu et enthousiasmé tout - à - la-fois. Est-ce, disoit-il à l'Israélite, un objet réel et existant que je viens de voir ? Oui, sire, si vous n'avez pas demandé à voir une chimère, répond le rabin : Quoi ! dit Alphonse, cette belle, cette ravissante personne existe en Espagne ? Je

ne sais, répartit Ruben, quel a été l'objet de votre curiosité; mais le miroir ne sauroit mentir. Et ne pouvez-vous pas le faire reparoître ? dit Alphonse d'un ton d'impatience.... Non, sire, le miroir ne montre jamais le même objet... Je ne reverrai jamais cette divine beauté !... Il faut, dit l'Hébreux, que j'apprenne moi-même à la connoître, laissez-moi la liberté de consulter.

Le roi et Manrique laissèrent le négromant seul dans le cabinet ; ce dangereux personnage n'avoit pas besoin d'apprendre le nom de la jeune personne, dont la figure avoit paru dans la glace.

Avant que le prince eût demandé à voir dans la glace, Ruben étoit instruit de sa détermination, et au moyen des initiations et des rapports établis par elle, il y avoit plus qu'influé ; mais il falloit mettre du mystérieux et donner un air de difficulté et de doctrine à tout ce qu'il faisoit : il laisse

écouler un tems assez considérable , pour se donner l'air d'avoir fait des opérations , des recherches , et reparoit enfin pour rendre sa réponse.

La beauté que votre majesté a demandée à voir , sire , se nomme Rachel : c'est une Juive orpheline , demeurant à Cordoue , dans sa famille. A Cordoue ? interrompit vivement le roi , n'étant déjà plus à lui ; j'irois la chercher à la tête de cent mille hommes... Vous n'aurez pas besoin , sire , de faire un armement aussi dispendieux ; que j'aie votre portrait , donné de votre main , je le fais rendre ce soir à Rachel , et dès demain elle se met en marche pour vous le rapporter.

Manrique avoit au col une chaîne à laquelle pendoit un portrait d'Alphonse ; celui-ci l'enlève à son favori , le remet à Ruben , sans prévoir l'abus qu'en pourra faire ce dangereux ouvrier ; l'Hébreu se retire , et laisse le roi de Castille soumis à la religion du secret , absorbé dans une foule d'idées

absolument nouvelles pour lui. L'optique des faits surnaturels s'est présentée à ses yeux, il prétend s'en rapprocher, et se promet d'en tirer une foule de connoissances sublimes, qui lui font déjà mépriser celles dont il avoit pu être redevable à l'étude, à l'usage, à l'expérience.

Le moment s'avance où cet horizon si étendu va se borner à un seul point. Ce sera celui où il aura vu les beaux yeux de Rachel : le négromant a tenu parole, la belle Juive est arrivée de Cordoue, elle est chez Ruben. La voir, s'enflammer pour elle, tomber à ses pieds, ne plus s'occuper que d'elle seule, ne respirer que par elle et pour elle, voilà le rôle d'Alphonse. La cour murmure ; la reine gémit, se plaint, éclate, se sépare et va se retirer à Oreïa. Le seul effet de ces démarches est de laisser son souverain aveuglé, plus maître d'obéir à la passion qui le maîtrise ; et Rachel, par son ordre, vient s'établir au palais.

La noblesse s'écarte de la cour, se bornant à témoigner le sentiment douloureux dont elle est affectée. Alphonse, jusqu'alors si jaloux de l'estime et de l'attachement de ses sujets, demeure insensible à un témoignage aussi marqué de l'impression que sa conduite a faite sur les compagnons de ses glorieux travaux; il ne reste auprès de lui que Manrique, on cesse même de reconnoître en lui l'aimable Garceran, digne rejeton de l'illustre maison de Lara; Ruben se l'est, pour ainsi dire, asservi: de faux principes ont remplacé ceux qui avoient fait la base de l'éducation de ce jeune cavalier; en un moment il a perdu cette fleur d'élévation, de magnanimité, ce caractère de la noblesse castillane; devenu disciple de Ruben, il est esclave des volontés de Rachel et bas courtisan d'Alphonse.

Cependant Ruben ayant su approcher son élève du trône, emploie ouvertement le crédit qu'il a sur elle à

l'avancement de sa fortune, à celle de ses frères les Hébreux. Le roi, ébranlé sur les principes de sa propre religion, en comblant ce peuple vagabond de faveurs, croit satisfaire à la justice du ciel, et leur donne hautement la préférence, même sur les sujets qui eussent le mieux mérité de lui; les douanes, le commerce entier leur sont abandonnés. La Castille et le royaume de Léon gémissent sous leurs mœurs, leurs monopoles, leurs vexations en tous genres; aucune plainte ne peut être portée aux pieds du trône qui ne soit rejetée avec hauteur, avec dédain. C'est l'impérieuse Rachel qui les accueille; cette femme singulière, enrichie à l'extérieur des plus beaux présens de la nature, possédée par Ruben, a le caractère atroce. On verra par les détails de l'événement, quelle espèce de monstre l'amour et l'art, de concert, avoient su donner pour maître à Alphonse, et pour tyran aux peuples asservis à la couronne de ce

jeune et alors malheureux souverain.

Alphonse, enfermé dans Tolède, n'en sortoit plus que pour varier par le plaisir de la chasse ceux qu'il goûtoit dans les bras de l'amour : nuit et jour environné de Juifs des deux sexes, il fût devenu absolument étranger à son peuple, s'il eût été possible à celui-ci de perdre de vue un prince, leur idole, jusqu'à ce moment fatal. Il attendoit, sans murmurer contre lui, que, rassasié par la jouissance, et délivré par les suites de la passion qui l'avoit égaré, il revint de lui-même à la pratique de ses devoirs.

Cependant une année succédoit à l'autre sans apporter le moindre changement à la conduite de leur souverain, sans qu'ils éprouvassent le plus léger adoucissement à leurs infortunes ; son assujettissement sembloit augmenter par la réunion des malheurs qui en étoient la suite, et la fière beauté qui le gouvernoit paroissoit assurer son

empire par de nouvelles exigeances et par la bisarrerie de ses caprices. Sept ans s'étoient écoulés, et la patience castillane n'étoit point encore à bout.

Les gouverneurs des places résistoient, presque sans secours, aux entreprises des Muzarabes et des Andalous Maures. Les peuples fléchissoient sous le joug, se contentant d'implorer le ciel pour qu'il voulût délivrer du joug d'un abominable maléfice leur monarque, dont ils espéroient de voir renaître toutes les vertus.

La patience a un terme ; Rachel, Ruben et leurs favoris l'avoient lassée : de petits complots se forment dans toute l'étendue du royaume de Castille et de Léon, dans la partie de l'Andalousie soumise au gouvernement d'Alphonse. Un Castillan sage, dévoué à sa patrie et à son souverain, en prévoit l'effet ; c'est Fernand Garcias de Castro, attaché à Alphonse dès la plus tendre enfance de celui-ci ; ayant été précédemment son guide et

son conseil, méprisant les bruits populaires, mais blâmant la conduite d'un maître dont il respectoit l'autorité, il croit devoir faire le dernier effort pour venir ouvrir les yeux au prince sur l'inquiétude du peuple, et le danger qu'il y auroit à ne pas mettre ordre aux abus.

Il descend des montagnes de Castille où ses terres étoient situées, où, après d'honorables fatigues, il avoit été chercher le repos nécessaire et convenable à son âge; il s'achemine vers Tolède.

Quel spectacle pour un sujet attaché, pour un vertueux citoyen ! Tout est en mouvement pour exiger d'Alphonse le sacrifice de l'objet de son inclination : amis, compagnons, sujets comme moi, citoyens, qu'allez-vous faire, leur dit-il ! ah ! respectez le trône ! il fait votre sûreté ; respectez les erreurs du souverain que Dieu vous donna pour chef ; ce n'est pas à nous à lui en demander compte. Eh quoi !

je vois des Castellans mutinés , révoltés ! Songeons au degré d'estime que nous avons mérité de la part des nations qui nous observent et nous jaloussent : peut-on reconnoître la vertu au mouvement aveugle , impétueux , désordonné , qui vous agite ? Pourrez-vous vous répondre que , rencontrant des oppositions à vos vues , vous ne serez point exposés à souiller vos mains par le plus horrible de tous les attentats ? Ah ! Castellans , arrêtez-vous ! écoutez-moi ; qu'il n'y ait rien dans ce que nous allons faire qui ne soit noble , sage et digne de nous. Je vais à Alphonse , à ce roi dont je connois le cœur. Je sus l'arrêter lorsqu'il se laissoit emporter dans la chaleur du combat. Sa passion pour la gloire ne l'empêcha pas d'écouter ma voix , il la reconnoitra quand je lui présenterai les objets de vos plaintes , et je trouverai le chemin de son cœur.

Le vénérable vieillard émeut , touche , et ne persuade pas ; l'atroupe-

ment dont il voudroit arrêter la marche, continue d'avancer, dans ce morne silence qui caractérise les résolutions méditées à loisir, et dont la prudence se propose de diriger les exécutions. Garcias jugeant alors combien il est à propos que son souverain soit instruit du danger dont il le voit menacé, presse le pas de son cheval pour arriver à Tolède.

Alphonse, renfermé dans le fond de son palais, ne soupçonnoit point les motifs des mouvemens qui se faisoient autour de lui. Il devoit ce jour-là célébrer par une fête, annoncée dans tous ses états, celui où les bords du Tage l'avoient vu revenir couvert des lauriers cueillis dans les plaines de l'Egypte, de la Syrie et de l'Idumée. Un concours de peuple le flattoit au lieu de lui donner de l'inquiétude.

Fernand Garcias traverse la ville. Il voit dans l'attitude, il lit dans les regards des Tolédans le témoignage de leur complicité ; il n'est plus tems

pour lui de chercher à leur faire abandonner leur plan. Il faut qu'il trouve les moyens d'obtenir une audience du roi ; Manrique gardoit les avenues de l'appartement.

Je me félicite, dit Garcias en l'abordant, malgré les démêlés de nos maisons, de trouver ici l'héritier du vaillant Rodrigue Gonzales. Notre souverain est dans un péril éminent. Non qu'on en veuille à lui, il n'est pas un Castillan qui ne versât jusqu'à la dernière goutte de son sang pour sa défense ; mais on veut celui de la Juive ; et Alphonse, aveuglé par sa passion, peut se précipiter dans trop de périls pour la défendre.

Vous, Manrique, héritier d'un si beau sang, vous dont la jeunesse a donné tant d'espérance, soyez mon introducteur auprès du roi, et mon appui : qu'on voie enfin le sang de Lara et de Castro, si long-tems divisé pour de méprisables intérêts, se réunir pour délivrer le souverain et la

nation du joug ignominieux , insupportable , d'une Juive.

Seigneur , dit Manrique , je me flatte de n'avoir pas dégénéré ; mais je ne me crois pas fait pour donner la loi à mon maître , et déclarer la guerre à une femme. S'il faut arrêter une émeute populaire , la foiblesse ne sera jamais le moyen dont je conseillerai de faire usage ; et les mutins , s'ils s'y exposent , connoîtront que je ne suis pas indigne de succéder à Rodrigue de Gonzales. Que des gens qui se sont oubliés dans les montagnes y soient devenus inquiets , sous un gouvernement dont ils se plaisent à critiquer les ressorts ; qu'ils se laissent , par ignorance de ce qui se passe , entraîner par le bruit répandu par la calomnie ; qu'ayant passé l'âge de la sensibilité , ils s'abandonnent à l'humeur , s'érigent en censeurs des mœurs , et veulent gouverner les passions de leur souverain ; si je me refuse à les blâmer ouvertement , je

connois trop mes devoirs pour me laisser séduire par eux. Le roi est en affaire, et ne peut maintenant accueillir votre harangue. Il doit sortir pour se rendre à la fête. Joignez-le au milieu du tumulte, et faites-lui seul vos remontrances, si vous continuez de penser qu'elles soient à propos. En finissant ces mots, Manrique tourne le dos, et rentre dans l'appartement du roi.

Courtisan avili ! dit le respectable vieillard, et Alphonse est assez malheureux pour qu'il ne reste pas autour de lui un sujet fidèle !

A la suite de cette douloureuse réflexion, Fernand alloit s'éloigner, lorsqu'il apperçoit Alvare Fanés, chancelier de Castille, sortant d'un cabinet avec des expéditions. Alvare est étonné en voyant Garcias. Vous à Tolède ! mon ancien ami. Vous à la cour ! Je m'apperçois bien, lui répond Garcias, qu'un bon serviteur doit paroître une espèce de phénomène
ici.

ici. Alvare lui serre la main. Suivez-moi, mon cher Fernand. Notre roi a actuellement, et ici et autour, plus de sujets attachés à sa personne que vous ne pensez. Mettons-nous à l'écart; j'ai à vous entretenir d'un objet fort sérieux. Tout semble annoncer ici la joie, et dans un moment... Ah! je vous arrête, Fanés; quoi, on conspire! et vous êtes du complot?... Oui, mon cher Garcias, j'en suis pour sauver Alphonse malgré lui-même. Il faut que la Juive périsse; c'est le seul moyen d'anéantir le charme infernal par lequel elle le tient enchaîné.

Vous allez attenter à la vie d'une femme! Vous l'arracherez des bras de votre souverain! Vous allez vous exposer et l'exposer lui-même aux dangers d'une sédition, sans rien appréhender des excès où pourra le porter son courage. Garcias, dit Alvare, notre parti est pris; la raison d'état, notre attachement pour notre souverain et la religion nous comman-

dent, nous nous exposerons; il ne sera jamais exposé. Mais fût-ce entre ses bras, l'odieuse Rachel sera poignardée. Si la mort de ce monstre n'étoit résolue, les expéditions que je porte en feroient prononcer l'arrêt. Elles déclarent la nation Juive exempte de tout impôt, lorsqu'il est question de lever sur le royaume un nouveau subsidé pour fournir aux dépenses du siège de Cuença, pour lequel on vient d'assembler brusquement un corps de dix mille hommes.

Oh! mon cher Fanés, dit Garcias, conduisez - moi au roi, que je vous sauve tous du malheur d'outrager la royauté. Ménageons un souverain, dont la jeunesse nous fut si chère. Laissez-moi baigner ses pieds de mes larmes; secondez-moi, et nous le déterminerons à renvoyer Rachel.

Quand vous y réussiriez, Garcias, son cœur seroit toujours où habiteroit cette Juive. Il ne pourroit jamais reprendre ses vertus, et succomberoit aux chagrins de sa séparation.

Vous vous exagérez , Fanés , le pouvoir de l'amour dans l'absence... Et vous, Garcias , vous donnez tout au pouvoir de l'amour ..

La conversation des deux respectables vieillards est interrompue par des cris éloignés , dont le bruit est venu jusqu'à eux. Courons , mon ami ; courons , dit Garcias à Fanés : allons nous mêler parmi ces furieux : allons les modérer , les contenir , les disperser. Ils ne pourront tenir contre l'ardeur de notre zèle et nos cheveux blancs.

Alphonse étoit sorti du palais avec Rachel pour aller à la fête , tous deux rayonnans de parure. Le char du monarque précédoit celui de la favorite. Dès que le peuple les apperçoit dans la place , on fait foule pour les entourer , mille cris partent à la fois ; Vive , vive Alphonse , et meure Rachel ! Le roi ordonne à sa garde de protéger la retraite de son idole , dont la voiture a repris bien vite le chemin du palais. Lui , descend de la sienne ,

s'élançait courageusement au milieu du peuple , qui s'écartait respectueusement pour lui livrer passage ; mais dix mille voix autour de lui s'écrient : Vive à jamais Alphonse ! meure , meure , meure Rachel , et périssent tous les Hébreux !

De quelque côté que veuille tourner Alphonse , la foule obéissante s'émeut et se dispose pour ne point lui opposer d'obstacle. On a dépouillé de fleurs des arcs de triomphe pour pouvoir semer sur ses pas les fleurs dont ils étoient ornés. On distingue Fernand Garcias , au milieu de ces étranges conjurés ; il se donne des mouvemens extraordinaires , dont le roi ne peut pas saisir le motif. Cependant peu-à-peu l'émeute commence à se calmer , les cris semblent moins unanimes , et la foule dont ils partoient , en se divisant , s'éclaircit.

Garceran est venu annoncer à Rachel qu'elle doit pourvoir à sa sûreté , en se retirant dans la tour ; à Ruben ,

qu'il peut se recommander à ses esprits. Les yeux de la Juive étincellent de courroux. Est-ce Alphonse, dit-elle, qui me donne ce conseil timide ? lui qui doit être le boulevard entre le peuple et moi. Et toi, Ruben, tu trembles ? la soif de l'or t'a-t-elle fait négliger toutes les ressources de ton art ? Mais tu peux faire le mal, jamais le bien. Ta puissance et ta morale vont de pair. Vous, Manrique, vous m'avez dit ce matin que ce Fernand de Castro étoit descendu de ses montagnes. C'est lui qui encourage cette vile populace. Vous pourrez vous réunir avec lui contre moi. Cela terminera honorablement pour vous la querelle de vos deux maisons ; et je ne trouverai pas un homme assez courageux pour me défaire de ce vieux sauvage ? En parlant ainsi, elle empoignoit avec un mouvement de rage le portrait du roi, toujours attaché à son col. Alphonse, disoit-elle, en lui adressant la parole, tu me répondras

de l'insolence et de la lâcheté de tous les sujets.

Tandis que Rachel se laisse emporter à son dépit, sans cesser de compter sur ses ressources, Fernand Garcias a joint son souverain; eh! quoi, Fernand, lui dit Alphonse, vous étiez parmi ces mutins? Oui, sire, et j'y serois encore, répond le vertueux Castillan, si l'émeute n'étoit pas apaisée. J'accourois icice matin pour vous engager à ne pas vous exposer. Malheureux de n'avoir pas été instruit plutôt de ce qui devoit se passer; je voulois employer le seul instant qui me restât pour vous parler; Manrique m'a refusé votre audience. Mais rendez-moi justice : pensez-vous que Garcias, estiné de vous, ait voulu souiller ses derniers momens, en se rendant complice dans une émeute populaire contre son souverain? Cependant parmi ces gens, dont je ne pourrois grossir la troupe sans être criminel à mes yeux, j'ai trouvé ces braves guerriers, pro-

tecteurs de votre précieuse enfance, qui versèrent leur sang, prodiguèrent leur vie pour vous arracher des mains des usurpateurs de vos états. J'ai vu les compagnons de vos travaux dans les champs de la Palestine et de l'Égypte, dans les plaines de Toulouse, les défenseurs de vos états; enfin, ce qu'il y a de plus noble, de plus généreux, de plus vaillant en Castille. Oh! mon souverain! seroit-il possible que des cœurs brûlans d'un zèle aussi pur pour votre prospérité, pour votre gloire, eussent renoncé à des sentimens plus chers que leur vie, qu'ils ont tant de fois exposée pour vous? Non, vous ne devez pas le croire, la force de leur attachement pour votre personne est le motif du soulèvement dont vous paraissez avoir à vous plaindre. Tandis que leur activité en impose à peine à l'ennemi sur la frontière, ils se plaignent de n'avoir plus à leur tête ce chef dont la victoire n'abandonna jamais le char. Depuis sept ans le hé-

ros de l'Espagne languit caché aux yeux de ses sujets et de l'univers, entre les bras d'une femme Juive, qui soumet à son avidité et à ses caprices le meilleur souverain, le plus cher à son peuple qui soit dans l'univers. Oh, mon roi ! vous briserez vos fers et les siens ; vous vous affranchirez de cet humiliant esclavage. J'ai eu l'indiscrétion de leur promettre que vous écarteriez la Juive de vous, et toute l'indigne race des Hébreux, dont vos états sont infectés. Si vous ne pardonnez pas leur imprudence à leur zèle, si le mien m'a engagé dans une démarche dont vous soyez offensé ; j'embrasse vos genoux, et ma tête exposée à votre glaive y va répondre de ma conduite.

Pendant que Fernand de Lara parloit au roi, des petits groupes dispersés çà et là, dans un certain éloignement, observoient tous leurs mouvemens ; quand le généreux Castillan se jeta à genoux, tous de concert s'y précipi-

tèrent, en étendant leurs mains vers le monarque. A ce geste aussi puissant qu'unanime, Alphonse se laisse vaincre : Ce qu'on exige de moi, dit-il à Garcias, me coûtera la vie. Mais je ne puis tenir contre le vœu de mon peuple; allez dire à Alvare Fanés que je renvoie Rachel et bannis les Juifs. Je lui ordonne d'expédier l'ordre.

Dans le moment le calme fut rétabli dans Tolède. Alphonse rentre au palais, Rachel venoit à sa rencontre : il l'évite. Partez, Rachel, lui dit-il, mon peuple exige que je me sépare de vous.

Où sommes-nous ? dit Rachel à Ruben, demeuré seul avec elle; un peuple veut que je meure, un roi me sacrifie à son peuple par timidité. Qui me vengera de l'insolence du peuple et de la lâcheté du roi ? Suis-je bien Rachel, qui commandoit hier à tant de provinces ? Alphonse est-il encore Alphonse ? Et vous, Ruben, qui m'avez entraînée dans l'abîme où je suis,

ne vous reste-t-il que la terreur de vous y voir plongé avec moi ? Que sont devenus ces cercles si puissans, que vous vous vantiez de pouvoir faire ? Faites-en un qui me cache à tout ce qui m'environne, qui me dérobe à moi-même : et soit par le ciel, soit par l'enfer, vengez-moi de mes ennemis. Entourez-nous de ces génies qui vinrent m'arracher à l'innocence, quand je vivois à Cordoue, ignorée, pauvre et paisible. Attendez-vous pour opérer, que le glaive fasse tomber de vos mains votre foible baguette ?

Femme emportée ! répond Ruben, il vous sied bien de me reprocher ici mes bienfaits. Que maudit soit, le jour où, pouvant attirer sur toute autre la fortune dont vous avez été comblée par les seules ressources de mon art, mon fatal attachement me décida à vous donner la préférence ! Je fis usage de tout mon pouvoir pour établir solidement votre fortune, et vous l'avez ruinée par votre hauteur et votre in-

solence. Elles ont révolté un peuple entier, que mon savoir vous avoit soumis. Que dis-tu de mon insolence ? monstre d'avarice ! reprit Rachel ; ce sont tes odieuses râpines qui l'ont révolté... Ruben étoit trop intéressé à se contenir pour se livrer aux mouvemens de colère que lui inspiroit ce juste reproche. Rachel, lui dit-il, je vous ai déjà prévenue, que, par rapport à mes opérations, j'étois dans un tems d'épreuve. Si je risquois d'en faire une, j'exposerois votre vie et la mienne ; mais si par quelque cause extraordinaire, le charme que j'ai composé cessoit d'agir sur le roi, l'effet n'en peut être que suspendu. Redonnez-lui une nouvelle force ; demandez à voir Alphonse avant votre départ : ce prince ne peut vous refuser cette dernière grace ; approchez-vous de lui, sans autre démonstration que celle de la douleur. Précipitez-vous à ses pieds, par un mouvement si brusque, qu'il ne puisse vous reteuir. Saisissez-le de manière

à lui ôter les moyens d'échapper : alors faites que votre portrait le touche, et redoublez la force de l'enchantement par la force de vos larmes. Livrez-vous à tous les mouvemens que vous éprouverez : secondez les siens, et Rachel est encore reine. Mais Manrique vient. Ne laissez pas échapper le moindre reproche ; montrez-vous à lui consternée, mais résignée à tout ce que son maître prétend ordonner de vous.

Manrique venoit faire à la Juive un compliment de cour, en lui annonçant l'ordre qui exiloit tous les Juifs avec elle. Oh, Manrique ! lui dit-elle, si je fus assez heureuse pendant ma fortune, pour vous donner des preuves de mon attachement pour vous ; j'ose, dans l'abaissement où je me trouve, attendre une preuve de votre reconnoissance. Je vois que le repos de votre maître dépend de notre séparation. Le sacrifice en seroit résolu dans mon cœur, quand on ne l'exigeroit

geroit pas : je ne demande qu'une grace ; j'ose l'attendre de sa bonté , de son humanité. En m'éloignant de lui pour toujours , qu'il me permette de lire dans ses regards , que son cœur n'est point d'accord avec sa politique , et qu'il aimeroit encore la malheureuse Rachel , si en aimant trop , en étant trop aimée , elle ne fût pas devenue odieuse à ses sujets. Je n'en abuserai pas ; je veux le voir et partir.

Manrique croit pouvoir se charger de ce message. Alphonse , toujours esclave de sa malheureuse passion , pense ne devoir pas se refuser à cette courte et dernière entrevue. Il s'assoit sur son trône pour en imposer au moins par les alentours de la dignité.

Rachel arrive plus que négligemment vêtue et la chevelure en désordre ; Manrique et Ruben la soutiennent. Les larmes inondent son visage ; mon roi me bannit pour toujours de sa présence , dit-elle , d'un ton de voix

douloureux et entrecoupé par les sanglots. Oui, Rachel, répond Alphonse, je vous sépare de moi ; nous avons un peuple entier pour juge ; notre amour est un crime à ses yeux. Ah ! que je suis criminelle ! s'écria Rachel, et je mourrai dans mon crime. Oh mon souverain ! car vous n'êtes plus Alphonse pour moi ; quand je me croyois heureuse dans les bras du plus grand roi du monde, aurois-je pu présumer qu'une puissance de la terre pourroit m'en arracher un jour, pour me précipiter dans les abîmes de la honte, du désespoir et de la mort ? L'amour avoit produit l'enchantement qui m'élevoit au faite du bonheur, il étoit le Dieu de Rachel quand elle étoit aimée : on ne l'aime plus : elle aime plus que jamais, il est devenu son tyran....

Vous n'êtes plus aimée, Rachel, s'écrie Alphonse hors de lui-même. Je veux que mes sujets soient juges du sacrifice que je fais à leur repos. Je leur donne plus que ma vie en vous loignant de moi....

Hélas ! reprend Rachel, Alphonse n'a plus de courage que contre moi , et il croit obéir à la vertu : il faut le seconder ; adieu , Alphonse... Elle se précipite à ses pieds, les baise et les baigne de ses larmes. Oh ! pieds de mon souverain, je distinguois avec tant de plaisir vos traces ! il ne me sera plus permis de les chercher et de les suivre. Alphonse faisant des efforts pour la relever ; chères mains , dit-elle en les saisissant et les couvrant de caresses, on vous a fait signer le sanglant ordre de mon bannissement ; que ce soit le dernier acte de foiblesse qu'on exige de vous ! Relevez-vous de cette honte , en portant le fer et la flamme dans Grenade et dans Cordoue ; adieu, mon souverain, mon maître , le plus ingrat de tous les hommes.

On ne sauroit peindre l'état où les discours , et sur-tout les perfides caresses de la Juive avoient mis Alphonse ; il étoit entièrement hors de

lui-même. Rachel s'est relevée; elle a fait le mouvement de se retirer! Arrêtez, lui dit le roi, arrêtez!... que je m'arrête, dit-elle, qu'on me donne donc des armes. Si ma présence expose ici mon roi, si elle attire sur lui les traits d'une populace mutinée, que je puisse voler au-devant, les repousser et le venger. Adieu, adieu, brave Alphonse, jusqu'ici le modèle des rois, par votre fermeté; puissent vos sujets oublier ce qu'ils viennent d'obtenir de votre complaisance et imaginer que vous êtes redevenu leur maître!

En disant ces dernières paroles, elle affecte de vouloir précipiter sa retraite; Alphonse descend de son trône, court à elle, l'arrête et se jette à ses pieds. Non, lui dit-il, non, divine Rachel! vous ne me quitterez point. Je resterois, répond la Juive, quand il y va de votre couronne, peut-être de votre vie, mille fois plus précieuse que la mienne!... Souveraine à jamais de mon cœur, dit Alphonse, rassurez-

vous ; Fernand de Castro et Alvare Fanés, ont dissipé l'émeute populaire ; les troupes qui devoient faire le siège de Cuença sont cantonnées par mes ordres à six lieues de Tolède, et rien n'est à appréhender ni pour vous ni pour moi. Mais, dit Rachel, qui me rassurera contre les ennemis qui ont osé m'attaquer à face découverte, si vous n'effrayez pas les faiseurs de complots par des exemples ? Mon amour pour vous, dit Alphonse, et la majesté de mon trône seront vos sauvegardes. Venez vous y asseoir avec moi, et que tout y rampe à vos pieds.

Rachel a l'audace de s'asseoir sur le trône ; on fait ouvrir la porte de la salle, et une foule de gens vendus à la faveur viennent rendre à l'audacieuse Juive leurs hommages intéressés, et le roi se retire pour la laisser jouir de son triomphe.

Pendant que l'imprudent Alphonse retomboit dans le précipice dont la sagesse et le zèle du fidèle Fernand

Garcias venoient de le retirer, ce vertueux Castillan, enfermé avec Alvare Fanés, travailloit à consommer par un seul acte le décret du bannissement de Rachel et de tous les Juifs; l'équité balançoit cet ordre de manière que, sans enlever tous les trésors, fruits de ses concussions, cette nation détestée pût sortir de tous les états soumis à la domination d'Alphonse, sans être absolument dénuée des ressources nécessaires pour pouvoir chercher un asile, et sans courir des risques pour la vie.

Sans avoir été prévenus de la révolution qui venoit de le rendre inutile, les deux vénérables vieillards viennent pour faire mettre à leur travail la sanction du trône, et c'est Rachel qui l'occupe! à cette vue ils demeurent immobiles. Elle ordonne qu'on leur arrache ces papiers, se les fait remettre, y jette un coup d'œil rapide, et les déchire. Voilà, dit-elle, le cas qu'on doit faire des ordres surpris par

l'audace et la rébellion. Toi, vieux sauvage, dit-elle à Garcias, prononce toi-même l'ordre de ton bannissement de Tolède. Tu ne peux y paroître que sur un échafaud. Toi, dit-elle à Alvare, vil ministre des fantaisies du peuple, après avoir rapporté ici les sceaux, va le prévenir que s'il remue, on saura le châtier de son inquiétude : on fera dresser des gibets pour lui en imposer. Préviens la nation qu'Alphonse qui régnoit selon leur fantaisie, est aujourd'hui roi de Castille ; que tout ce qui est ici se retire hors Ruben et Manrique.

Les deux confidens de la nouvelle souveraine veulent lui inspirer un peu plus de modération, de retenue ; l'engager à déguiser ses ressentimens, à poursuivre ses ennemis d'une manière moins découverte.

Moi, leur dit-elle, que je manie le sceptre d'une main tremblante ! Puisque mon adresse l'a fait tomber entre mes mains, je prétends bien faire rou-

gir le sort de m'en avoir éloignée , et montrer comment on doit gouverner dans les tems difficiles. Les ménagemens sont la ressource des ames foibles. Si je n'accablois pas, je donneroie à mes ennemis le tems de respirer. Ils m'ont fait craindre... qu'ils tremblent, qu'ils imaginent que rien ne peut les dérober à ma surveillance. Oh vengeance ! je suis passionnée pour les douceurs que tu me promets ! J'en jouirois sous l'éclair de la foudre dont le carreau devoit m'écraser.

Manrique , aveuglément dévoué aux volontés de son maitre , Manrique , esclave de la beauté , à demi dénaturé par la séduction d'une longue faveur , n'est point assez corrompu pour ne pas sentir se réveiller en lui des sentimens d'humanité , de justice ; fruits trop négligés de son éducation et des exemples dont ses yeux ont été frappés dans sa jeunesse. Le noble sang qui coule dans ses veines semble se renouveler en lui , point assez pour

l'engager à aller révéler à Alphonse ce qu'il vient d'apercevoir d'odieux dans le caractère de Rachel; mais suffisamment pour lui faire appréhender, d'avance, la suite des foiblesses de son maître, pour une aussi dangereuse créature. Il a pénétré depuis long-tems le caractère de Ruben; et, malgré soi, il est entré en défiance des sublimes connoissances de cet homme. Qu'est-ce qu'une science qui, loin d'élever l'homme qui la possède au-dessus de son espèce, le laisse en proie aux plus viles des passions, dont l'influence avilit et déshonore l'humanité?

Le jeune Castillan a l'ame flétrie, il croit voir une batterie insurmontable entre l'état où il est et le retour à la vertu. Il craint de voir bientôt Alphonse transformé en tyran, et l'état accablé de malheurs. Et les faits semblent justifier sa prévoyance. Les Juifs viennent de nouveau d'être déchargés, par un édit, de tous les im-

pôts dont les Castellans mêmes sont grévés. On les enhardit : ils abusent , et les châtimens tombent sur ceux qui sont vexés. Le murmure étouffé dans la capitale par la frayeur des supplices , parvient jusqu'aux extrémités des états d'Alphonse , et s'y dérobe , dans le sein des cloîtres , à l'espionnage des Hébreux répandus par-tout.

Rassurée par des émissaires fidèles , mais trompés , Rachel , dupe d'un calme apparent , présume que tout est tranquille , et prémédite , du sein de cette paix imaginaire , d'engager Alphonse à faire une entreprise éclatante contre les Maures de Cordoue : prétendant l'y accompagner , elle faisoit préparer de brillans équipages , quand une révolution plus brusque que la première vint l'anéantir avec ses projets.

L'empire que Rachel avoit repris sur Alphonse , en un moment , indigna les Castillans contr'elle seule ,

contre Ruben et le reste de la nation des Juifs. Ils plainrent d'autant plus leur souverain, assujetti à la force de leurs maléfices, qu'ils le jugèrent plus malheureux ; leur amour pour lui se renforçoit par le souvenir de ses vertus passées, en opposition aux faiblesses honteuses dont ils le voyoient la victime.

Sa délivrance fut unanimement projetée. Les confessionnaires devinrent les premiers moyens de s'entrecommuniquer leurs dispositions, et les plus sages d'entre les religieux de tous les ordres leurs agens.

S'ils prennent le parti de s'absenter de chez eux, un pèlerinage entrepris, le dessein de joindre un des différens corps assemblés pour combattre contre les Maures, en sont les motifs apparens. Cependant des magasins d'armes sont entrés dans l'intérieur de Tolède, et y remplacent celles dont la prévoyante Rachel avoit fait dépouiller les citadins. Les communautés

des différens ordres sont devenues les arsenaux qui les recèlent.

Bientôt Balthasar de Zuniga, Juan de Gusman, Pedre d'Avallos, tout ce que la Castille a de nobles vertueux, dévoués à la libération du roi et de l'état, entrés dans la ville sous le scapulaire des différens ordres, sont dispersés parmi les religieux dont ils ont pris l'habit, et attendent dans l'ombre des cloîtres le signal qui doit les mettre en mouvement.

Ce signal devoit partir du haut de la cathédrale. Une sentinelle cachée dans le clocher observoit de là les mouvemens de l'intérieur du palais. Elle a déjà annoncé que la garde est doublée, la défiante Rachel a fait associer une garde étrangère à celle qui, auparavant, étoit toute Castillanne. Mais dans le cas où cette nouvelle troupe voudroit disputer l'entrée des portes du palais, on a rassemblé des échelles pour tenter de tous côtés l'escalade.

Pendant que ces préparatifs se font

à Tolède , sous les yeux d'Alvare Fanés , caché chez l'archevêque , Ferdinand Garcias retiré dans son domaine , où l'attachement de ses vassaux pour sa personne , où la force de ses châteaux le mettent à l'abri des entreprises de la Juive , gémit plus que jamais de l'aveuglement de son roi et des malheurs du peuple ; la conspiration se dérobe à ses yeux. On redoute trop ses principes ; cependant de quelque voile que la conspiration se fût environnée , lui , se défiant d'autant plus , qu'au milieu de tant de maux soufferts on paroissoit s'être interdit la plainte , ne vit pas plutôt ses voisins les plus considérables s'éloigner de chez eux , sous différens prétextes , qu'il crut devoir leur prêter d'autres motifs. Il étoit dangereux pour lui d'entrer dans Tolède. Il y pouvoit , quand même on ne l'arrêteroît pas , succomber sous le fer de quelqu'assassins privilégiés. En marchant de nuit pour n'être pas aperçu , il se

détermine à se rapprocher de Tolède , et reste caché à quelque distance , dans la maison de Vaudelos , gentilhomme Bourguignon , jadis serviteur de la reine Urraque , mère d'Alphonse. Quoi ! c'est vous que je vois ici , noble Fernand , dit Vaudelos , et vous vous y exposez à la vengeance de notre tyranne ? Ignorez-vous que votre tête est à prix dans Tolède ? Je le sais , répond Garcias ; mais un intérêt plus pressant pour moi que celui de ma propre sûreté , me force à la compromettre. Il s'agit de celle d'Alphonse , et j'appréhende un soulèvement général , plus dangereux pour lui que la première émeute. Je n'y vois pas d'apparence , répond le Bourguignon. On souffre beaucoup ici ; mais on ne murmure pas. Je ne vois pas le moindre mouvement. On se contente de prier en secret pour que notre roi soit enfin désensorcelé. Cher Vaudelos , répond Fernand , la Juive a dans les yeux et sur les lèvres un enchantement vrai

ment diabolique. Elle a un caractère qui, pour n'être pas magique, n'en est que plus dangereux. Mais, dit Vaudelos, ce prince que j'eus dans mes bras, tout enfant; qui ne donna jamais que des preuves de bonté, de magnanimité, de justice; que vous-même avez vu briller de tant de vertus, pourroit-il souffrir, s'il étoit maître de lui-même, qu'une femme

Oui, reprit Garcias, si la femme avoit su en faire un esclave. Je respecte les préjugés du peuple, parce qu'ils sont favorables à notre roi, dont ils paroissent diminuer la faute; mais, mon cher Vaudelos, ces préjugés peuvent rendre cruel, et j'ai en horreur toute espèce de cruauté. Si on se borne à des prières, je cesse d'avoir des inquiétudes; mais ce calme qui vous séduit ne m'en impose pas. Jamais cette nation-ci n'est plus dangereuse qu'alors que, souffrant à l'excès, elle paroît tranquille.

Je suis conduit ici par un simple

pressentiment. Vous connoissez la liberté dont nous jouissons au sein de nos montagnes. Cette pépinière de jeunes héros, dont je suis entouré, vassale noblement soumise au trône, n'est pas faite pour respecter, comme elle paroît le faire, en silence, les ordres capricieux et cruels qui en émanent tous les jours. Tout en élevant au ciel les belles actions qui ont honoré la jeunesse d'Alphonse, je les entendois blâmer hautement dans le cours des années qui viennent de s'écouler, l'attachement du roi pour la Juive. Ils se taisent aujourd'hui. Je ne saurois les soupçonner d'un sentiment de crainte. Je les vois occupés de leur vengeance. Elle attentera sur Rachel, irritera le roi, et je crains jusqu'au réveil des vertus dans notre monarchie. Sa valeur pourroit lui devenir fatale à lui-même.

Aidez-moi à surveiller ce qui se passe. J'userai de ce qui me reste de considération pour prévenir les vio-

lences. Allez à Tolède ; rien ne peut vous rendre suspect à ses habitans : vous avez vos entrées au palais. Promenez-vous dans la ville ; consultez les regards , si les bouches se taisent ; et voyez si vous ne démêlerez ni agitation ni inquiétude. Je vous attendrai tranquillement ici , où je suis à l'abri de toute surprise.

Vaudelos acquiesce à la proposition de Garcias , et part à l'instant pour Tolède. Un billet qu'il venoit de recevoir l'engageoit à se trouver à une assemblée de congrégation chez les Dominicains. Souvent on lui en adressoit de pareils. Il s'agissoit pour l'ordinaire , dans les délibérations d'une compagnie de cette nature , de pourvoir aux embellissemens , ou aux réparations d'une chapelle , ou de venir au secours de quelque congréganiste nécessaire. L'invitation ne réveilla point d'autre idée.

Tandis que Fernand se repose et que Vaudelos est en marche , tout se pré-

pare à Tolède pour l'expédition préméditée. On étoit prévenu qu'Alphonse devoit s'écarter pour prendre le plaisir de la chasse ; c'est le moment qu'on devoit saisir pour massacrer Rachel, Ruben et les Hébreux. Dès que le soleil paroît, un premier coup de cloche, parti du clocher de la cathédrale, avertit qu'on prépare les équipages du roi. D'autres clochers répètent ce signal. Bientôt un second signal avertit que le roi monte à cheval. Enfin un troisième et dernier, que lui et sa garde sont absolument hors de la vue.

On étoit rassemblé dans les églises pour le service divin. Tout-à-coup les portes en sont fermées. Dans chacune d'elles un religieux monte en chaire. Braves Tolédans, dit-il à l'assemblée, aujourd'hui l'assujettissement de votre bon roi Alphonse et le malheur de la Castille vont cesser. La noblesse du royaume s'est rassemblée ici pour vous venger de l'odieuse Rachel, et vous affranchir du joug des

Hébreux. Regardez, vous verrez dans le chœur, sous des habits pareils aux nôtres, les respectables chefs qui doivent vous commander; on va vous donner des armes. Tout ce qu'il y a de Chrétiens à Tolède les prennent dans ce moment-ci. Marchez avec assurance; vous allez combattre, s'il le faut, pour votre roi, votre honneur, votre liberté, votre patrie, et pour Dieu, enfin, puisque vous allez détruire les œuvres de l'enfer.

Pendant que le prédicateur faisoit cette courte exhortation, on apportoit du fond de la sacristie devant l'autel des faisceaux d'armes, un célébrant les bénissoit, et une foule d'accolites les distribuoit dans tous les rangs formés dans l'église. Les chefs laissant voir leurs gantelets, armés d'un bâton de commandement, mettoient de l'ordre dans les rangs, assembloient les compagnies, avec cette intelligence flegmatique qui, dans sa lenteur apparente, établit promptement

ment la règle. Bientôt on voit des bataillons en état de marcher ; les bannières vont lui servir de drapeaux.

A peine les corps sont en règle , qu'un signal les avertit de se mettre en mouvement. Les troupes qui doivent s'emparer des avenues de Tolède, sortent des églises les plus voisines de ses portes. Le reste marche vers le palais flegmatiquement et en silence , comme il avoit pris les armes.

La première des troupes , sortant de la cathédrale , arrive en un moment aux portes du palais. Déjà les conspirateurs en étoient les maîtres. Une trentaine d'entre les plus déterminés , sous un habit qui n'étoit point suspect , en avoient surpris et désarmé la garde. Ils s'étoient emparés des armes qui étoient aux faisceaux. Dans tous les cas , la garde castillane , en voyant à quels ennemis elle avoit à faire , eût fait peu de résistance ; mais l'étrangère , désarmée et surprise , ne fut pas en état d'en faire. En une demi-heure

de tems, douze mille hommes armés environnèrent l'enceinte du palais, et il ne demeure à Rachel pour toute protection que quelques portes, que des Juives tremblantes ont barricadées sur elles.

Vaudelos a vu le commencement des mouvemens. Il retourne à Fernand au grand galop de sa monture, Fernand part comme un éclair, et vient se précipiter au milieu des bataillons.

Cependant au premier bruit qu'a-voit occasionné le désarmement de la garde, Rachel entendant parler d'émeute, ordonne à Manrique de faire avertir Alphonse, et d'aller lui-même donner ordre aux troupes cantonnées dans les environs de Tolède de marcher; Manrique part, comme s'il devoit obéir. Elle dit à ses femmes de porter ses effets dans la tour, où elle pensoit trouver un asile jusqu'au retour d'Alphonse, et des troupes dont elle attendoit le secours; mais quatre

de ces religieux , armés de toutes pièces , ayant prévu son dessein , en gardent les portes.

Alors la Juive voit son danger ; elle parcourt le palais , et ne rencontre que des visages effrayés ; hommes , femmes , tout l'évite , tout l'abandonne. Elle est seule. Oh , solitude affreuse ! s'écrie-t-elle , effrayant vestibule de la mort ! j'interprète ton silence ; il me présage la foudre dont je vais être écrasée. Ah ! pût-elle tomber du ciel sur moi , et me dérober à l'ignominie de périr sous les coups de ces odieux Castillans ! En finissant cette apostrophe , elle aperçoit Ruben pâle , tremblant , défiguré. Te voilà , oiseau de fatal augure ! l'impuissance , le crime et l'assassinat sont dans tes horribles regards , la rage effrayée tremble sous tes lèvres. Ne m'approche pas , monstre ; tu es plus affreux que le remords.

Cesse de me provoquer , méchante femme , dit Ruben ; tes forfaits et les

miens sont sur moi et m'accablent. Le glaive est sur ma tête, l'enfer est sous mes pieds.... Tombes-y, scélérat, abime-toi, dit Rachel; tu m'es plus odieux que celui qui vient pour me donner la mort.

C'étoit le vertueux Fernand qui venoit à elle pour entreprendre de la dérober, à la fureur du peuple. Madame, lui dit-il, le tems presse; vous n'avez pas de secours à attendre du roi, il ignore votre péril; tous les passages pour venir à vous sont gardés. Instruit, ce matin, mais trop tard, du soulèvement, je n'ai pu m'y opposer, et les esprits sont trop aigris contre vous pour que je me flatte de les gouverner. Votre mort est jurée, hâtez-vous, suivez-moi; il est un souterrain qui communique de ce palais au dehors de la ville, on ne s'est point emparé de l'issue; je la connois; je vous servirai de guide, et sais où vous cacher jusqu'au moment où je puisse vous conduire moi-même en lieu de sûreté : abandonnez-vous à ma foi.

Qu'entends-je ? reprit Rachel, est-ce un piège de plus que l'on me tend, quand les filets de la mort m'environnent ? Veut-on se soustraire au ressentiment d'Alphonse, en me faisant mourir dans des tourmens obscurs au fond d'un souterrain ? O affreuse inimitié, veux-tu m'ôter jusqu'à l'espoir d'être vengée ? A quels soupçons vous livrez-vous, madame ? dit Fernand. Garcias qui s'éloigna de toutes les graces de la cour, parce qu'elles venoient de vous, auroit l'ame assez basse ! J'ai tort, reprit Rachel ; c'est ta farouche vertu qui vient ici pour me sauver ; elle m'effraie plus que la mort. Va rejoindre tes complices, si le courage te manque pour couronner ici le crime, il m'en reste assez pour refuser la vie, dès que je dois t'en être redevable. En finissant ces paroles, elle s'éloigne de Fernand, qui demeure consterné de ne pouvoir dérober une femme à la fin désastreuse dont elle est menacée, sauver aux Castillans

tillans le crime et la honte d'un assassinat, et d'avoir attenté sur les jours de la favorite de leur monarque.

Rachel, parcourant les salles du palais, comme égarée, parvient à celle du trône. Le scélérat Ruben, couché sous une banquette, la face contre terre, essayoit de s'y dérober aux yeux. Des bruits menaçans se faisoient entendre de tous côtés. Meure, meure Rachel, et périssent les Israélites ! crioient des gens qu'on entendoit courir à grands pas dans tous les appartemens.

La mort, dit la Juive, est donc inévitable ! rendons - la décente pour moi, et dangereuse pour mes ennemis. Forçons-les à souiller le trône, et que la foudre en parte pour me venger. Après cette apostrophe, elle s'arrange et s'attache sur ce siège, où le crime et l'audace l'avoient fait s'asseoir pour le malheur des peuples. Elle y demeure immobile ; elle appelle à son secours l'insensibilité. Cependant la foule em-

pressée, qui la cherche pour l'immoler, arrive, précédée par les mêmes cris menaçans. Meure ! meure Rachel ! On l'entoure , et cent poignards s'élèvent ; aucun ne frappe. L'horreur de se baigner dans le sang d'une femme , même coupable , s'est emparée de tous les Castellans. Alvare Fauès survient, et les surprend dans cette attitude. Les momens lui sont précieux ; il ne veut point que le crime échappe au châtiment devenu nécessaire ; mais il respecte trop ses concitoyens pour le leur commander. Il apperçoit Ruben , couché par terre , rendu immobile par la terreur ; lève-toi , malheureux ! lui dit-il , tu trembles pour ton odieuse vie ; tu as un moyen de la sauver : prends ce poignard , perce le cœur de ton indigne complice , ou dans ce moment je te fais vomir ton ame sacrilège.

Ruben prend le poignard, l'œil égaré, il s'approche de Rachel. Ciel ! dit-elle en le voyant venir, ta ven-



*Ciel ! Ta vengeance est affreuse, mais elle
est juste .*



geance est affreuse ; mais elle est juste. Elle dit , et la main forcenée du scélé- rat lui plonge , à plusieurs reprises , le poignard dans le cœur ; elle expire. Elle avoit au col ce même portrait qu'Alphonse enleva à Manrique pour le donner au rabbin ; il n'y tenoit que par un fil de perles. Le sang sortant avec abondance le souilloit , Alvare veut sauver cette effigie de ce sanglant déluge , et l'arrache. Il rendoit , sans le savoir , un important service à son souverain. On doit bientôt en acquérir la preuve.

Fernand de Castro n'ayant pu dérober la Juive à sa destinée , étoit couru au-devant d'Alphonse , auprès duquel Manriques'étoit déjà rendu Ce prince entre en fureur , en apprenant le danger de Rachel. Il rassemble sa garde , et , emporté par une espèce de rage , abusant de la vigueur de son cheval , il se précipite en avant de sa suite vers Tolède. Le seul Fernand peut le suivre. Tout-à-coup celui-ci

s'aperçoit que son souverain chancelle ; il accourt, et le reçoit dans ses bras , lorsqu'il étoit prêt à tomber de sa monture ; heureusement le cheval s'étoit arrêté. Une foiblesse soudaine avoit saisi le monarque. Le sujet affectionné, ne pouvant lui donner d'autres secours, cherche à lui faciliter le retour de la respiration, en dégageant la poitrine des vêtemens dont elle est couverte. En la mettant à nu, il découvre qu'elle est chargée du portrait de l'odieuse Juive ; il l'arrache, et le jette avec dédain dans une mare bourbeuse, formée par l'assemblage des eaux de la pluie.

Qui êtes-vous ? dit le prince ; est-ce vous par qui je viens d'être soulagé d'un poids insupportable ? J'avois sur l'estomac un abominable fardeau ; où suis-je ? Dans les bras de votre fidèle sujet, Fernand de Castro Quoi ! c'est vous, mon estimable ami ? Mais d'où viens-je ? où allois-je ? Il me semble que je sors d'un songe. Ne

rêvé-je pas encore ? Pourquoi sommes-nous seuls ici ? Pourquoi suis-je à terre ?...

Vous revenez de la chasse , sire ; vous avez trop poussé votre cheval , votre cortège n'a pas pu vous suivre. Vous veniez pour rétablir le calme à Tolède ; le peuple , attroupé , vouloit enlever Rachel de votre palais... Oui , je me le rappelle ; Manrique m'étoit venu dire la même chose et vous aussi. Depuis , il m'est arrivé quelque chose de bien extraordinaire , dont il m'est impossible de vous rendre compte ; mais , poursuivit le monarque en se levant , cet accident ne peut avoir rien d'alarmant. Je me sens bien , et beaucoup mieux que je ne me sois senti depuis long-tems. Remontons à cheval ; le trouble qui est dans Tolède me donne de l'inquiétude ; je me repens , mon cher Fernand , de n'en avoir pas renvoyé la cause sur votre premier avis. Je veux attendre ici ma garde , précédez-moi ; prenez mon anneau ,

agissez en mon nom. Je ne rentrerai pas dans la ville que Rachel et tous les Juifs n'en soient bannis, et je ratifierai tout ce que vous aurez jugé à propos de faire pour tranquilliser ma nation. Mais si Rachel est morte, sire, dit Garcias ? — Mes sujets auront pu vouloir sa mort, mais aucun ne se sera chargé du crime, répond Alphonse ; pressez-vous, mon cher Fernand ; mon peuple est dans l'agitation, peut-être dans la crainte ; je ne respirerai point que la tranquillité ne soit rétablie dans Tolède et dans toutes les dépendances de la Castille.

Quel fut l'étonnement de Garcias, au changement subit qu'il apperçoit dans les dispositions, les sentimens, les affections de son roi ! Le vertueux gentilhomme croit y démêler un coup duciel, il en rend intérieurement grâces, de toute la chaleur de son ame. Muni de l'anneau il entre dans Tolède, et annonce au peuple qui l'environne, avec inquiétude, les intentions d'Al-

phonse. Le bruit s'en répand dans tous les quartiers, on jette au loin les armes, on se précipite en foule pour aller au-devant de lui; il apperçoit d'une hauteur sur laquelle il s'est arrêté, le clergé couvert de ses ornemens, une foule mêlée de femmes, d'enfans, qui lèvent les mains vers le ciel. Son ame s'émeut à la vue de ce tableau attendrissant; voyez, disoit-il à Manrique, cette chère nation, dont une folie inconcevable pour moi-même m'a fait braver les inquiétudes et aigrir les peines pendant sept ans; comment ai-je pu m'oublier à ce point? Comment, vous qui m'aimez, n'avez-vous pas essayé de m'éclairer? Comment ne sommes-nous pas, vous et moi, bourrelés de remords?

Comme ils approchoient du palais, au milieu d'une foule empressée et animée par les transports de la joie la plus vive, Fernand vient au-devant d'Alphonse, lui apprend la mort de Rachel, en désignant la main dont

étoit partie le coup : la terre couvre déjà tout ce qui reste du malheureux objet de sa foiblesse.

Oui , lui répond Alphonse , l'objet a disparu ; la honte des foiblesses me reste.

La Castille , ô mon roi ! dit Alvare Fanés qui se trouvoit présent , ne s'en ressouviendra que pour vous plaindre , et bénir Dieu de lui avoir rendu son roi délivré des pièges de l'enfer ; un des moyens employés contre vous a été remis par moi à l'archevêque , il en a fait examiner les caractères , déguisés sous une enveloppe , par un Juif converti , et ce qu'on n'avoit fait que soupçonner vient de devenir authentique. Le talisman qui correspondoit à celui-là a été plongé par Fernand Garcias dans la fange d'un borbier infect.

Venez remplir sans trouble , comme sans remords , les nobles fonctions qui vous attendent ; pacifié par votre présence , votre peuple sera heureux de votre seul retour à lui.

Alphonse se ranime au discours d'Alvare; il est un trait qui l'éclaire sur le commencement, les suites et la fin de sa cruelle aventure; il lui devient possible de soutenir les regards de son peuple, et de se laisser aller aux témoignages de l'enthousiasme dont il le voit transporté. Cependant il n'est pas entièrement disculpé à ses propres regards; il se retourne vers Manrique: Je me sens, lui dit-il, rappeler à la vertu avec une joie indicible; mais je m'en étois écarté par ma faute. Quand vous me parlates des merveilles de l'Hébreu, au lieu de me défier de mon ignorance, et de me laisser gouverner ensuite par une vaine curiosité, je devois faire mettre au cachot l'Hébreu qui vous avoit séduit. Nous fûmes deux coupables, et dans ma place je le fus plus que vous; il faut que je vous pardonne, pour que je puisse me faire grâce à moi-même; quant au scélérat dont nous avons été la dupe, s'il a pu échapper à la mort par le crime, allez

le faire précipiter dans un cachot ; il ne faut point qu'il puisse répandre sur la terre de nouveaux poisons.

Vous, mon ami Garcias, dit le roi, en se retournant du côté de Fernand, partez pour Oreña, portez mes regrets sur ma conduite aux pieds de la vertueuse Ermengère, mon épouse : qu'elle vienne reprendre à sa cour une place dont mes égaremens l'avoient bannie.

Alphonse survécut trente-deux ans à cette malheureuse aventure ; il reprit toute son activité, toutes ses vertus. Devenu le défenseur de l'Espagne contre les attaques intérieures des Maures du continent, et les descentes de ceux qu'y faisoient passer les souverains de l'Afrique, il fut reconnu empereur par tous les rois ses voisins ; et c'est lui qu'on voit désigné dans l'histoire sous le nom d'Alphonse Raymond, empereur des Espagnes.

LE FOU
DE BAGDAD,
OU
LES GÉANS.

CONTE ANTI-DILUVIEN.

LE Calife Harouon-Alharaschid aimoit passionnément les contes. Il ne paroissoit pas donner dans tout ce qu'on lui disoit en ce genre ; mais il en croyoit assez pour mériter, même à cet égard, le titre de commandeur des croyans. Lui en est-il arrivé quelque chose de fâcheux ? Au contraire : il s'est amusé toute sa vie. Il a noblement récompensé les conteurs ; et, depuis, par reconnoissance, ceux-ci en ont tant conté à son avantage, que,

si l'on pouvoit brûler l'histoire, ce souverain se verroit placé bien au-dessus de son contemporain, Charlemagne, dans la fable, quoique notre empereur ait à celle-ci quelque peu d'obligation.

Le Calife Harouon entend dire qu'on retient dans les prisons de Bagdad un fou qui prétend avoir vécu avant le déluge. Il le fait conduire à son palais. Approche-toi, Amram : tu es un singulier rêveur. Comment as-tu survécu à la catastrophe ? comment t'es-tu conservé depuis.

A M R A M.

Oh, Commandeur des fidèles, je n'y étois pas quand il a tant plu. J'y avois été bien avant. Voici mon histoire. En ce tems-là, il y avoit des géans sur la terre.

L E C A L I F E.

Arrête-toi, fou : vas-tu te donner les airs de parler comme un livre ?

A M R A M.

Non, votre hauteesse, je n'en sais pas

pas assez pour cela ; mais, enfin , il y avoit des géans.

LE CALIFE.

De quelle taille à-peu-près ?

AMRAM.

Quelquevingtaine de pieds au-dessus de la mienne , gros et nourris à proportion. S'ils nous trouvoient sur leur chemin , ils pouvoient nous écraser sans nous voir.

LE CALIFE.

Le palais de ces gens-là devoit être d'une énorme structure.

AMRAM.

Le dôme du ciel le couvroit. Leur peau étoit à l'abri des injures du tems ; et si la pluie ou le soleil leur paroissent incommodes , un grand chêne leur servoit de parasol. Je les voyois un jour , autour d'un vallon , assis qui sur une colline , qui sur l'autre , un fleuve les séparoit ; ils se versaient à boire d'un bord à l'autre.

LE CALIFE.

Eh ! que mangeoient-ils ?

Tome III.

E

Des rhinocéros pris à la chasse, les
bœufs et les moutons de nos bergeries.

L E C A L I F E.

Vous élevez donc du bétail ?

A M R A M.

Oui ; mais nous avons bien de la
peine à nous en réserver un peu de
lait.

L E C A L I F E.

Quoi ! vous ne saviez pas vous faire
votre part ?

A M R A M.

Que pouvions-nous disputer à ces
dieux de la terre, qui pensoient que
tout leur appartint ! et nous étions
surveillés de leur part par quelques-
uns des nôtres, chargés de cet office :
ceux-là faisoient aussi mal nos affaires
que celles de leurs maîtres, nous
vexoient en leur nom, et s'engrais-
soient aux dépens de tous. Nous souf-
frions beaucoup plus de la part de
ceux-ci que de celle de nos chefs.

LE CALIFE.

Et que n'en portiez-vous vos plaintes.

AMRAM.

Nous étions trop écartés des oreilles qui pouvoient nous entendre ; et il ne se trouva pas un de ceux qui auroient dû nous écouter, assez sage pour nous en rapprocher. Cela occasionna bien du désordre. Tout-à-coup l'espèce du bétail vint à manquer pour la nourriture, et les éléphants, que nous avions élevés pour la guerre et la chasse.

LE CALIFE.

Et qu'étoient devenus les éléphants ?

AMRAM.

Les préposés pour les géans les prenoient pour voiturer leurs femmes avec les singes et les guenons de leur équipage ; ils s'en servoient pour leur propre commodité, pour leurs amusemens.

LE CALIFE.

Et vos géans ne savoient pas les leur reprendre ?

Cela passoit pour impossible. Je n'en sais pas la raison ; mais il falloit que cela le fût.

L E C A L I F E.

Vous avez parlé de guerre. Vos maitres se la faisoient donc entr'eux ? et pour quel motif ?

A M R A M.

Pour s'entre-dérober une de nos Tribus.

L E C A L I F E.

Vous armoit-on ? Vous faisoit-on battre les uns contre les autres ?

A M R A M.

On s'en seroit bien gardé. On se battoit pour nous , comme on le feroit ici pour se rendre maitre d'un troupeau de moutons et de chameaux.

L E C A L I F E.

En ce cas-là vous n'en deviez pas beaucoup souffrir.

A M R A M.

Un peu de famine ; et , parfois ; les éléphans nous fouloient aux pieds ,

D E B A G D A D. 82

mais nous avons une consolation ; nos tyrans s'entre-détruisoient , et nous avons souvent le petit soulagement d'en changer. .

L E C A L I F E.

Vous les haïssiez donc bien ?

A M R A M.

De tout notre cœur, et nous ne supportions notre état que dans l'espérance de les voir un jour tous détruits, comme on sait que cela est arrivé ; et de mon tems cela s'acheminoit : ils étoient en moindre nombre, et commençoient à s'abatardir.

L E C A L I F E.

Et de quelle façon cela a-t-il pu se faire ?

A M R A M.

Par le goût qu'ils ont pris pour les femmes de notre taille.

L E C A L I F E.

Ce que vous dites est monstrueux.

A M R A M.

Et tout aussi vrai, quoique moins proportionné que le reste de ce que

j'ai dit. Peu - à - peu pour de certains motifs les espèces se sont rapprochées, mêlées , et tout alloit tellement en déclinant , de la grandeur vers la petitesse , que le déluge a bien pu trouver, à-peu-près de la même taille , tout ce qu'il mit alors de niveau.

L E C A L I F E .

Leurs femmes manquoient peut-être de beauté.

A M R A M .

Elles étoient monstrueusement belles , superbement parées. Quand elles avoient leur tas de plumes sur la tête , elles donnoient autant d'ombre qu'un sycomore de la grande espèce.

L E C A L I F E .

Je ne saurois me faire l'idée d'une beauté de cette taille-là.

A M R A M .

Je ferai à votre hauteesse le portrait de la divine Hourouza , l'épouse de mon maitre. Imaginez des yeux du bleu d'azur le plus parfait , bien plus larges que la paume de la main , ani-

més d'une passion violente, ils eussent mis du métal en fusion; mais leur éclat étoit tempéré par des paupières d'un beau brun clair, longues comme les bâtons de votre éventail. Ses cheveux d'une couleur tirant sur l'ébène descendoient sur ses épaules, en cent boucles flottantes, grosses comme le bras; sa voix ressembloit à un de ces harmonieux coups de tonnerre, dont le son nourri se prolonge sans éclater. Quand elle marchoit, la terre tressailloit sous ses beaux pieds, et les cèdres de la forêt s'ébranloient au point qu'on eût cru qu'ils alloient la suivre.

L E C A L I F E.

Mais vous la peignez avec une chaleur propre à persuader que vous la trouviez trop belle.

A M R A M.

Ce fut mon malheur; oh, très-renommé Calife! Hélas! elle étoit aussi bonne que belle, et elle m'avoit pardonné; mais elle fut la seule indul-

gente. Pour éteindre solidement ma passion, on me fit coudre dans un sac de peau, et on me jeta à la mer.

L E C A L I F E.

Et comment vous retrouvé — je ici, dans l'hôpital des fous ?

A M R A M.

Tout naturellement. On ignoroit que l'exécuteur de cette justice fût mon meilleur ami. Il étoit magicien. Il me mit dans la bouche une pelotte de pâte, dont l'effet devoit être de m'endormir jusqu'à la fin des siècles, si personne ne jugeoit à propos de me réveiller. Il ferma hermétiquement le sac, et je roulerois encore avec les flots, depuis l'isthme de Suez vers les mers glacées, sans le secours d'un autre magicien qui s'avisa, il y a dix ans, de me retirer de mon sac, et de me tirer de mon rêve.

L E C A L I F E.

Pourriez-vous raconter ce rêve ?

A M R A M.

Il ne m'en reste pas la moindre idée.

LE CALIFE.

Dans ce cas, en voilà assez pour aujourd'hui ; mon Tefftédar vous fera délivrer quelques pièces d'or, et j'aurai soin que vous ne manquiez de rien ; mais on vous reconduira d'où vous venez, vous méritez bien de rester parmi les fous.

A M R A M.

Que le ciel répande ses bénédictions sur votre tête ! Oh ! le plus puissant, le plus renommé des Califes ! partout, hors auprès de votre personne sacrée, il vous seroit impossible, dans toute l'étendue de votre domination, de m'y trouver une place parmi des sages. Je puis entretenir ceux avec lesquels je vais vivre, des charmes de la divine Hourouza, et ce souvenir fera le bonheur du reste de ma vie.

LE PROCÈS
DE VULCAIN.
CONTE.

QUAND Vulcain eût pris au filet ;
Sa femme et le Dieu de la guerre,
Pour la cour de celui qui lance le tonnerre ;
Ce fut un spectacle complet.
D'abord un peu de pruderie ,
De la part de Pallas , de celle de Junon ,
Pensa troubler la comédie ;
Bientôt une plaisanterie
Vint amener la chose au ton.
Momus, en qui malice toujours veille,
Placé, comme l'est un bouffon ,
Après du souverain, et, presque à son oreille ;
Dit : « Ces amans sont mal chanceux ;
» Car dans une telle occurrence ,
» En ayant pris autant d'avance ,
» Il étoit naturel , je pense ,
» Qu'on n'attendit pas le boiteux. »
Jupiter, quoique sérieux ,
A ce mot, perdit contenance.

LE PROCÈS DE VULCAIN. 97

Et son rire à l'instant , dérida tous les cieux.

 Quelque passion qui l'agite ,

 Sa cour s'en pénètre bien vite.

Le sentiment peut n'être pas profond ;

 Mais , au-dehors , tout correspond ;

Dès qu'on eût ri , de son beau stratagème ,

Vulcain comprend le ridicule effet.

 Mars , plus ingambe qu'un plumet ,

Se met en pied , va gagner la coulisse ,

 Et la beauté , d'un air novice ,

Les yeux baissés , renouant son corset ,

Attire à soi son fils et son complice.

Les bras tendus , le regard caressant ,

L'enfant ailé dans la foule se glisse ,

Il vient , et , comme en se jouant ,

 Il étale cette ceinture ,

 Ce chef-d'œuvre de la nature , (geant ,

 Le même , au fond , quoique toujours chan-

Où le desir , l'espoir , tous deux se confondant ,

 Semblent offrir au même instant ,

 Et sous une apparence pure ,

L'ensemble du bonheur et l'amour triomphant ,

 Sans que l'innocence en murmure.

 Ce prestige est bien imposant.

 A son aspect éblouissant ,

 Les déesses ont pris la fuite.

Vénus , d'un air soumis , et comme en rougissant ,

 Fait l'exposé de sa conduite.

Les juges sont rendus , sans qu'on les sollicite.
 On la voit plus qu'on ne l'entend ;
 Des griefs de Vulcain quel sera le mérite !
 En furieux , il accuse et défend ;
 Mais la rage qui le dévore,
 Le défigure et l'enlaidit encore :
 Nul des esprits n'est en suspens ,
 Il perd sa cause avec dépens ,
 Le bon avis pour les Vulcains du tems !

L E B O N,

E T

LE MÉCHANT HOMME.

C O N T E.

S'IL ne falloit que besace et manteau ;
 Comme autrefois , pour être philosophe ;
 Soit mon épargne , ou soit quelque cadeau ,
 Peut-être bien m'eussent fourni l'étoffe ;
 Mais , dans ce siècle raffiné :
 Tant pour l'habit et tant pour la doublure ;

Tant encor pour la garniture,
 On risque d'être ruiné,
 Sans être sûr que l'on fera figure.
 J'en vois à qui l'on rit au nez :
 Qui, bien qu'ils soient plus que moi fortunés,
 Sont traités de caricature.
 Encor, par qui ! par des gens du bel air.
 Désespérant de rassembler la somme,
 Qu'ai-je inventé pour me tirer de pair !
 A peu de frais, je me suis fait bon homme ;
 Ce caractère, en tout tems, m'a séduit :
 En lui les mœurs, les façons, tout me nuit.
 Voilà mon goût ; si ce n'est pas le vôtre,
 J'en vais peindre un dans le tableau qui suit,
 Allons, chacun, où l'humeur nous conduit.
 Un bon homme passoit d'un pays dans un autre,
 Nerveux, léger d'argent, ainsi que de butin :
 Un rapide torrent a barré son chemin ;
 Le passer en est le remède ;
 Il y parviendra bien sans aide.
 Un vieillard qui paroît en tout nécessaireux,
 Vient l'aborder d'un air piteux.
 Passez-moi ce torrent, je suis dans l'indigence ;
 Menacé de mourir, faute de subsistance ;
 J'implore votre charité.
 Les secours que j'attends sont de l'autre côté.
 L'homme compatissant, s'il en fût dans les Gau-
 Lui présentant les deux épaules ; (les,

L'autre, pour s'y placer, s'élançe, et d'un seul
 S'y cramponne à califourchon. (bond,
 Quoiqu'en tout l'action lui paroisse un peu vive,
 Le porteur du fardeau le passe à l'autre rive,
 Persuadé que le rusé Narquois
 Va le soulager de son poids;
 Mais celui-ci, dès qu'on arrive,
 Des pieds, des mains, et s'attache et se rive;
 A l'aide des ongles crochus,
 Dont ses membres étoient pourvus.
 « Que fais-tu là, monstre d'ingratitude!
 Dit l'offensé, veux-tu bien nie quitter!
 Le monstre lui répond, marche sans disputer;
 Tu ne me connois pas : telle est mon habitude.
 Mal aisément je puis trotter :
 Par le premier venu je me fais transporter;
 Tant qu'il tient bon, je lui fais compagnie;
 A-t-il foibli ? je l'enterre et l'oublie.
 Quoi ! disoit l'autre, il me faudra mourir !...
 C'est ton destin ; et pour t'en garantir,
 Songe à marcher lestement. Oh, Mercure !
 Peut-on s'attendre à pareille aventure ?
 Dit le blessé. Marche, sans discourir,
 Répond le cancre, ou bien, dans ma furie,
 Je vais, de mes ongles de fer,
 De part en part cribler ta chair.
 J'apperçois, dans cette prairie,
 Un arbre chargé de limons,

ET LE MÉCHANT HOMME. 91

Je veux en manger, s'ils sont bons. » (tonne,
On vient à l'arbre; on cueille, et le monstre glou-
Mais tous les fruits verts, il les donne ;
« Prenons, dit-il, ici quelque repos :
Ventre à terre; je veux ronfler dessus ton dos. »
L'infortuné, qu'un pareil fardeau grève,
Les yeux ouverts, fit un bien triste rêve.
De lassitude, enfin, il auroit sommeillé,
Les éperons l'ont réveillé.
Il est debout : il faut qu'il s'évertue,
Pour gravir sur un pont qui s'offroit à la vue;
Le désespoir va le saisir,
Il sent qu'il commence à foiblir :
Son cavalier le lui reproche.
« Laissez-moi fouiller dans ma poche,
Dit-il, j'y porte un puissant élixir : »
Il le tire ; le cœur de roche
Saute sur la fiole, l'accroche,
Et la vide d'un trait. Ici l'on voit finir
Les malheurs qu'on a plaints, une subite ivresse
S'empare du buveur, et l'autre le renverse ;
Puis, de ses mains, empoignant un caillou,
Dans la tête il lui fait un trou. (berce.
« Dors, dors, dit-il, méchant, que le diable te
» En t'éveillant, si tu te trouves mort,
» Tâche de prouver que j'eus tort. »
Ce conte nous vient de Médine.
Il est arabe : il en a bien la mine.

92 LE BON ET LE MÉCH. HOMME.

Je n'ai pas dit un mot de Mahomet,
Mais rien n'est changé dans le fait.
Chez nous, un trait aussi barbare,
Doit être une chose bien rare ;
Si, toutefois, un drôle bien dispos
Venoit se camper sur mon dos,
Que me conseilleroit en ce cas la prudence ?
Je ferois bien, je crois, de lui dire d'avance :
Je consens volontiers à plier sous le faix ;
Si vous avez les ongles faits.

LE PLAISIR,

CONTE MORAL.

LE Plaisir n'habite pas toujours l'Olympe, ce Dieu a des caprices ; il descend quelquefois sur la terre, où les immortels même sont contraints à le chercher.

A-t-il quitté le ciel, l'ambrosie manque de saveur, le nectar est sans parfum, Hébé n'a plus d'enjouement, plus de fraîcheur. Les Graces sont languissantes ; on croit que Vénus a perdu sa ceinture. La verve d'Apollon se glace ; l'aiguillon de la plaisanterie s'émousse sur les lèvres de Momus.

Le Plaisir avoit disparu du ciel. Mercure se précipite pour le suivre et le ramener. Ses ailes le portent en un clin-d'œil sur la terre.

L'éclat d'une cour, les préparatifs d'une fête digne de la grandeur souveraine, pour qui elle étoit destinée, attirent d'abord ses regards. Le nom du Plaisir est dans la bouche des ouvriers que l'on emploie. Il semble briller avec l'impatience dans les yeux des peuples, qui attendent le moment de l'exécution.

Mercuré veut entrer dans le vestibule du palais. L'Etiquette et la Contrainte viennent en cérémonie le recevoir à la porte. Il s'en éloigne sur-le-champ. Le Plaisir pourroit-il s'être réfugié parmi ses plus mortelles ennemies ?

Le Dieu apperçoit de loin les boulevards d'une ville superbe. C'est là que les richesses en provision rassemblent les commodités de toute espèce ; c'est là qu'on trouve ce superflu si désiré. La nature livrée à elle-même, n'en connoît pas le besoin ; l'habitude le rend nécessaire ; le goût en apprend l'usage.

Là, sont des promenades où l'art étale ses plus agréables prestiges. Vues délicieuses, terrain aplani, air dont on entretient en tout tems la fraîcheur.

Mille objets, semés avec une confusion agréable, cherchent à exciter l'enjouement. A travers la foule qu'ils attirent, mille chars disputent entr'eux de richesse et d'élégance; l'adroit cocher serre, évite et dépasse l'essieu qui vient à sa rencontre. La carrière étincelle, le coursier écume, obligé de travailler sous lui-même, et ne pouvant contenir son feu dans les bornes de l'espace étroit qui le renferme.

Mercure, à travers la foule, reconnoit le Brillant et le Fracas, couverts de straz et de poussière; mais il ne voit point le Plaisir: il le cherche dans les yeux des belles qui font l'ornement de ces lieux; il les trouve pleins de distractions, agités de passions superficielles et momentanées; peut-être est-il dans leur cœur, dit Mercure;

suivons-les : eh ! comment le Plaisir ne seroit-il pas avec elles ? elles semblent faites pour le créer.

On arrête à la porte d'un spectacle. La foule s'écarte, Mercure entre. Un amphithéâtre rempli de l'élite des deux sexes attend avec impatience le commencement des jeux. La scène s'ouvre ; un poëme plein d'intérêt et de chaleur , une musique propre au sujet , des ballets brillans par l'ordonnance et l'exécution , une décoration riche , galante et correcte , des talens exquis. Quel ensemble flatteur et piquant ! Mercure croit que le Dieu qu'il cherche va tout animer ; Mercure se trompe.

La cabale , la préoccupation , le dégoût , né de l'habitude , s'emparent de l'assemblée. A peine voit-on sur quelque visage enfantin l'effet d'une légère émotion. C'est un cœur tout neuf qu'un amusement , jusqu'alors inconnu , vient dans le moment d'effleur.

Le Dieu voit qu'on se propose mystérieusement des soupers, dont la seule idée irrite d'avance l'appétit et flatte le goût. Des lieux enchantés, une chère délicate, un choix de convives : tout annonce qu'on y va jouir de la volupté la plus recherchée.

L'ivresse semble s'être emparée de la compagnie avant qu'on se mette à table : on s'y assied ; que voit, qu'entend Mercure ? Une gaité froide et forcée, des étourderies étudiées, des tons précieux, des phrases quintessenciées. On périroit sans quelques méchancetés qui se dardent à la volée.

Les plats se desservent comme on les a présentés ; les estomacs sont vides, et déjà l'indigestion les fatigue. Chacun dit à son voisin, en confiance, je souffre : je suis excédé : allons au bal.

Il n'y a que les dieux, les extravagans, ou un homme à la mode, qui puissent soutenir le régime que suit ici Mercure : il est au bal.

Quelle foule de masques ! quelle bizarrerie dans les déguisemens ! quel désordre dans les propos ! Mercure , qui leur voit à tous l'ennui peint sur la physionomie , va toujours disant , mais où est le plaisir ?

J'entends la grosse symphonie , j'apperçois des lumières , je vois du beau monde qui danse pour être admiré. Je vois des filles de théâtre qui voudroient bien qu'on les regardât , des fainéans qui cherchent à se faire des intrigues , des méchans qui desiroient en découvrir. Je vois du peuple qui se tourmente ; mais où est le Plaisir ?

Un couple amoureux se présente : ce sont des jeunes gens. Ils paroissent aimables , ils viennent de convenir d'un rendez - vous. Ils vont être heureux , dit Mercure , je suis au bout de mon ambassade , et vais trouver mon petit libertin avec eux.

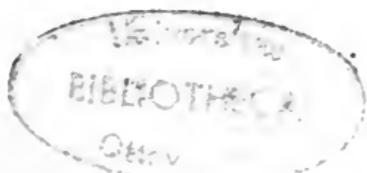
Un char vole et porte les amans dans un temple qui paroît consacré à

L'amour et au mystère. L'ameublement est l'ouvrage des Graces, du goût et de la mollesse. On force la belle à l'admirer : elle laisse échapper un mot de reproche sur l'emploi du tems : une raillerie vive en est la réplique ; le dépit succède ; le jargon en triomphe ; des caresses emportées sont repoussées par des refus qui n'ont rien de naturel ; une pudeur affectée cède à une véritable effronterie ; enfin des desirs usés avant la jouissance mettent en œuvre toutes les ressources du libertinage. La lassitude se fait sentir ; le dégoût la suit et termine l'aventure.

Mercuré n'est pas un Dieu novice ; cependant il est scandalisé ; ce qu'il vient de voir lui semble une profanation ; il s'échappe.

A ce coup le hasard dirige ses pas. Une maison fort éclairée attire ses regards dans l'ombre de la nuit : il y va, mais sans espérance et presque découragé.

A la suite d'un souper, moins déli-



cat que solide, une compagnie s'abandonnoit à une joie ivre, sans sentimens et sans réflexion. Le Plaisir que cherche Mercure fuit également le ton précieux du beau monde, et la gaité bruyante de la cohue bourgeoise : il n'étoit pas dans cet endroit.

Enfin les ombres de la nuit se dissipent ; Mercure, au lever de l'aurore, se trouve au milieu d'une campagne riante. Les seules beautés de la nature lui prêtent l'éclat et les agrémens qui s'y font remarquer. La rêverie le porte vers un petit hameau : il entre dans une petite cabane couverte de chaume, comme entraîné par l'instinct. Il y trouve Démophon et Mélite.

Démophon a passé cinq lustres : Mélite voit encore à peine les quatre s'accomplir. La nature n'a rien formé de plus parfait pour le corps ; il n'est pas sorti de la main des Dieux d'ames plus sensibles et plus innocentes. Une passion aussi forte que tendre les unit, et l'hymen va la couronner.

A

A la vue de Mercure, la pudeur les colore de son fard, le seul qui ajoute à la beauté. Un tendre embarras s'empare d'eux; la crainte qu'on ne vint les désunir alloit naitre : Mercure la prévient en s'arrêtant. Il a vu dans leurs regards la présence du Dieu qu'il cherche : il ne faut pas l'effaroucher ; il s'agit de le guetter et de le surprendre.

Mercure s'éloigne d'un pas, et revient sur le champ. Il trouve le Plaisir sur un lit de mousse et de roses ; encore saisi d'un doux frémissement, il l'enlève , l'enchaîne et le reconduit au ciel.

Le Plaisir n'a point abandonné pour toujours Démophon et Mélite : il habite souvent leur simple cabane , et ne s'éloigne d'eux que quand ils sont séparés.

A V E N T U R E

D U

P É L É R I N .

UN roi de Naples, il s'appeloit Roger, étant à la chasse, s'écarta de sa suite et s'égara dans une forêt. Il y fit rencontre d'un Pèlerin, homme d'assez bonne mine, qui, ne le connoissant point pour ce qu'il étoit, l'aborde avec liberté, et lui demande le chemin de Naples.

Compagnon, lui répond le roi, il faut que vous veniez de loin ; car vous avez le pied bien poudreux.

Il n'est cependant pas, répondit le Pèlerin, couvert de toute la poussière qu'il a fait voler.

Vous avez dû voir, poursuivit Roger, et apprendre bien des choses dans vos voyages ?

J'ai vu, repartit le Pélerin, beaucoup de gens qui s'inquiétoient de peu. J'ai appris à ne me pas rebuter d'un premier refus. Je vous prie donc encore de vouloir m'enseigner la route qu'il faut que je prenne ; car la nuit vient, et je dois penser à mon gîte.

Connoissez-vous quelqu'un à Naples, demanda le roi ? Non, répondit le Pélerin. Vous n'êtes donc pas sûr, poursuivit le roi, d'y être bien reçu ? Au moins suis-je sûr, dit le Pélerin, de pardonner le mauvais accueil à ceux qui me l'auront fait sans me connoître ; mais la nuit vient, où est le chemin de Naples ?

Si je suis égaré comme vous, dit Roger, comment pourrai-je vous l'indiquer ? Le mieux est que nous le cherchions de compagnie.

Cela seroit à merveille, dit le Pélerin, si vous n'étiez pas à cheval ; mais je retarderois trop votre marche, ou vous presseriez trop la mienne.

Vous avez raison, dit Roger, il faut

que tout soit égal entre nous, puisque nous courons même fortune. Sur ce propos il descend de cheval, et le voilà côte à côte avec le Pèlerin. Devineriez-vous avec qui vous êtes, dit-il à son compagnon ?

A-peu-près, répondit celui-ci; je vois bien que je suis avec un homme.

Mais, insista Roger, pensez-vous être en sûreté dans ma compagnie ?

J'attends tout des honnêtes gens, reprit le Pèlerin, et suis sans appréhension des voleurs.

Croiriez-vous, ajouta Roger, que vous êtes avec le roi de Naples ?

J'en ai de la joie, reprit le pèlerin; je ne crains pas les rois; ce ne sont pas eux qui nous font du mal; mais puisque vous l'êtes, je vous félicite de m'avoir rencontré. Je suis, peut-être, le premier homme qui se soit montré devant vous à visage découvert.

Eh bien, dit le roi, il ne faut pas que je sois le seul qui tire avantage de notre entrevue : suivez-moi, je ferai quelque chose pour votre fortune.

Elle est faite, sire, répondit le Pélerin. Je la porte avec moi. J'ai là, dit-il, en montrant son bourdon et sa besace, deux bons amis qui ne me laisseront manquer de rien. Je souhaite que vous trouviez dans la possession de votre couronne toute la satisfaction que je goûte avec eux.

Vous êtes donc heureux, dit Roger ? Si l'homme peut l'être, répondit le Pélerin : en tout cas, j'ai fait un vœu, c'est de m'aller pendre, si j'en trouve un plus heureux que moi.

Mais, dit le roi, comment se peut-il que vous viviez content de votre sort, ayant besoin de tout le monde ?

Serois-je plus heureux, dit le Pélerin, si tout le monde avoit besoin de moi ?

Allez vous pendre, reprit Roger ; car je pense être plus heureux que vous.

Si ce mal devoit m'arriver, repliqua le Pélerin, je croirois que quelque faquin plus désœuvré que moi dût me

porter le coup. Je ne l'attendois pas de la part dont il me vient, mais comme le pas est dur à franchir, je pense qu'avant tout, il seroit bon que nous comptassions ensemble.

Cela sera bientôt fait, dit Roger. J'ai en abondance les commodités de la vie. Quand je voyage, je le fais à mon aise, comme vous le pouvez voir; car je suis bien monté, et j'ai dans mes écuries trois cents chevaux qui valent au moins celui-ci; retourné-je à Naples, je suis sûr d'être parfaitement reçu.

Je ne ferai qu'une question, dit le Pèlerin. Jouissez-vous de tous ces biens avec une sorte de vivacité? Seriez-vous sans affaires, sans ambition, sans inquiétude?

Vous en demandez trop, Pèlerin; reprit Roger. Votre majesté me pardonnera, dit le Pèlerin; mais comme l'affaire doit avoir des suites très-sérieuses pour moi, je dois tout faire entrer en ligne de compte. Voici le mien.

J'ai fait un honnête exercice. J'ai grand appétit, et souperai fort bien de tout ce qui se trouvera : ensuite je dormirai d'un très-bon sommeil jusqu'au matin. Je me leverai frais et dispos, j'irai partout où me porteront la curiosité, la dévotion ou la fantaisie. Après-demain, si Naples m'ennuie, le reste du monde est à moi. Convenez, sire, que si je perds contre vous, je perds à beau jeu.

Pélerin, dit le Monarque, je m'aperçois que vous n'êtes pas las de vivre, et vous avez raison. Je me tiens pour vaincu ; mais pour prix de l'aveu que je fais, j'exige que vous soyez mon hôte pendant le séjour que vous ferez à Naples.

Je m'en garderai bien, Sire, repliqua le Pélerin, non que je me croie indigne de l'honneur que vous voulez me faire : vous nous exposeriez tous deux aux discours malins de vos courtisans. Pendant qu'ils applaudiroient, en apparence, à votre charité, qu'ils

affecteroient de me faire un accueil obligeant, on demanderoit tout bas où vous avez ramassé cet étranger, ce vagabond ; ce que vous en prétendez faire ; quels talens , quel mérite vous lui supposez. On vous taxeroit de trop de confiance , de légèreté , même de quelque chose de pis.

Et où le Pélerin, repartit Roger, a-t-il appris à connoître la cour ? Je suis né, repartit le Pélerin, commensal d'un palais , et quoique je pusse y vivre fort à mon aise, je me lassai bientôt d'y entendre parler fort mal d'un très-bon maître, qu'on ne cessoit de flatter en public ; de voir qu'on ne cherchoit qu'à le tromper , et de vivre enfin avec des gens qui n'avoient rien de haut que l'extérieur : je m'éloignai bien vite pour aller chercher ailleurs du naturel , des sentimens , de la franchise , de la liberté. Depuis ce tems , je cours le monde.

Et vous pensez , dit le monarque , que toutes les cours se ressemblent ?

C'est, reprit le Pèlerin, le même esprit qui les gouverne.

Vous avez donc, poursuivit le roi, bien mauvaise opinion des gens qui nous approchent ?

Vous seriez de mon avis, sire, s'ils se montraient à vous au naturel. Mais ils sont sur leurs gardes à cet égard, et auroient de belles craintes, s'ils pensoient que vous pussiez lire dans leur ame. Je veux, à ce sujet, vous fournir un moyen de vous divertir à leurs dépens. Ce moyen n'est pas bien étrange, et ne demande qu'un peu de mystère. Là-dessus le Pèlerin développe son projet. Cependant le bruit des cors et des chiens annonçant que les équipages de Roger alloient bientôt le rejoindre, l'étranger se sépare de lui pour n'être pas aperçu, tandis que le prince monte à cheval et pique des deux pour aller au-devant de la chasse. Le lendemain le Pèlerin se présente devant le monarque avec un placet; le roi reçoit le placet sans af-

fection, et comme s'il eût méconnu l'homme, témoigne d'abord quelque surprise, puis ordonne que l'on amène cet étranger au palais, lui donne une audience de deux heures dans son cabinet, et sort de cette audience d'un air rêveur, embarrassé, capable d'intriguer tous les spéculatifs de la cour.

Les gens qui n'étoient là que pour le cortège, ou pour grossir la foule, n'osoient témoigner leur curiosité; mais le ministre, la maîtresse, le favori, ceux enfin qui avoient part à la confiance, hasardèrent bientôt des questions.

Cet homme, dit le prince à son ministre, qui lui en parla le premier, est bien extraordinaire, et possède des secrets surnaturels. Il m'a dit et m'a fait voir des choses étranges. Voyez le présent qu'il m'a fait. Ce miroir, qui semble très-commun, représente d'abord les objets au naturel; mais par le secours de deux mots chaldéen, l'homme qui s'y regarde s'y

voit tel qu'il auroit fantaisie d'être. En un mot, ces souhaits, ces imaginations, ces rêves que les passions nous font faire en veillant, viennent s'y réaliser. J'en ai fait l'expérience, et croiriez-vous que je me suis vu sur le trône de Constantinople, ayant mes rivaux pour courtisans, et mes ennemis à mes pieds ? Mais le récit ne donne qu'une idée imparfaite de la chose : il faut que vous la voyez vous-même, et vous ne pourrez revenir de votre surprise.

Dispensez-m'en, sire, reprit le ministre d'un ton froid et grave, qui déguisoit assez bien son embarras. Ce Pélerin ne peut être qu'un dangereux magicien; je regarde son miroir comme une invention diabolique, et les paroles qu'on a enseignées à votre majesté sont sûrement sacrilèges. Je m'étonne que pieuse comme elle est, elle n'ait pas conçu d'horreur pour une aussi damnable invention.

Roger ne crut pas devoir insister

davantage auprès de son ministre, et essaya de présenter le miroir à la maîtresse et au favori. La première feignit de s'évanouir de frayeur ; l'autre répondit : ayant les bonnes grâces de votre majesté , je suis tel que je desirais d'être et ne veux rien voir au-delà.

Roger tenta vainement de faire ailleurs l'essai de son miroir ; il éprouva partout les mêmes refus. Les consciences s'étoient révoltées ; il faut , disoit - on , brûler le Pélerin et son miroir.

Le roi voyant que la chose prenoit un tour assez sérieux pour qu'on lui en fit parler par des personnes autorisées , fit appeler le Pélerin à son audience publique. Vous n'êtes pas sorcier , lui dit-il , Pélerin ; mais vous connoissez le monde. Vous avez parié que je ne trouverois personne à ma cour qui voulût se montrer à moi tel qu'il est , et vous avez gagné votre gageure. Reprenez votre miroir : vous l'aviez acheté dans une boutique de Naples , et il nous a très-bien servi pour les deux carolus qu'il vous a coûté.

L' H O N N E U R
P E R D U E T R E C O U V R É
E N P A R T I E E T R E V A N C H E ,
O U
R I E N D E F A I T .

NOUVELLE HÉROIQUE.

P U I S S A N C E du ciel ! fermez les yeux sur la faute que fait commettre un amour extravagant , quoique l'objet en soit méritant et le but vertueux.

Où va Sibille de Primrose, dans le désordre extraordinaire où je la vois, et par la route hasardeuse qu'elle prend ? elle s'échappe, à dix heures du soir, du château paternel, après

Tome III.

G

avoir endormi la confiance de sa famille et des domestiques. Une échelle, ouvrage de son industrie, produit du sacrifice de ses vêtemens, l'aide à descendre, de soixante pieds de haut dans un fossé humide : elle en sort avec peine, et va frapper à la porte de son père nourricier.

Ah, Gérard ! mon cher Gérard ! ouvrez - moi : recevez - moi : sauvez - moi : tout est prêt , au point du jour , pour m'unir , par le mariage , à l'odieux Raimbert.

L'honnête Gérard se lève , ouvre la porte. Eh , notre damoiselle ! que puis-je faire ?

Me faire entrer dans votre barque. Mettre sur-le-champ à la voile ; nous éloigner des côtes de Bretagne. Aller si loin , : si loin..

Mais où irons-nous , damoiselle ?— Où nous pourrons , Gérard ; où Raimbert ne puisse pas me trouver. Prends ma bourse , mon ami , je te la donne de grand cœur. Voici une lettre pour

Conant de Bretagne : tu iras le chercher : tu la lui remettras. Je vais te la lire, afin que tu en retiennes le sens, si elle venoit à se perdre.

« Que faites-vous en France, tandis
 » qu'on travaille à vous enlever Si-
 » bille ? Laissez là les tournois. Qu'est-
 » ce que la gloire, Conant, auprès du
 » bien qu'on a été au moment de nous
 » ravir ? Que fussions-nous devenus,
 » si je ne vous eusse pas aimé au point
 » de tout exposer pour vous ? On m'u-
 » nissoit demain à Raimbert, à votre
 » lâche ennemi ! Adieu châteaux, pa-
 » lais, principautés, ambition, tyran-
 » nie et esclavage brillans ; je vous
 » échappe sur une foible barque. Je
 » vais à Rome me réfugier aux pieds
 » de l'arbitre trois fois couronné des
 » décisions des prétendus maîtres de
 » la terre. On lui a surpris une dispen-
 » se : elle porte sur de faux exposés.
 » J'ai pour moi la vérité, la religion,
 » l'amour, et saurai faire valoir des
 » droits qui assureront pour la vie à

» Conant de Bretagne, le cœur, l'ame
» et la main de la tendre Sibille de
» Primrose.

« *P. S.* Je gagnerai, si je le puis,
» les côtes de Gascogne : de là j'irai
» chercher les Alpes, dont les neiges
» cesseront bientôt d'embarrasser les
» passages. Partez, Conant ; venez
» vous réunir à moi. Je vais prendre
» l'habit de pèlerine ; ce déguisement
» vous convient, comme à moi :
» adieu. »

Gérard ne peut tenir contre les caresses, les larmes et l'or de l'intéressante damoiselle. Le frère de lait et lui mettent la barque en état d'appareiller : on s'embarque avant minuit : on met à la voile : on prend le large.

Ah, Sibille ! Sibille ! vous sacrifiez l'intérêt de votre famille, le repos de vos vassaux au choix de votre cœur. Conant est noble, vaillant, généreux, aimable, renommé. Mais Sibille ! la

nature et l'humanité ont des droits ; la mer a ses périls ; on en trouve encore sur la terre : on peut bien être votre historien ; on ne voudroit pas avoir été votre conseil.

A présent, l'amour vous tient lieu de tout ; et d'abord les élémens semblent favoriser votre indiscrete entreprise. Au lever du soleil , vous vous voyez avec satisfaction au milieu de la Manche, d'où vous cherchez à gagner les côtes d'une province où vous puissiez , sans danger d'être reconnue , vous arranger pour suivre vos projets. Mais le vent s'élève avec le jour ; il trouble le calme des flots que votre barque sillonne ; bientôt il se renforce ; c'est un orage violent ; c'est une véritable tempête qui va vous assaillir.

Gérard est forcé de serrer toutes les voiles , d'abandonner son bâtiment aux vagues , qui le portent avec impétuosité sur les Sorlingues. Un courant l'entraîne sur les côtes de la princi-

pauté de Galles, où il va couvrir de ses débris la pointe de S. David.

La présence d'esprit ne vous abandonne pas ; elle vous fait confier votre salut à une planche ; l'instinct vous y attache et vous y retient, quand la réflexion avec le sentiment vous abandonne. Vous êtes portée sur un esquif plat et à fleur d'eau : des mains adroites et secourables vous y reçoivent, en vous dérochant au danger d'être brisée. Vous êtes meurtrie, blessée ; la pâleur de la mort couvre vos joues : les tresses de vos cheveux mouillées vont tomber sur vos épaules débarrassées de vos vêtemens. Ce sont des mains de femmes qui vont parcourir toutes ces beautés que voiloit la pudeur, avec des soins si délicats. Il faut examiner les contusions, les écorchures, les meurtrissures, pour y appliquer des remèdes ; un concert de voix, parmi lesquelles celle d'un homme seul se fait distinguer, répète avec l'accent de la plus vive compassion :

quel dommage ! qu'elle est belle ? Cependant on prend votre bras pour y chercher le battement du pouls ; il est presque imperceptible ; on appuie la main sur votre cœur ; un mouvement foible annonce que vous tenez encore à la vie : le zèle uni à l'adresse emploie les ressources de l'art pour vous y rappeler entièrement. Nous allons, dans l'inquiétude, épier l'instant de votre rappel à la lumière pour jouir de votre étonnement , à l'aspect de tout ce dont vous êtes environnée.

L'intéressante Primrose revenoit à elle-même par degrés. Un moment lucide étoit suivi , presque aussitôt , d'un nouveau désordre dans les idées. La foiblesse, dans tous les cas, l'empêchoit même d'articuler des plaintes. Peu-à-peu les gelées, qu'on la forçoit de prendre, la disposent au sommeil, et l'on s'écarte d'elle avec prudence, pour la laisser jouir du bienfait de la nature.

Une heure de repos lui a rendu l'u-

sage de la réflexion ; elle ouvre les yeux. Les rideaux du lit sont fermés , mais ils lui laissent entrevoir la lumière des bougies dont la chambre est éclairée. Elle se rappelle les bruits dont ses oreilles ont été frappées , dans les courts intervalles où elle a été rendue à elle-même. Bientôt reviennent en foule les idées de sa fuite , de son embarquement, du naufrage de la barque, même de la planche à laquelle elle avoit confié son salut.

.. Où suis-je ? dit-elle. M'auroit-on ramenée au château de mon père ? mais ce n'est pas ici mon lit. J'entends parler bas... J'avois perdu connoissance. Ne témoignons point que je l'ai recouvrée. Espions ce qui m'entoure ici ; et si tout nous y est étranger , dérobons , s'il est possible , le secret de ma position.

Elle finissoit de former son petit plan. Une femme vient de soulever le rideau, s'approche d'elle , lui met la main près de la bouche. C'est , dit-elle,

la respiration d'un enfant. Elle dort encore ; allez , Suzanne , allez dire à Guaiziek d'apporter un bouillon.

Cela étoit prononcé d'un ton rempli d'intérêt. Mais quel sujet d'inquiétude pour Sibille ? L'ordre , dont Suzanne étoit porteuse , étoit donné en langage breton. Il s'adressoit à une nommée Guaiziek ; l'idiôme , ainsi que le nom , rappeloient à la tremblante belle le pays dont elle avoit voulu s'éloigner. La tempête l'auroit-elle rejetée sur les côtes de Bretagne, si dangereuses pour elle.

On apporte le bouillon. Les rideaux du lit sont ouverts. La belle ayant la main sur les yeux, comme par l'effet d'un mouvement naturel, déguise l'attention qu'elle va donner à ce qui l'environne.

Ce sont trois femmes et un homme, d'une prestance imposante , et presque héroïque.

Prenez sa main , mon prince , disoit la femme dont elle avoit déjà entendu

la voix. Nous allons lui soulever la tête.

Le cavalier prend la main , la baise avec transport ; Primrose ne la retire point. Les yeux fermés , elle se laisse donner le bouillon , sans paroître le prendre. Vive dieu ! mon prince , nous sauverons notre Ange. Voyez ses meurtrissures , elles sont bien noires ; c'est bon signe. Suzanne ! apportez-moi du camphre.

La main de Primrose restoit , comme dépourvue de sentiment , entre celles de l'homme qui s'en étoit saisi.

« Voyez , disoit-il à la femme , ma bonne Bazillette , comme ces doigts-là sont moulés. Voyez , malgré la pâleur du reste du corps , comme ils sont terminés par de jolis boutons de rose !

Ah ! mon prince , disoit une autre femme , son haleine est aussi douce que le parfum des fleurs dont vous parlez.

Je veux la respirer, disoit le prince, en laissant aller la main. Ah, l'horreur ! s'écria Bazillette. Ce sont des conserves, et non des baisers qu'il faut approcher de ses lèvres. Si, par malheur, on l'enterroit demain, le prince Lionel se seroit attiré un beau renom dans tout le pays de Galles ; mais j'en augure mieux ; nous ne l'enterrerons pas. Bien des gens doivent la pleurer : ne fussent que les originaux des trois jolis portraits trouvés dans sa poche.

Où les avez-vous mis ? dit Lionel. — Ils étoient pleins d'eau de mer : je les ai lavés ; j'ai bien nettoyé les émeraudes et les rubis dont ils sont entourés ; ils doivent être secs. — Qu'on aille les chercher. Je veux les examiner. Peut-être nous trouverons-nous en pays de connoissance.

On juge combien attentivement Primrose écoutoit cette conversation.

On vient de lui apprendre où elle est. Elle n'y est point connue, ni

même soupçonnée ; mais on va examiner les portraits de son père , de son frère , et surtout celui de Conant de Bretagne , cet homme , fait , selon elle , pour être connu , comme pour être admiré de toute la terre. Le voile , dont elle prétend se couvrir , va peut-être se déchirer. Les Bretons et les Gallois ont une origine commune ; la mer qui les sépare est un moyen de communication , et fort souvent une source de querelles. On peut la sacrifier aux égards qu'entraînent les liaisons de sang , ou la rendre le gage de l'arrangement de quelque nouveau démêlé.

Les portraits sont sur la scène , et ne rappellent l'idée d'aucune physionomie connue. Voilà trois beaux hommes , disoit Bazillette. Il y en a un qui a la physionomie d'un héros.

Elle rêvoit à ces messieurs-là sur le bord de la mer , disoit Suzanne ; elle s'y oublioit ; des brigands l'auront surprise et enlevée. On n'a pas

retrouvé les corps de ces coquins-là ; si on les tenoit , on pourroit leur faire payer chèrement ce rapt ; mais ils n'en sont pas mieux , si les requins leur en demandent compte.

Lionel considéroit les portraits avec les yeux d'un rival. Celui de Conant annonçoit trop d'avantage , pour ne pas lui déplaire infiniment. Le prince de Galles avoit conçu un goût très-vif pour la belle , que ses soins venoient de réchapper des flots ; car elle étoit absolument redevable de la vie à des secours très-bien entendus et dirigés par lui-même.

Des fenêtrés de son château , dont la vue portoit sur la mer , il avoit apperçu le désastre de la barque. Un goût pour l'action , un mouvement d'humanité l'avoit fait courir au rivage , d'où il ordonnoit la manœuvre à laquelle Primrose devoit sa conservation.

Le caractère connu d'un homme sert à expliquer les actions qui en

émanent : tâchons de donner une idée de celui de Lionel.

Il étoit prince héréditaire de Galles ; veuf à l'âge de trente ans ; jaloux de sa liberté. Tandis que le souverain du pays , son père , tenoit sa cour à Cardigam , lui , préférant l'amusement de la pêche à tout autre , vivoit , entouré de la jeunesse qui composoit sa société , dans un palais situé sur les hauteurs de S. David , où il avoit recueilli la belle Primrose.

Par-tout où il avoit fallu montrer du courage , il en avoit donné des preuves. A l'extérieur , il étoit humain et bienfaisant , particulièrement dans les occasions d'éclat. Dans l'intérieur de son palais , comme il pensoit que tout étoit fait pour lui , il rapportoit tout à soi ; pouvoit oublier un ancien service de quelque importance , mais jamais ceux qui contribuoient à sa satisfaction actuelle. Il étoit d'ailleurs impérieux ; et , quelque opinion qu'il eût épousée , il en

demeuroit si prévenu , qu'on ne pouvoit l'en faire changer. Enfin c'étoit un prodige d'entêtement , même parmi les Gallois.

Il aimoit passionnément le sexe ; et point du tout les femmes ; avoit-il obtenu leurs bonnes graces , au peu de cas qu'il en faisoit , il ne pouvoit concevoir toute l'importance qu'elles y attachoient ; et , malgré ce défaut , décelé par sa conduite en toute occasion , il avoit jusque - là toujours réussi auprès d'elles. Il est vrai qu'il étoit beau , bien fait , jeune , magnifique et prince.

Deux enfans , en bas âge , lui restoient de son mariage , et il avoit conservé près d'eux et de lui les femmes attachées à leur service. Bazilette en étoit la gouvernante : elle avoit la confiance du prince , à plus d'un égard , et l'on aura occasion de connoître le genre de services qui la lui avoient le plus méritée. Cette femme , d'un état moyen , entre

deux âges , instruite par l'expérience , joignoit aux ressources d'un esprit naturel , beaucoup de liant dans le caractère.

Rassurée contre la frayeur d'être trop rapprochée de sa famille , contre celle d'être reconnue , la belle malade a éprouvé un saisissement cruel , en apprenant le désastre de ses compagnons d'aventure : elle se voyoit au point de condamner la violence de la passion qui les y avoit exposés. Mais épouser Raimbert ! renoncer à Conant ! à la seule idée de ces extrémités , les remords sont forcés de s'éloigner. » O chère idole de mon cœur ! prononce-t-elle tout bas ; la nécessité de se rejoindre à toi , est la seule chose dont Sibille doit s'occuper !

Lionel tenoit encore une de ses mains : elle la retire , comme cédant à un mouvement convulsif , et se retourne du côté de la ruelle.

Bazilette lui arrange un oreiller

sur la tête. Sortons , sortons , dit cette gouvernante. Les forces reviennent : on a besoin de sommeil. La pauvre enfant n'a peut-être pas dormi depuis trois jours , quoiqu'elle ait toujours eu les yeux fermés.

Les portraits étoient demeurés sur un bureau ; Lionel s'en saisit , et sort. Bazillette ferme les rideaux. Veillez , Suzanne , dit-elle à une autre femme. Je vais placer Guaiziek dans l'anti-chambre ; si l'on s'éveille , vous appellerez.

Primrose étoit bien accablée : cependant elle ne s'endormit pas avant d'avoir réfléchi sur ce qu'elle avoit pu connoître de sa situation.

Elle ne pouvoit pas toujours rester insensible et muette. En exerçant aussi noblement l'hospitalité à son égard , il étoit naturel qu'on fût curieux de la connoître. Il falloit donc arranger un petit roman tout d'invention , dont le plan pût faciliter les moyens de réaliser celui qu'on avoit dans la tête.

De son côté, le prince de Galles comptoit faire prendre à l'aventure une tournure absolument différente. Il étoit amoureux à sa manière, plus qu'il ne l'avoit été de sa vie.

» Charmante petite créature ! disoit-il, le sentiment de l'amour ne vous est pas nouveau. Il y paroît à la garniture de vos poches. Occupée du souvenir agréable de vos conquêtes, vous en portez partout avec vous les trophées ; mais je cesserai d'être semblable à moi, ou je vous ferai oublier tous ces triomphes.

Puis, en regardant le portrait de Conant. Ce charmant vainqueur n'est, peut-être, que l'effort de l'imagination d'un peintre désœuvré.

Vas, ma bonne Bazillette, soigne bien ta malade ; surtout, dès que la parole lui sera revenue, tâche de savoir qui elle est ; elle nous en doit la confidence.

Bazillette va mettre tout le zèle possible à remplir les ordres dont elle est

chargée ; mais ce sera avec les ménagemens imaginables. Ses soins lui gagneront la confiance avant qu'elle en demande un témoignage ; et, si elle se montre curieuse , ce sera pour avoir un motif de plus de se montrer empressée.

Vient-elle auprès de la convalescente ? C'est pour lui offrir des secours. Primrose , à son approche , ouvre les yeux.

» Ah ! les beaux yeux ? s'écrie la bonne. Il ne nous falloit plus que cela pour nous achever. Un homme va venir vous voir. Fermez-les pour son repos. Mais non : ne les fermez pas ; ils éclairent l'appartement. Ils témoignent que vous êtes vivante , et raniment l'espérance de tout ce qui s'intéresse à vous. Hélas ! ils peuvent donner la vie ou la mort à quelqu'un devenu plus malade que vous par votre danger, et depuis votre danger.

M'entendez-vous ? Témoignez-le par un signe. Faites voir , mon ange ,

que votre ame ne s'est point éloignée de ce beau corps. Ne parlez pas, j'ai un bouillon à vous donner ; buvez lentement, buvez tout ; mangez cette conserve : elle doit vous fortifier. Souffrez qu'on vous mette sur ce lit de repos, on va faire le vôtre. Suzanne, venez ! Guaiziek, appelez votre compagne ! Donnez-moi toutes la main, et craignons de blesser le petit ange. »

On cessera de s'arrêter sur les soins délicats et recherchés que rend Bazillette à sa malade. Quatre jours se sont écoulés, sans avoir donné lieu à des événemens d'un autre genre que ceux qu'on vient de retracer. Une seule circonstance a varié. Lionel ne peut plus s'emparer d'une main ; toutes deux sont cachées sous la couverture.

Deux parfaitement beaux yeux, pleins d'une langueur attendrissante, démontrant une touchante sensibilité à ce qui les environne, éveilleroient une véritable compassion dans l'ame la plus endurcie. Ils font un tout autre

effet sur Lionel. S'il a dû faire des sacrifices, ils sont faits; c'est à lui à en exiger à son tour; mais il lui en faut dont son orgueil puisse s'applaudir; tout autre seroit vil à ses yeux.

A mesure que la pâleur, occasionnée par l'effroi, la fatigue, l'épuisement et la défaillance, se dissipe, on voit renaître les lis et les roses sur un teint, où le printems de l'âge développe ses plus brillans trésors. Le retour de la santé s'annonce avec la pompe de la beauté dans toute sa fraîcheur. La belle Primrose a risqué de répondre par quelques signes, par des mots obligeans, à ce qu'on lui dit de flatteur, au vif intérêt dont elle paroît être l'objet.

Enfin le tems est venu pour Bazillette d'entamer le chapitre des confidences. Un signe qu'elle fait et qu'on entend, éloignant les importuns, la laisse seule avec la convalescente; et la conversation critique va commencer.

» Oh ! belle entre toutes les belles ! Savez-vous où vous êtes ? Non , mademoiselle , lui répond foiblement Sibille.

Pauvre enfant , précipitée des nues dans le sein des mers , la Providence vous y ménageoit un berceau où rien ne pourra vous manquer.

Après ce début , l'adroite gouvernante passe à l'histoire des procédés secourables de Lionel , à l'égard de la belle naufragée : l'éloge de l'intelligence , de l'ame , du courage , des vertus du prince , s'y mêle naturellement et orne le récit d'un trait de bienfaisance et d'humanité , paroissant s'élever au-dessus de la règle ordinaire et dont il est seul le héros.

Primrose , ayant déjà tout appris , feignoit néanmoins de tout apprendre ; mais elle n'en témoigne pas une moindre surprise de se voir tombée dans des mains aussi humaines , aussi généreuses . Les bienfaits , dont elle avoit à se louer , devenoient d'autant plus

touchans pour elle, qu'ils partoient d'une main aussi élevée, et empruntoient un nouveau lustre à ses yeux, de la noblesse de leur origine.

» A présent, dit Bazillette, nous attendons la récompense des soins dont vous voulez bien vous louer. Faites-nous connoître la personne à qui nous avons le bonheur de rendre quelques services. C'est pour payer notre zèle et non pour l'encourager. Vos beautés, votre douceur, le charme qui vous environne, l'ont déjà porté à l'excès où il peut atteindre. Dites-nous par quel coup de fortune, une personne de votre âge, aussi foible que vous l'êtes, a pu être livrée aux hasards de la mer sur une foible barque de pêcheurs ?

» Hélas, mademoiselle ! voici mon histoire. Mon père, encore à la fleur de l'âge, est affligé d'un mal extraordinaire, contre lequel les dernières ressources de la médecine ont échoué. Un saint personnage a eu la révélation

que ce mal ne pouvoit être guéri, si je n'entreprenois le pèlerinage de S. Jacques de Compostelle. J'en ai solennellement fait le vœu. Le voyage par terre étoit effrayant. Nous avions une barque. J'ai imaginé, allant de côte en côte, pouvoir gagner le golfe de Gascogne, en profitant des beaux tems de la saison. J'en devois partir pour l'Espagne, avec un de mes frères qui m'accompagnoit. Vous savez le reste de ma fâcheuse aventure.

Elle est bien malheureuse, madame, dit Bazillette; d'autant, que, selon l'apparence, M. votre frère aura péri; mais vous devez avoir fait encore d'autres pertes: au moins, si l'on en juge par les effets trouvés dans vos poches.

Ici, la rougeur monta au visage de Primrose. Elle la surmonte. J'y avois, puisque vous le savez, mademoiselle, une somme suffisante pour accomplir l'objet que je m'étois proposé de suivre, et faire une offrande sur le lieu, avec quelques portraits de famille. Mes
seules

seules pertes d'ailleurs sont ma capeline, mon camail, mon bourdon et mon chapelet. Ce sont des choses nécessaires, dans ma position, mais de peu de valeur en elles-mêmes. Mais mon pauvre frère, madame ; mais l'homme qui nous conduisoit ? voilà de véritables objets de regret.

Tout n'est pas désespéré pour eux, madame ; mais vos inquiétudes sont fondées, et je les partage : on n'a rien omis pour les secourir, s'il étoit possible de le faire, ou pour les retrouver. Tout a été inutile. Je vous fatigue un peu, promettez-m'en le pardon, et accordez-m'en le signe, en nous apprenant le nom de famille de celle à qui nous nous sommes absolument dévoués.

Je suis forcée à le taire, répondit la belle convalescente ; mon vœu m'oblige à voyager humble, et absolument inconnue.

Sibille prononça difficilement ces dernières paroles. Bazillette la suppo-

sant fatiguée termina la conversation , pour en aller rendre compte à Lionel.

Le prince l'écoute, pendant quelque tems , sans l'interrompre ; puis , éclatant tout-à-coup : Oh , la touchante humilité , qui voyage avec une galerie de portraits de famille , enrichie de pierres précieuses ! O la dévote pèlerine , avec ses jolis petits reliquaires ! Oh , la prudente famille , qui abandonne tout son espoir sur un misérable bateau de pêcheur , pour venir du milieu de la Manche chercher le golfe de Gascogne ? Tu sais , ma chère Bazilette , mêler un peu de vérité dans tes propos , pour leur en donner la couleur , et tu dois t'y connoître. Y en a-t-il la plus légère apparence dans ce récit ?

Je ne sais , mon prince ; mais ses yeux sont tellement d'accord avec ses discours ; ce qui sort de sa bouche a tant de naïveté , tant de graces ; le son de sa voix a une si agréable mélo-

die , qu'en l'écoutant , on est comme enchanté. Il faut être tiré du cercle de cette illusion , pour trouver ce qu'on a entendu invraisemblable.

Nous pensions , dit Lionel , avoir sauvé des flots une très-jolie créature humaine ; et , si je n'avois pas vu ses petits pieds faits au tour , je croirois avoir attiré une sirène dans mon palais. Elle me tourne la tête : elle m'occupe , à ne pas me laisser de repos. Mais j'en jure par Merlin ; cette enchanteresse ne m'échappera pas. Elle n'a pas fait cette histoire pour être crue ; elle se couvre d'un voile dont elle veut bien qu'on apperçoive la foiblesse ; notre opinion sur elle va s'égarer ; l'imagination s'enflammera , et l'enthousiasme va lui créer une magnifique existence. Le beau plan , ma Bazillette , pour surprendre et soumettre un cœur comme le mien ! Elle me pique à mon propre jeu. Je n'aurai point trouvé de femme qui ne m'ait dit plus qu'elle ne savoit , et les

flots en ont jeté une sur mon rivage, plus muette que les poissons. Elle me taira même.... avant de sortir d'ici, elle recevra de moi une leçon de maître. Retourne vers elle : comble-la discrètement de soins. Si elle paroît assez reposée pour me recevoir, tu me feras avertir. Mais, non. Si je la vois, je serai tenté de lui faire l'aveu de ma passion. Je me laisserois emporter, et m'engagerois trop avant. Agissons prudemment. Sois mon interprète. Fais valoir, avec mes avantages naturels, ma solidité dans mes goûts, ma sensibilité aux bontés dont on m'honore; ce qu'elle peut se promettre enfin, d'un homme passionné, puissant et magnifique. Quand ta parole m'engage trop, j'ai, tu le sais, la ressource de la désavouer. Fais, Bazilette, fais qu'elle puisse me sourire en me voyant; pense aux fossettes de ses joues, et imagine les grâces de ce sourire enchanteur; il doit faire oublier le plus beau lever du soleil.

Mais je t'arrête trop long-tems ; revole vers la dame actuelle de mes pensées ; tâche de l'occuper de moi, plus encore que je ne vais l'être d'elle.

Bazilette est au chevet du lit de Primrose, et seule ; car elle en a renvoyé Suzanne, sur un prétexte. L'aimable convalescente ne dort point. L'adroite confidente imagine un prétexte de faire l'éloge des qualités du cœur du héros dont elle est l'agent et l'interprète. La satisfaction qu'il éprouve, en voyant sa charmante hôtesse, est un canevas assez naturel pour cette brillante broderie. On ne parle ni de sa jeunesse, ni de l'éclat de son rang, ni des avantages de la figure. Il ne faut pas perdre du tems à rappeler ce qui s'annonce de soi-même. Mais on ne tarit point sur sa bonté, sur sa sensibilité, sur les excès où le porte sa reconnoissance.

Sibille écoute avec attention, et

même avec une sorte de complaisance ; et prend , enfin , la parole.

« Mon expérience , mademoiselle , suffiroit pour me convaincre de la vérité du portrait du prince Lionel , que votre zèle même ne sauroit avoir embelli. Jetée par la tempête , mon désastre , et ma situation désespérée ont été mes seuls titres à des bontés dont on ne sauroit évaluer le prix. Les offres les plus obligeantes viennent achever d'y mettre le comble. La sensibilité m'impose d'en user avec discrétion. Voici la seule épreuve à laquelle je compte mettre la générosité du prince. Mon devoir m'appelle à Compostelle. J'ai besoin de trouver un passage , à l'abri de l'autorité , pour me rendre le plus promptement possible au lieu de ma destination.

Echappée à peine au naufrage , à peine rétablie , languissante , dit Bazillette , vouloir affronter de nouveau les dangers de la mer ! ne voyez-vous pas que le ciel a condamné l'indiscré-

tion et la témérité de votre vœu ? Ah ! mettez vos belles mains dans les miennes. Je vais vous aider à en faire un bien propre à vous dédommager du ridicule et des inconvéniens attachés à la suite de celui qu'un illuminé vous a surpris.

Et quel pourroit être ce vœu ? reprit Sibille. Celui, répond Bazilette, d'aimer avec passion un prince puissant , qui vivroit pour vous seule.

Mon état, répond Sibille , ne me permet pas d'aspirer à une conquête aussi brillante....

Qu'appellez-vous , votre état , madame ? Vous nous le laissez ignorer. Mais je me rappelle , moi , un transport héroïque de mon prince , lorsqu'il vous tenoit entre ses bras , sanglante , décolorée. Quand ce cher homme trembloit pour votre vie. « Quoi ! di-
» soit-il ; nous ne sauverons pas ce
» chef-d'œuvre des cieus , cet ange
» égaré sur la terre , étouffé dans les
» flots ! qui peut-elle être ? Quel bar-

» bare l'a exposée à la furie des élé-
» mens ? Ah ! si on l'a fait descendre
» d'un trône , je l'y replacerai. Qu'elle
» ouvre ses beaux yeux. Qu'elle re-
» couvre le précieux usage de tous ses
» sens , pour voir à ses genoux , dans
» un esclave , décidé à l'être toute sa
» vie , un vengeur déterminé à sacri-
» fier pour elle sa fortune et son
» existence ».

Voilà , mademoiselle , des sentimens trop passionnés et des desseins trop nobles ; une pauvre pèlerine errante , comme je le suis , ne sauroit en être l'objet. Je n'ai point à rougir de ma naissance ; mais la providence m'a placée dans un rang bien inférieur à celui où m'ont élevée les conjectures du prince Lionel ; et même , en leur supposant une sorte de réalité , il me seroit impossible d'entrer dans aucune de ses vues. Ma main et mon cœur sont engagés. Je suis femme , mademoiselle ; si , comme tout m'engage à le croire , mon état lui inspire une vé-

ritable compassion, c'est de cette seule vertu de son cœur, dont je réclame ici l'énergie. Comme l'objet de mon vœu est de rappeler à la vie ce que j'ai de plus cher au monde, je desirais de pouvoir remplir avec promptitude ce projet religieux : j'en implore les moyens. Le comble des bontés auxquelles il me soit permis d'aspirer, est une place sur un bâtiment. Je suis d'ailleurs en état de me pourvoir de ce qui peut manquer à mon petit équipage.

» Quoi ! dit l'adroite confidente, penser à partir dans l'état de foiblesse où vous êtes ? Sortir d'ici, dénuée de tout ! et le noble et le généreux Lionel le souffrirait ! Il couvrirait de saphirs d'Orient votre camail et votre capeline ; et, plutôt que vous manquassiez d'un superbe chapelet, il irait faire une descente en Écosse, pour enlever le rosaire à la madone de Karickfergus. Qui sait, (mais il y faudrait un peu d'adresse) si vous

ne le conduiriez pas en pèlerinage avec vous ? Oh , le beau couple que vous feriez ! Dans le fait , madame , nous vous aurions beaucoup d'obligation , si vous rendiez notre maître un peu dévôt : c'est la seule chose qui lui manque : faites-en un petit saint , et il sera parfait.

Si l'on a pris une idée de la passionnée , mais vertueuse Sibille ; si l'on a pu démêler combien elle est fière et décidée , on peut imaginer quel fut son dépit , au développement des vues de Lionel sur elle. Après la dernière proposition de Bazilette , il ne lui étoit plus permis de prendre le change.

Lui échappera-t-il une marque de mécontentement ? Elle est trop maîtresse d'elle-même , trop prudente. Un trait de hauteur ? un souvenir qui l'humilie à ses propres yeux , vient de les lui faire baisser sur-le-champ.

Sans les portraits trouvés dans sa

poche , et les brillans dont ils sont environnés , on ne l'élèveroit pas dans le discours , au rang des princesses , en la traitant dans le fait comme une vile aventurière ; puisqu'en la supposant mariée , on osoit. . . .

Rends-toi justice , se dit-elle intérieurement. Pourquoi tous ces portraits ? Tu ne voulois que celui de Conant ! il étoit avec les autres ; il falloit tout enlever , ou faire un outrage de plus à la nature. Exposée maintenant par la singularité de ton équipage , souffre sans murmurer les conséquences des idées bizarres qu'il a dû faire naître. Vois de sens froid ta situation ; et en te défiant des ruses , tâche d'échapper ici à la puissance , sans la blesser. Ce prince est rempli d'humanité : ton existence en est la preuve. Il est noble ; et , si tu pouvois t'avouer à lui , il rentreroit , sur-le-champ , dans l'ordre des égards qui te sont dus ; mais il faut le forcer à des ménagemens pour une pélerine

inconnue , dénuée d'assistance et de conseil ; il faut le porter à la protéger , obtenir enfin , de la générosité , de l'élévation de l'ame , qu'une femme sans défense soit dérobée aux desirs que ses foibles attraits ont fait naître , par celui-là même qui comptoit s'y abandonner. Ciel ! oh , ciel ! quel embarras ! quelle position !... Tu vas pleurer , retiens tes larmes ; cache tes inquiétudes ; tu en as dévoré bien d'autres dans le secret. Fusses-tu échappée à Raimbert , si tu n'eusses su cacher que tu préférerois la mort au malheur de lui donner la main ? Tu employas la feinte pour te conserver à Conant , pour ne lui être point ici ignominieusement ravie ; emploie tant de ménagemens , de discrétion , de retenue , que , sans effaroucher le vice intéressé dont tu te vois environnée , tu puisses réveiller dans une ame bien née le goût des sacrifices qu'exigeroit la vertu.

Primrose

Primrose se faisoit ces reproches, cette exhortation, cette semonce, rapidement et à l'abri d'un bon oreiller. Toute habile qu'est Bazilette, elle prend le change, et explique une rougeur subite, suivie d'un long silence, à l'avantage du succès de la négociation dont elle s'étoit chargée. Elle sort, sur un prétexte, et va rendre compte à Lionel, selon ce qu'elle a pu imaginer.

Votre belle se prétend mariée, amoureuse, fidelle. Cependant je me suis hasardée à lui proposer un petit pèlerinage avec vous, en termes honnêtes, mais intelligibles. Elle a rougi, baissé les yeux, et ne m'a montré ni dents ni griffes. Comme elle me sembloit capituler avec elle-même, je n'ai pas cru devoir l'engager plus loin. Il faut laisser quelque chose à faire au mérite.

Tu te surpasses, ma bonne Bazilette; tu excelles : courons, volons

vers ta nouvelle pupille. Je vais lui pardonner tous ses petits torts.

Primrose est surprise de l'air satisfait dont Lionel l'aborde; on débute par un compliment sur la convalescence; on paroît comblé de l'espérance de la voir suivie par le retour de la santé la plus brillante; puis on veut chercher le bras, pour s'assurer si le pouls est parfaitement réglé. Tout en appliquant des baisers sur le drap, dont la main est couverte, les protestations d'amour, de dévouement suivent sans intervalle. Gloire, puissance, richesses, on offre tout, on fera tout partager, on sacrifiera tout.

Lionel eût été plus loin, quand Sibille, élevant un peu la tête, à l'aide de son oreiller, prend froidement la parole.

» Vous m'avez sauvé la vie, prince: je vous la dois; mon honneur m'étant beaucoup plus précieux, ne sauroit être le prix de ce service. Continuez d'être mon généreux bienfaiteur, et

recueillez sans remords le prix de la vertu : c'est la satisfaction intérieure, et l'admiration des autres. Soyez en tout le modèle de vos sujets. Une passion, telle que la vôtre s'annonce, mettroit le comble à mon malheur en faisant le vôtre, mon devoir me défendant d'y répondre, et m'étant plus aisé de renoncer à la vie qu'à mes principes.

Le sens, le ton et l'air dont cette courte harangue est prononcée ont pétrifié Lionel. Il tire à l'écart sa confidente. As-tu ouï cette femme avec ses grands principes ? A-t-on jamais débité avec cette solennité, cette emphâse, une tirade aussi froide, aussi sèche ? T'a-t-elle fait rêver, comme elle me fait extravaguer, lorsque tu m'es venu dire qu'elle s'arrangeoit avec elle-même pour se rendre ? Mais examinons de sang froid cette étonnante créature ; qu'est-ce que cet assemblage de fleurs et d'épines, de beauté, de

froideur, d'extravagance, de raison, de graces et de pédantisme ?

Elle est née en Bretagne : rien n'est moins équivoque. L'aspect d'un péril très-éminent peut seul l'avoir déterminée à s'échapper sur une barque. De quel genre étoit ce péril, s'il n'étoit pas la suite d'une ou plusieurs aventures ? Les petites images trouvées sur elle nous en représentent les héros. Je l'ai arrachée des portes de la mort. On lui a rendu des soins capables d'en toucher bien d'autres. Tu lui as fait les offres les plus généreuses ; moi-même j'ai enchéri, et nous n'avons rien obtenu ; pas même la plus petite marque de confiance, pas un seul mot de vérité ! auroit-elle deviné mon caractère, et voulu l'irriter par des oppositions, au point de me faire donner dans les excès d'une passion dont il me fut impossible de me rendre le maître ? Me donner de véritables chaînes, à moi, Lionel ! . . . Ne nous déconcertons point, Bazillette.

va braver les glaces de son accueil. Je crois m'y connoître; tout, chez elle, est composé. Ne la prévien's que par ton empressement à la servir. Si elle a un but, elle te parlera la première, tu ne le pénétreras qu'en feignant de le seconder. Il m'est venu une idée; je la crois lumineuse: nous pouvons être joués par une maîtresse de l'art. Mais si jeune, être déjà à ce point de perfection! cela seroit bien extraordinaire; examine de ton côté; du mien, je peserai tout, et nous nous reverrons.

Bazillette, un ouvrage à la main; est dans un coin de la chambre de la Pélerine prétendue: elle observe les mouvemens, pour pouvoir prévenir les besoins.

Primrose feint un assoupissement; examine, en dessous, sa gardienne, et s'en défie: mais à qui se fierat-elle? Déterminée à ne point se laisser vaincre, il est un point d'importance sur lequel elle voudroit surmonter: c'est

qu'on la laissât partir sur un bâtiment : c'est qu'elle pût sortir du palais , pour aller , elle-même , à la recherche d'une occasion favorable de s'embarquer.

Doit-elle trouver des oppositions insurmontables à l'exécution de ses projets ? Cet amour , dont on lui a parlé , a-t-il pu dénaturer entièrement un être généreux et le rendre déraisonnable , injuste , violent , tyrannique ? Jusqu'à ce jour , ses charmes lui ont assuëtti tant d'esclaves , aveuglément dévoués à ses volontés , dont le bonheur de la servir étoit le salaire . Elle ordonnoit souverainement alors : elle se propose de s'abaisser à la prière ; pourra-t-on lui être inexorable ? Cela lui sembleroit contre nature .

Mais on ne peut la deviner ; il faut qu'elle s'explique . Elle sera toujours moins gênée avec la gouvernante : et il ne lui restera plus qu'à se débattre honnêtement avec le prince . A la suite de ces réflexions , soit naturellement , soit à dessein , elle éternue fortement .

« Que le ciel vous bénisse, madame ! dit Bazillette, accourant, un mouchoir à la main. Voilà, enfin, un signe du plus parfait rétablissement. Mon pauvre cher prince en sera comblé. Puis elle levoit les épaules, jetoit les yeux au ciel, et soupiroit.

De quoi le plaignez-vous, mademoiselle ? Vous le savez assez, madame : n'en parlons plus. A présent, hélas ! il ne s'agit plus de sa satisfaction : c'est de la vôtre dont il est occupé. Il s'y sacrifiera ; je le connois. Mais croiriez-vous que ce beau jeune homme pleure comme un enfant ?

Je l'aurois cru, répond Primrose, au-dessus d'une semblable foiblesse, et le plains de tout mon cœur. Je ne puis disconvenir qu'il ne soit intéressant, même attachant, et je le sens, au moment où je me vois en quelque manière contrainte à suivre un plan désobligeant pour lui. C'est ce sentiment même, qui me porte à désirer plus vivement, qu'en secondant mes

vues, il se délivre d'un objet contraire à son repos. Lui en doit-il coûter beaucoup pour se vaincre ? Je lui aurai proposé un acte héroïque de plus, digne de sa belle ame. Engagez-le, mademoiselle, à travailler dès aujourd'hui, pour assurer son repos et le mien, en me procurant les moyens de suivre mon pèlerinage.

« Quelle fée vous êtes ! s'écria Bazillette. Vous prêchez pour qu'on vous laisse aller, comme feroit une autre, afin qu'on la suivît ; et, pour entendre de ces paroles-là, on la suivroit au bout du monde : c'est comme un enchantement ; et mon prince vous refuseroit quelque chose, madame ? Il ne seroit donc pas le plus sensible, le plus complaisant, comme il est le plus reconnoissant, le plus aimable, le plus doué de tous les hommes. Il en pourra mourir, madame : je le connois ; je le vois amoureux pour la première fois de sa vie, et redoute pour lui l'effet d'une passion, bien fondée sans

doute, mais aussi violente qu'elle est malheureuse. Cependant, quoi qu'il doive lui en coûter, il ne se ménagera point : il vous servira de tout son zèle. Ah ! s'il pouvoit se métamorphoser en dauphin ! il vous porteroit lui-même à l'odieux rivage que vous préférez à celui-ci, où véritablement vous êtes souveraine ; et se trouveroit payé d'un regard de vos beaux yeux, d'un geste caressant de cette main ; mais, au moins, avant de le quitter, vous lui direz votre nom.

Il l'apprendra de moi, reprend Primrose, quand j'aurai satisfait au vœu qui m'oblige, quand mes devoirs seront remplis.

Bazilette vient rendre compte de sa nouvelle conversation ; voyant la chose à sa manière, elle en étoit comme triomphante. Lionel l'interrompoit de tems en tems. « Une fée ! tu disois bien. C'en est une. Sur ses vieux jours elle sera sorcière. Finissez donc, mon prince : je vous ai fait tout de pâte

de sucre , et vous êtes méchant comme un tigre. Ecoutez-moi jusqu'à la fin ; et elle continue.

« Lorsqu'il est question de la métamorphose en dauphin ; quel charmant tableau ! s'écrioit le prince. Je me vois à la nage ; comme je m'étudierois à bien lisser mon écaille ! Mais je t'en avertis , je gagnerois la pleine mer avec mon fardeau , et ne m'arrêteroie qu'au terme du pèlerinage. Vas , ma chère bonne , joue tout ton jeu avec elle. Elle m'aura trouvé présomptueux. Prends-en la faute sur toi. J'arriverai aussi timide qu'un enfant , mais malin comme celui que je veux faire triompher. Elle veut être vénérée : il faut se prêter à cette fantaisie. Si je sais manquer de respect , je sais comment on le prodigue. Je vais donner le mot à ma Cour. Comme la pélerine doit être connoisseuse , elle verra des gens qui ne sont point mal en scène ; l'intérêt de sa santé veut qu'elle se lève. On viendra lui faire cercle. Je me

mèlerai dans la foule. Il faudra qu'elle me violente pour m'en tirer. Tu lui as fait faire un déshabillé modeste. Prends cela sur ton compte, afin qu'il ne soit pas refusé. Quand elle voudra manger à table, engage-la à m'y honorer d'un couvert. Je m'y conduirai d'une manière à ne point t'attirer de reproches. Nous pourrons après la décider à faire l'ornement de la mienne. Je ne m'y négligerai point; j'emploierai tout pour la prévenir et lui plaire. Si je n'obtiens rien d'elle, pas même son imposant secret, j'ai sur ma table d'échecs deux pièces à jouer toutes prêtes. J'oppose une petite barbarie à beaucoup de rigueur; une noirceur innocente à une dissimulation hypocrite, et je la fais échec et mat.

Voyons rapidement, Primrose sortir de son lit, recevoir des mains de la complaisante Bazillette un déshabillé, dont les avances doivent être remboursées. Imaginons Lionel, figurant d'un air modeste au milieu du cercle choisi,

dont la belle convalescente est entourée ; une musique agréable , disposée dans une antichambre voisine , supplée au défaut d'une conversation animée : dans les endroits les plus tendres , Lionel semble s'en attribuer l'expression , en laissant échapper , comme furtivement , du côté de sa charmante hôtesse , des regards enflammés et timides. Voilà les tableaux des premiers jours.

Bientôt la belle convalescente se laisse inspirer la complaisance de permettre au prince de partager le repas préparé pour elle seule. Bientôt deux courtisans sont admis à ce petit couvert servi par les femmes. Plus Lionel est respectueux , plus il inspire de confiance ; Primrose gagnée par le concert de cet extérieur séduisant , se laisse engager à faire les honneurs de la table du palais , et y représente avec autant d'aisance et de dignité que l'eût pu faire la princesse de Galles.

Une conduite aussi soutenue , dans

une passe aussi difficile pour une aventurière de quelque espèce qu'elle fût, auroit ouvert les yeux à un homme susceptible de revenir d'une prévention. Quant à Lionel, ce qui auroit dû l'éclairer, ne servoit qu'à l'aveugler.

« Tu le vois, disoit-il à Bazillette, depuis je ne sais combien de jours, je fais le soupirant et l'écolier, et n'en suis pas mieux. Elle reçoit comme une reine, du haut de sa grandeur, (sans jamais sortir de son ton noble et sérieux) les hommages et les respects que je fais ramper autour d'elle. Le naturel infini de cette comédie me charmeroit, si elle n'étoit pas trop longue; si je n'y jouois un mauvais rôle; si je n'aspirois pas avec tant d'ardeur au dénouement; mais tu ne la quittes pas. Que fait-elle, lorsqu'elle est seule dans son appartement?

« De longues prières, mon prince, avec une dévotion qui vous en inspireroit. Elle se promène souvent seule

sur la terrasse, qui est de niveau à son appartement. Là, je ne saurois la suivre, et je suppose qu'elle y prend l'air, et cherche à rétablir ses forces par l'exercice. — Elle ne parle jamais de moi ? — Elle vous entend louer avec beaucoup de complaisance; vous donne infiniment d'éloges et encore plus de bénédictions. — Faites-lui venir l'idée d'une promenade, en calèche, dans mes jardins, je serai son cocher. — J'essaierai de la lui proposer; mais vous avez un moyen sûr de la déterminer à bien des complaisances, de la mener même à la pêche : c'est de l'assurer fortement vous-même que ne pouvant vous promettre de trouver sitôt une occasion sûre de la conduire où elle veut aller, vous faites armer un bâtiment de force, qui puisse la mettre à l'abri du danger des corsaires et des forbans, dont la côte, de tems en tems, se trouve infestée. Ces paroles-là feront un grand effet sur elle, et ne vous coûteront pas plus à dire que tant

d'autres auxquelles vous ne croyez pas.

Lionel suit ponctuellement les avis de sa confidente. Primrose monte dans la calèche, et ses amusemens se varient ; elle se prête bien plus qu'elle ne se livre ; ne montre ni humeur, ni impatience, ni crainte. Si Lionel saisit une occasion de lui parler, si le sujet en est indifférent, elle répond avec une liberté mesurée ; si c'est un éloge, elle cherche modestement à s'en défendre. S'il échappe une étincelle de ce feu dont le prince se dit consumé, elle est éteinte par la réserve, la froideur et le silence. Une conduite aussi prudente, aussi réservée, de la part d'une étrangère, eût suffi pour donner d'elle une haute opinion à tout autre qu'au prince de Galles ; tout tournoit chez lui au profit de sa passion et de son entêtement. Il sortoit de ces tête-à-têtes plus furieux d'amour, et toujours plus aveuglé.

« C'est, disoit-il à Bazilette, un

petit monstre d'orgueil qui veut me voir ramper à ses pieds ; c'est une pelotte de neige parée de la ressemblance d'un ange, et environnée du brillant de l'arc-en-ciel ; elle ne me glace pas : elle me candit. C'est un être sûr de ses avantages, habitué à rendre ce qui l'environne dupe de son calcul. Je triompherai de ses ruses. As-tu fait parler à Bannistock, le chef de ces bateleurs qui font des équilibres de chevaux, et jouent des farces à Cardigan ?

Il vous est dévoué, dit Bazillette ; mais vous ferez les frais de la décoration et des habillemens.

Je vais être un peu méchant, ma bonne ; mais on m'y force. Je ne veux pas avoir été publiquement le jouet d'une aventurière, d'une jongleuse du haut-vol ; car celle-ci ne sauroit être princesse dans un autre sens. J'ai joué pour elle, et peut-être trop naturellement, je l'avoue, l'attentif, l'empresé, le magnifique, l'amoureux jusqu'à

l'imbécillité. En attendant que je mette sur la scène de nouveaux personnages, le seul rôle à essayer est celui du désespoir ; c'en est fait, je m'y livre, je vais tomber malade de langueur. Si l'on se montre insensible, tu me le pardonneras, ma bonne ; je deviens, mais sur-le-champ, impitoyable.

Oh, perle des beautés de l'Armorique ; aimable Primrose ! Vous ne soupçonnez pas les complots formés contre vous. Rassurée par la promesse d'un bâtiment armé pour vous conduire, vous vous étiez déjà précautionnée d'étoffes pour former le petit équipage nécessaire à votre travestissement. Quelle raison empêche d'y mettre les ciseaux ? Ici je reconnois votre prudence.

Si l'offre d'un bâtiment étoit un jeu, si l'on pensoit à vous retenir malgré vous, vous auriez de nouveau besoin d'une échelle. Ce que vous venez de faire mesurer, pourroit, au besoin, vous en servir.

Déjà, par une suite de caractère, par-tout où vous avez été conduite, vous n'avez pas fait un pas sans observer. On vous croyoit occupée des positions des bâtimens, des embellissemens dont vous faisiez l'éloge, quand vous étudiez très-sérieusement les moyens de parvenir à l'escalier dérobé. D'après vos apperçus, vous avez déjà formé trois plans de retraite. Je vous félicite de ne vous être point oubliée, car les pièges vous entourent de toutes parts, et le principal ressort reparoît sur la scène, un grand mouchoir à la main. C'est Bazillette larmoyante; elle se jette sur un siège. Ah, mon pauvre prince!

Que lui est-il arrivé, répond Primrose, d'un véritable ton d'intérêt et de crainte?

Partez, madame, partez, avant que nous ayons le malheur de le perdre. On vous imputeroit sa mort, et vos charmes ne vous garantiroient pas des effets de la douleur de tout

un peuple qui vous imputerait d'avoir assassiné un héros charmant, leur idole.

Primrose éprouve un trouble véritable. Est-il en danger de la vie ? — Il y est, madame, depuis quelques jours, la langueur le mine ; il ne se plaignoit pas : il est si bon ; mais il vient de tomber en foiblesse ; et, au moment où je vous parle, les secours de la médecine sont autour de lui. On en a fait passer la triste nouvelle à Cardigam. Tout va être en rumeur.

Sibille étoit au lit : elle se lève à la hâte, jette une robe sur elle, s'appuie sur le bras de Bazillette, et se fait conduire à l'appartement de Lionel.

La belle y étoit attendue. Des palettes d'un sang bien brûlé sont sur un guéridon : des fioles de remèdes, des élixirs de toute espèce couvrent une table. Lionel, tout décoloré, est étendu sur son lit : deux gens de l'art sont au chevet. Les courti-

sans , les yeux baissés et en silence , sont à l'entrée de la chambre , et les gens de service en sortent d'un air consterné.

Le cœur de la sensible étrangère ne tient point à ce spectacle : il éprouve une émotion dont les yeux portent le témoignage. Comme elle s'approchoit : » Ne le faites point trop parler , madame » , dit d'un ton bas et triste un des deux Esculapes. Cependant , elle , se penchant assez près de l'oreille , prend la main du prétendu mourant , la lui serre avec affection : » Prince , me reconnoissez-vous ?

» Oui , répond Lionel , d'une voix foible et entrecoupée ; je vois mon idole adorée , ma chère , et cruelle ennemie. — Moi , votre ennemie ? — Si vous ne l'êtes pas , donnez-m'en la preuve par un foible trait de confiance. Que je puisse emporter au tombeau le nom de celle dont les rigueurs m'y font descendre !

» Ah, prince! de quelles rigueurs véritables avez-vous à vous plaindre? Que me demandez-vous? Respectez mon honneur et mes devoirs; et, d'ailleurs, commandez: vous ne pouvez trouver en moi que dévouement. Je ne balance point de l'avouer à la face du ciel et de la terre, un intérêt vertueux, mais bien tendre, m'attache à vous. Que Lionel vive! oui, je le repète, qu'il vive, et la sensible... (son nom fut prêt à lui échapper) ne se contentera pas de faire au ciel les vœux les plus ardens pour lui; mais elle rendra chaque jour de ce bienfait, comme lui étant personnel, à celui qui tient dans ses mains nos destinées: et, lorsque la religion du serment cessera de lui imposer silence, non-seulement elle fera connoître les bienfaits dont elle a été comblée, les bontés, les graces dont elle a été l'objet; mais elle se fera un honneur de rendre publiquement justice aux dons du ciel et de la nature, aux qualités héroïques

qu'elle a remarquées, admirées, chéries dans son généreux protecteur, le prince de Galles.

Cette tirade, débitée d'un ton de vérité et d'enthousiasme, fit quelque effet sur les acteurs de la scène tragique, représentée par Lionel. Tous baissoient les yeux, après s'être entr'observés. Lionel toujours entier dans son sentiment, étouffe d'orgueil et de dépit ; mais il sait voiler à l'extérieur la secrète passion qui le maîtrise.

« Vous ne voulez pas, madame, dit-il, d'une voix foible, que le malheureux Lionel meure. Vos volontés sont des lois. Il s'abandonne à tous les soins propres à le rappeler à la vie : puisse la nature s'y prêter, et vous être aussi soumise que son cœur !

Ces dernières paroles, articulées d'un ton foible, annonçoient le terme de la visite. L'inquiète Sibille retourne dans son appartement.

Le désordre de son ame paroît dans le mouvement de ses yeux, dans le caractère entier de sa physionomie. L'adroite intrigante, attachée à ses pas, va essayer de le mettre à profit.

Bientôt des larmes abondantes et feintes de cette dangereuse femme en feront couler des yeux de la sensible Primrose. Ah ! je me doutois bien, madame, lui dit la fausse affligée, que vous aviez un cœur. Non, non, vous ne laisserez pas mourir notre aimable maître; vous n'aurez pas cette barbarie.

Et qu'y puis-je, Bazillette, si le vif et tendre intérêt que j'y prends ne l'engage pas à conserver ses jours ?

Mais rien n'est plus aisé, madame, c'est que vous ne marquez pas assez ce touchant intérêt. Quand il s'agit de sauver la vie, il faut y mettre un peu moins de réserve : en lui disant, Lionel, vivez ; que ne lui passiez-vous au col ces deux beaux bras ! Qu'aviez-vous à redouter, dans l'état de foiblesse

où il est ? Vous avez manqué une belle occasion de nous le rendre à tous ; mais cela pourra se réparer. Rien n'est encore désespéré , madame, et je suis sûre qu'il vivra, si vous me permettez de lui aller dire que vous voulez vivre pour lui.

Arrêtez, mademoiselle, c'est à moi à ménager mes expressions. Dites-lui qu'au besoin, j'exposerois ma vie pour sauver la sienne : et c'est beaucoup ; car je ne m'appartiens point, et je mettrois quelqu'un de moitié de mon sacrifice. Ne dissimulez point au prince Lionel qu'après des devoirs, dont rien ne peut me faire perdre le souvenir, je me ferai un honneur, une gloire de le chérir plus qu'aucun homme qui soit sur la terre. J'y mets la condition d'être bientôt délivrée, par un dernier effet de sa bienfaisance, du malheur de nous tourmenter inutilement tous les deux, en entretenant, par ma présence ici, une passion qui peut entraîner sa perte et la mienne.

Bazillette

Bazillette a passé d'un appartement à l'autre ; il y auroit dans son rapport de quoi désarmer l'inflexibilité même ; tout échoue contre un orgueil excessif et piqué, contre l'entêtement poussé à l'excès.

Dans ce que vous venez de me dire, ma bonne, je ne trouve que des paroles. On se refuse aux plus petits effets. J'ai appris, depuis long-tems, à me jouer de l'honneur et de la vertu, pris dans le sens où cette fine beauté les emploie. On ne perd point le droit d'aspirer à la possession de ces titres sublimes en cédant à Lionel, et c'est déjà un grand triomphe de lui avoir aussi long-tems résisté. Je suis bien indigné de tout ce jeu-ci. Ma Bazillette, à mesure que je descends, on s'élève jusqu'à moi ; on finit par prétendre à l'empire. Je dois ordonner les apprêts d'un départ... Que ce projet est bien éloigné de mes vues ? Mais je dois paroître occupé de remplir celles de mon tyran. Je ne prends que huit jours de

terme ; tu peux le dire ; nous préparons des événemens dont la suite pourra faire prendre une autre tournure aux idées. En attendant, je m'ennuie comme un mort dans ce lit, entouré de tout cet attirail funèbre ; mais je dois y attendre une autre visite de mon inhumaine, et ne veux ressusciter qu'à sa voix.

Passons rapidement sur des situations prévues. Primrose vient voir le malade. Il se laisse engager à faire un effort et à prendre l'air ; il se mettra même à table, sans faire usage des mets dont elle sera chargée. Il s'y montrera de plus en plus silencieux, circonspect, timide même, mais toujours attentif. Quelques jours se sont écoulés dans les langueurs de cette monotonie ; lorsque le son bruyant d'un cornet, partant des cours du palais, vient varier la scène. Il est embouché par un nain, et annonce l'arrivée d'un chevalier étranger, précédé par son écuyer : c'est Clarence d'Angleterre, qui, bientôt se présente lui-même.

Arrivé à Cardigam, il a appris la grave indisposition de Lionel, et vient lui en témoigner sa sensibilité.

Le prince de Galles paroît surmonter le mal dont on le dit accablé, pour faire les honneurs de son palais à un hôte de cette importance; il le présente à Primrose, dont il crayonne en peu de mots la fâcheuse aventure. Le spirituel et poli Clarence paroît en avoir été prévenu par les bruits publics, et s'applaudit de pouvoir présenter des hommages à une dame, moins connue encore par ses malheurs, que par sa beauté et ses vertus, célébrées dans tous le pays de Galles.

On se mit à table. Primrose y est assise entre le nouveau venu et Lionel; et, pour suppléer, autant qu'elle le peut, à l'état de foiblesse de son bienfaiteur; elle s'intrigue pour animer la conversation, et fait, en quelque sorte, les honneurs de la table.

Clarence répond aux attentions en

homme qui connoit le monde ; et , soit qu'il parle des pays étrangers , ou de la cour d'Angleterre , tout lui fournit l'occasion de combler d'éloges la charmante étrangère qui fait l'ornement du palais de St.-David ; les beautés de l'Angleterre , celles de l'Europe sont mises en sacrifice.

A des éloges si forts , si redoublés , la modeste Sibille baisse les yeux , rougit , et laisse tomber une conversation , dont la suite pourroit la jeter dans un nouvel embarras.

Le lendemain , les respectueuses attentions de Clarence pour elle ont redoublé ; le surlendemain , elles prennent encore plus de caractère , au point que , profitant d'un instant où l'indisposition de Lionel le force à s'écarter , le chevalier Anglais fait à la dame une déclaration d'amour en des termes aussi ménagés que positifs.

Elle n'eut pas le tems d'y répondre , affecta même de ne l'avoir pas en-

tendue. Mais elle n'en étoit pas moins embarrassée ; elle entrevoyoit une persécution de plus, et peut-être les suites plus funestes d'une rivalité sans objet réel.

Elle étoit occupée de ces réflexions, lorsque le bruit d'un autre cornet fit retentir les cours, et annonça l'arrivée du chevalier Mackenffal, d'Irlande.

On étoit à table, et le redoutable Irlandais s'y trouva placé en face de l'aimable Primrose. Je dis, redoutable : il l'étoit, par la plus épaisse paire de moustaches qui eût jamais ombragé une physionomie irlandaise ; un nez énorme et recourbé la surmontoit, accompagné de deux yeux hagards, qui sembloient vouloir s'élanter de la tête.

De tems en tems, cet affreux regard tomboit sur la belle inconnue, comme s'il y eût été porté par la réflexion. Bientôt il la fixe d'un air de connoissance.

Il en falloit bien moins pour alarmer l'inquiète Primrose. Ah, malheureuse Sibille, serois-tu, par hasard, connue de cet étranger ! Tu ne l'as jamais vu ; mais il peut arriver de France, où le bruit de ta fuite aura été répandu ; peut-être sort-il de la Bretagne. La frayeur la saisit ; la rougeur lui monte au visage, et le couvre du plus vif incarnat, et ce moment de trouble est saisi par toute la compagnie. Mackenffal triomphe du désordre qu'il occasionne, et cherche à l'augmenter, en paroissant sourire, avec affectation et à la dérobée ; à la jeune étrangère, qui détourne la tête, pour éviter ses odieux regards, et faisant l'impossible pour dissimuler son embarras et ses craintes.

« Ne vous troublez pas, princesse ! dit le barbare Irlandais. Je sais ménager mes connoissances. Vous aviez confié votre destin errant à la mer ; elle vous a déposée ici, où vous me semblez être en assez belle posture ;

mais il vous plaît d'y conserver l'incognito ; je ne dérangerai pas un plan, dirigé sans doute au plus grand bien de vos affaires. Vous n'avez perdu qu'une petite barque : vous vous occupez sans doute ici d'un armement plus avantageux. Dès ce moment j'entre dans vos projets , et vous pouvez compter sur la discrétion de votre dévoué Mackenffal.

Je ne vous connois pas , répond Primrose, avec une modeste assurance. Si le commencement du discours de l'Irlandais l'avoit jetée en quelque sollicitude , la suite lui avoit entièrement prouvé qu'elle et sa véritable histoire lui étoient entièrement inconnues.

« Il faudroit, madame, replique l'Irlandais, dire, je ne vous connois plus. Il vous plaît d'oublier quelques bontés que vous eûtes pour moi quoique la date n'en soit pas prodigieusement éloignée. Vous m'affranchissez par-là

de la reconnaissance. Le procédé est noble, digne de vous.

Moi, des bontés pour vous ? reprend la belle inconnue, du ton ferme et élevé de Sibille de Primrose, la lèvre et les yeux armés du dédain le plus méprisant.

Eh, non, vous n'en eûtes pas ! s'écrie Mackenffal, et je ne méritai jamais de connoître, encore moins d'approcher de la pathétique, de la sublime Margerie, le miracle de Beaucaire, qui a inspiré tant de dévotion pour les mystères à tous les pèlerins de la dernière foire.

« Seigneur chevalier, dit d'un ton froid Sibille, entièrement rendue à elle-même, vous êtes absolument dans l'erreur, et vous pouvez aller renouer ailleurs vos liaisons avec votre Margerie.

Je n'irai pas plus loin, divinité de nos tréteaux, dit l'Irlandais, avec emphase. Mon ton peut nous avoir un peu brouillés ; mais, vous le savez, je

brille dans les raccommodemens , et si vous avez fini votre engagement ici , pour le mois de Juillet , je vous offre de vous reconduire en triomphe à Beaucaire , en croupe derrière Carfilarz , mon écuyer.

Vous ferez bien de vous aller montrer seul à la foire. Vous êtes un extravagant. — Et vous une jongleuse , dans toute la force du terme. Je le maintiens. Voilà mon gant : qui osera le ramasser ?

Ce sera moi , brutal Irlandais ! répond Clarence , reçois le démenti de toutes tes grossières faussetés. Prince ! poursuit le chevalier Anglais , en se tournant vers Lionel ; mes affaires pressent mon départ de votre cour. Ouvrez-nous le champ , demain matin. Vous venez de voir outrager devant vous la vertu , dans le plus beau de tous les objets qui sont l'ornement du sexe , dont nous avons juré de prendre en toute occasion la défense. Soyez aussi empessé , aussi jaloux que je le suis

d'en voir tirer une vengeance éclatante.

Clarence, repond Mackenffal, en retroussant ses moustaches, vous ne serez pas le premier jeune homme qui se sera perdu pour l'amour des dames de ce haut parage. A demain, à demain. L'enragé lance un de ses plus terribles regards et se retire.

Clarence vient se jeter aux pieds de Sibille, plongée, par la dernière scène, dans un nouveau genre de saisissement. Je fais vœu, madame, de répandre jusqu'à la dernière goutte de mon sang, pour réparer l'outrage fait à votre vertu. En disant cela, il saisit un mouchoir, échappé dans ce moment des mains de la belle préoccupée. « Que ce gage, s'écrie-t-il, me serve d'écharpe dans le combat, et soit une preuve demain à tout le pays de Galles de l'honneur que vous me faites en m'agrément pour votre chevalier.

Ah, madame, dit alors Lionel! mon peu de confiance dans mes forces m'em-

pêche de disputer au valeureux Clarence, l'honneur dont il va se couvrir; jugez de mon désespoir.

Prince, et vous, chevalier d'Angleterre, répondit Primrose, votre zèle m'oblige infiniment; mais je ne me tiens point offensée par des discours qui ne s'adressent point à moi. C'est à cette jongleuse Margerie à s'en formaliser.

Si vous n'étiez pas étrangère et inconnue, madame, reprit Lionel, on se flatteroit d'empêcher le combat; les chevaliers de ma cour sauroient bien, par la force des statuts, obliger Mackenffal à venir à vos genoux reconnoître son erreur. Nommez-nous, madame, celle que nous devons servir de tout notre courage, et....

N'allez pas plus loin, prince. Je ne suis point cette Margerie, et vous en donne ma parole. Vous devez la recevoir, ou, jusqu'ici, vos intentions, vos égards pour moi m'en auroient imposé. J'ai promis ailleurs et sous les

plus inviolables auspices de ne point me nommer, que mon vœu ne soit accompli.

Il faudra donc, madame, tenter le sort des armes. « Allez, Clarence, allez vous reposer; mon prévôt vous fera préparer la lice. Je ne saurois être votre juge. Je suis trop prévenu en faveur de la cause dont vous allez soutenir et faire éclater la justice. A ces mots, le prince, paroissant accablé de foiblesse, se retire, appuyé sur les bras de ses écuyers.

Primrose entre dans son appartement, assez mal remise des différens genres de trouble dont elle venoit d'être successivement agitée. Elle s'y livroit depuis quelque tems à ses réflexions, le front appuyé sur la main, lorsque Bazilette vint autour d'elle pour le service, et l'attaqua de conversation.

» Vous rêvez, madame. Vous en avez sujet. C'est une belle, une noble chose qu'un combat. On y joue notre
honneur

honneur à un sanglant croix ou pile. Béni soit Dieu, qui n'a jamais permis qu'on attaquât le mien ; mais je ne voudrois pas le voir au bout de la lance de Tiran-le-blanc. Aussi notre prince le dit bien ; lui, qui sait la chevalerie comme je sais mon pater. C'est votre maudit secret qui fait la cause de tout le mal. Vous êtes la première, à ma connoissance, tombée dans un égarement de ce genre, et vous verrez comment il vous en prendra. En général, nous parlons, nous autres femmes, à tort et à travers. Le silence est ici plus dangereux que toutes nos indiscretions. On vous demande trois mots ; c'est bien peu de chose ; dites le nom de votre pays, de votre famille, le vôtre : de mon oreille, cela passera dans celle du prince, sans faire d'autre cascade ; et nous aurons le plaisir de voir amener à vos pieds cet ours hibernois, tout muselé.

Ne me tourmentez pas pour avoir mon secret, mademoiselle ; forcée par

un vœu de le refuser au prince Lionel, malgré ses procédés nobles et généreux, je ne dois le donner à personne.

En ce cas, madame, vous ferez bien de vous mettre au lit, pour vous tenir prête de bonne heure.

A quoi, mademoiselle? A quoi? A une chose fort désagréable, à être témoin d'une sanglante boucherie, dont l'incertitude de votre état sera le motif. Le oui ou le non de votre vertu est le résultat. On s'est défié à outrance; cela fait dresser les cheveux. Il faut qu'il reste un des deux champions sur le carreau. Si la lance pète, si le cimetière se rompt, on vient au poignard. Jugez quelle seroit la mortification de ceux qui vous aiment ici, et c'est tout le monde, s'il étoit prouvé demain matin, par le sort des armes, que vous êtes la Margerie de ce monstre de Mackenffal, s'il devient maître de vous enlever en croupe, derrière son maussade écuyer? Tenez, madame, j'en ai la chair de poule, et il pourroit en coûter la vie à votre beau chevalier

Fermez mes rideaux, mademoiselle. Je vous suis très-obligée de vos avis et de vos craintes; mais, si je dois attendre des conseils, c'est de mon devoir et de moi.

Bazillette se retira piquée. Elle avoit amené tant d'autres femmes au point où elle avoit voulu les conduire; ici elle ne pouvoit rien gagner. Un cœur de bronze, disoit-elle, une tête de fer; si jamais mon maître et elle pouvoient s'entendre, il en naitroit une race d'entétés qui feroit plier l'univers.

Le jour éclaircit à peine les murs du palais de St.-David, et déjà tout y étoit en mouvement, pour transformer une esplanade, précédemment garnie de ses barrières, en un champ-clos en règle. Tentes, pavillons, tout ce qui est nécessaire en ce genre est dressé. Les champions y sont conduits et armés par les parrains qu'ils ont choisis. Les juges sont à la tête du camp.

Un balcon, en partie formé par une terrasse qui touche à l'appartement de Primrose, est arrangé pour recevoir la belle outragée, et Lionel vient lui donner le bras pour la conduire. Le bruit des fanfares guerrières fait retentir tous les environs.

Venez, madame, lui dit le prince, venez encourager par votre présence le champion qui se dévoue au rétablissement de votre honneur.

Prince, vous me voyez au désespoir des préparatifs qu'on a faits ici et de la scène qu'ils annoncent. Toutes les lances du monde ne peuvent pas faire que je sois la Margerie, si vivement insultée ; et, tant que je serai moi-même, mon honneur sera à l'abri d'une insulte du genre de celle dont on prétend poursuivre ici la vengeance.

Vous êtes inflexible, madame ; vous vous mettez au-dessus des lois et des usages. Nous autres princes y sommes soumis. En disant cela, il l'entraîne

plutôt qu'il ne la conduit vers le balcon préparé pour elle, et fermé de manière à ôter tout espoir à la retraite, et va se perdre dans la foule des spectateurs.

Déjà, à la suite des cérémonies d'usage, Mackenffal a répété à haute voix, que la femme assise dans le balcon est la fameuse Margerie, si célèbre par ses talens, si décriée par son inconduite.

Déjà Clarence, en forçant le ton un peu grêle de sa voix, lui en a donné de nouveau le démenti.

Sur les nouveaux défis, les champions partent des barrières opposées, se rencontrent au milieu de la carrière, se heurtent, et Clarence est renversé, sans mouvement. Un moment après, la terre est baignée de son sang.

Une clameur générale, une expression de douleur, partant des fenêtres du palais et des différens points de la barrière, s'élèvent et couvrent le

bruit des trompettes et des clairons qui célébroient le triomphe de l'Irlandais. Les voix des femmes de Primrose se mêlent aux plaintives acclamations, et répètent à ses oreilles : ah ! notre pauvre maitresse ! elle est déshonorée sans ressource !

A la vue d'un homme sacrifié pour elle, Sibille se sent extraordinairement émue ; en entendant dire que son honneur est perdu , l'indignation la saisit et la soutient. Elle ne donnera point de marque de foiblesse : mais elle témoigne vivement un désir, c'est qu'on aille au secours de l'infortuné dont le sort des armes a si mal secondé le courage. « Laissez-moi, dit-elle à Bazillette. Voyez ce malheureux Anglais. Voilà le véritable objet de votre compassion et de la mienne. S'il m'est permis de disposer de vous , volez de ma part, et portez-lui des consolations et des secours. Bazillette obéit sans répliquer.

Cependant le féroce Mackenffal par-

court d'un air triomphant tout le champ de bataille, et anime les trompettes à célébrer sa victoire par des fanfares. Il veut faire caracoller son coursier sous le balcon de Primrose, et peut-être mettre le comble aux insultes dont il s'étoit rendu coupable, lorsqu'un chevalier couvert d'armes rembrunies s'avance à l'entrée des barrières, et demande le champ. Les juges le lui font ouvrir. L'écuyer qui le précède, ainsi que le héraut d'armes, sans couleurs et sans livrées, viennent porter son défi à Mackenfal, et le lisent à haute voix. Tout retentit dans le moment de cris de joie et d'acclamations. « Vive, vive le brave chevalier inconnu, qui se dévoue à soutenir l'honneur des dames ! »

Ce bruit inattendu a distrait Primrose de l'attention qu'elle donnoit au sort du malheureux Clarence, qu'on emportoit alors de dessus le champ de bataille. Il étoit sanglant, et paroissoit inanimé. Bazilette revenoit au balcon,

le mouchoir sur les yeux, et comme essuyant ses larmes.

Le chevalier aux armes brunes ; monté sur un coursier vigoureux, qu'il manie avec autant de grace que d'adresse, vient au bas du balcon, descend de cheval, et, le genou en terre, il prie la dame offensée d'honorer de son consentement une entreprise, dont l'espoir de la servir est le noble et glorieux but. Il se relève, sur-le-champ sans attendre de réponse, prend du champ, court au-devant de Mackenffal qui vient résolument à sa rencontre. Le poitrail des coursiers se heurte ; les lances volent en éclats, et l'Irlandais mord la poussière. On le voit rouler en se débattant ; il fait pour se relever des efforts inutiles. Il demeure tout-à-coup immobile, et paroît rendre, avec tout son sang, le dernier soupir.

Oh ! comme le beau coup de lance du chevalier aux armes brunes fut célébré ! « Vivent, vivent, s'écrie

un millier de voix, le brave et généreux inconnu et la belle inconnue qu'il a vengée! Ils sont dignes l'un de l'autre. » Bazilette, Suzanne, Guaiziek, toutes les femmes attachées à Primrose viennent embrasser ses genoux, baiser ses mains. Le vainqueur a délacé son casque, et on reconnoît le malade, le languissant Lionel, pour auteur de ce beau fait d'armes. Il ne se prévaut point de sa victoire; il est modeste, généreux, et va faire donner des secours au noble adversaire qu'il a renversé; mais le bruit court qu'ils seront inutiles.

Primrose est triomphante aux yeux de la multitude, sans en éprouver aucune espèce de satisfaction. Elle est consternée des suites de la sanglante scène dont on l'a rendue témoin forcé, et dont innocemment elle paroît être la cause. Mackenffal lui a semblé plus extravagant, plus extraordinaire que coupable; elle donne au trépas de Clarence des regrets plus animés. Les

usages, dont son bienfaiteur a pu devenir la victime, en s'exposant pour elle, lui paroissent bien moins galans que barbares.

Convaincue intérieurement qu'on ne l'avoit point offensée, elle témoigne cependant beaucoup de reconnoissance à celui qui peut se croire son vengeur. Elle a beaucoup ouï parler de combats de barrières. Le maintien de l'honneur des dames avoit été le motif de quelques-uns, et les avoit même rendus célèbres. Mais elle n'étoit pas dans le cas de la belle Génivière ni de tant d'autres. On pouvoit dans le pays de Galles, avoir des idées plus extraordinaires qu'ailleurs; elle crut donc devoir paroître céder à l'opinion, ne pouvant se flatter de la détruire, et se montrer reconnoissante d'un service qu'on avoit cru devoir lui rendre au risque de la vie.

Ces considérations la forcent d'assister à une fête importune dont son prétendu triomphe est l'objet; la voilà reine du bal, où Lionel, sans se mon-

trer plus confiant qu'à l'ordinaire, ose paroître bien plus ouvertement amoureux. Il semble que sa passion , en réveillant son courage , lui ait rendu les forces ; il se montre aussi adroit à la danse , qu'il a été résolu et ferme sur le champ de bataille ; la grace et la justesse animent tous ses mouvemens. Bazillette , placée derrière le fauteuil de Primrose , la forçoit de l'observer. « Voyez , lui disoit - elle , si ce n'est pas un amour ? Il est vainqueur partout ; vous seule lui résistez. Qu'y gagnez - vous ? Vous contrariez le destin : il vous a fait l'un pour l'autre. »

Sibille détourne l'oreille. Dans ce qu'elle voit , rien ne l'amuse. Les idées noires de la sanglante scène passée sous ses yeux ne sont point dissipées : elle a dansé , contre son goût ; les démonstrations de la flamme de Lionel , moins discrètes qu'à l'ordinaire , lui semblent plus inquiétantes. Il est tems de se soustraire par la retraite à des

amusemens dont sa santé pourroit être altérée. Elle semble céder à ce seul motif, et se retire dans son appartement.

Les jours vont lui paroître plus longs que jamais. Il faut souffrir plus d'assiduités de la part de Lionel. Ce prince, sans parler de son dernier service, ou même souffrir qu'on en parle, en a pris le droit de se montrer amant plus à découvert. La belle inquiète, se renferme dans son appartement le plus qu'il lui est possible. Là, se promenant seule sur une terrasse, d'où l'on découvre la rade de Bride et la mer, elle cherche à démêler, à l'horizon, s'il ne paroitra pas quelque pavillon Français, quelque bâtiment où elle puisse trouver un passage.

« Ah, Conant ! disoit-elle, si le bon Gerard et son fils n'étoient pas malheureusement péris ; éclairé par eux sur l'endroit de la côte où j'ai fait naufrage, vous voleriez à ma recherche, à mon secours ! Que les esprits de l'air

fassent passer ma voix jusqu'à vous , qu'ils vous instruisent du danger où je me trouve ; poursuivie par un amant qui me désespère , et dont je dois à mon tour craindre le désespoir , en danger au moins d'être reconnue , renvoyée en Bretagne et livrée à Raimbert.

Un jour , fixant avec attention ses regards sur les flots ; elle y voit flotter un pavillon Normand. Le bâtiment qui l'arbore entre dans la rade de Bride , et y laisse tomber l'ancre , une chaloupe s'en détache , et vient à force de rames aborder au rivage.

Le cœur de la passionnée Sibille s'émeut , à la vue des deux pèlerins qui ont pris terre. Plus elle considère , plus elle examine , plus elle demeure convaincue de ne s'être pas trompée : à la taille avantageuse , à la démarche , elle a reconnu Conant de Bretagne ; c'est lui-même.

La joie la feroit éclater , si la réflexion ne la retenoit. Tous deux étant

reconnus , tous deux pourroient être compromis. Lionel s'est jusque - là montré généreux : mais Lionel est devenu rival de Conant , et peut employer , où il est , un pouvoir que rien ne balance.

Un premier mouvement suggère à Sibille d'écrire un billet , de le faire porter par une des femmes employées à la servir ; elle rentre dans son appartement , toute occupée de ce projet.

Bazillette et Suzanne se sont absentes. Les enfans , dont la première est gouvernante , sont malades : elle leur fait donner des secours Guaiziek et sa compagne sont occupées à faire l'appartement.

Primrose , voyant qu'elle n'est point observée , conçoit le projet de gagner le bord de la mer , en descendant dans les cours des écuries du palais , par un escalier dérobé qui y conduit. Mais en traversant , elle pourroit être rencontrée sur les bords de la mer , et , dans

le chemin elle sera remarquée. Heureusement Guaiziek a déposé , dans une garde-robe , une cape dont elle s'enveloppe de la tête aux pieds , pour se garantir, quand elle sort, des injures du tems , et même des patins de fer , de l'espèce de ceux dont on fait encore usage aujourd'hui , pour s'élever au-dessus de la boue ; enfin jusqu'à ses gants.

La possibilité du travestissement en fait sur-le-champ naitre et exécuter le projet. Voilà Primrose enveloppée de tous les haillons de campagne de Guaiziek. Elle se précipite dans l'escalier dérobé, arpente à pas démesurés les cours , en imitant la marche hardie et décontenancée de celle dont elle a pris la forme , et gagne en courant une porte qui donne sur la marine. Les pages, les valets , qui l'apperçoivent du haut des fenêtres du palais, animent les chiens à courir après elle , en leur criant , donne sur Guaiziek ! donne sur Guaiziek. Il semble que le

vent ait porté notre héroïne vers le rivage. Elle aborde le pèlerin qu'elle a très-distinctement reconnu, le tire par le bras, lui parle à l'oreille. « Vous êtes Conant, ne témoignez ni trouble ni surprise : le plus léger mouvement vous expose. Je suis Sibille, répondez par monosyllabes ; nous n'avons pas un moment à perdre.

Disposez-vous à volonté de la chaloupe qui vous a conduit ? — Oui. — Du bâtiment qui est dans la rade ? — Oui. — Combien avez-vous embarqué d'ancre ? — Quatre. — Sur combien êtes-vous mouillé ? — Deux. — Les pouvez-vous sacrifier ? Oui. — Votre compagnon est le fils de Gérard ? — Oui. — Le père a-t-il péri ? — Non. — Appelez le fils : embarquons-nous ? — Soit.

On s'embarque dans le plus grand silence, et l'on y persévère jusqu'à ce qu'on soit arrivé au bâtiment mouillé dans la rade. Le frère de lait regardoit tour-à-tour la cape, les gants et les pa-

tins, sans prévoir l'agréable surprise dont il devoit jouir bientôt. Mais il pensa pâmer de joie, lorsqu'au coup de sifflet qui fit déployer la voile et couper les cables qui tenoient aux ancres, il vit tomber la cape qui lui déroboit la vue de sa charmante damoiselle.

« Ah, notre bonne damoiselle ! s'écria-t-il, en se jetant à ses pieds Passons légèrement sur les transports naïfs du frère de lait : ils sont néanmoins plus aisés à peindre que la joie des deux amans qui viennent d'être réunis. La voile déployée, et secondée par un vent favorable, en les portant dans le canal de Bristol, les a déjà mis à l'abri de la frayeur d'être poursuivis, et d'ailleurs ils ont lieu d'être rassurés contre toutes les attaques ordinaires. Ils sont entrés dans la chambre du navire, et ont enfin le loisir d'en venir aux éclaircissemens.

Gérard et son fils, flottant sur un débris de la barque, ont été rencontrés et sauvés par un vaisseau Normand. La

lettre dont ils sont porteurs, est mouillée : mais ils peuvent aider à en retrouver le sens. Conant assuré sur leur rapport, que si Sibille existe, c'est sur les côtes de la principauté de Galles, part pour Cherbourg, prend à ses gages un bâtiment armé pour faire la course, et s'embarque en habit de pèlerin. Son arrivée ne doit surprendre que par l'à-propos. Quelque divinité, sans doute, s'occupoit alors de la fortune des amans loyaux. Elle seroit aujourd'hui sans temples comme sans exercice.

Conant s'est expliqué. Primrose a beaucoup plus de peine à se faire entendre sur le fait des aventures qui lui sont arrivées dans le pays de Galles. Il faut avouer qu'elles avoient un caractère plus que romanesque. Conant ne pouvoit pas soupçonner son amante de lui en imposer par le récit ; mais il devoit y avoir eu de l'illusion, de quelque genre que ce fût, dans les faits dont elle lui faisoit

le rapport. Hors les soins que s'étoit donnés Bazillette , tout lui sembloit hors de la nature et des usages connus.

Tandis que nos amans se récréent par le récit de leurs inquiétudes passées , et en considérant la perspective de leur prochain bonheur , jetons les yeux sur le palais de St. David. Ah, quel trouble ! quel désordre ! On ne court pas , on se précipite vers la plage marine.

On veut armer tous les canots qui sont sur les rivages et dans le port. Lionel , revenu de l'amusement de la pêche , tonne , éclate , foudroie. Ah ! qu'il se repent de n'avoir armé qu'en idée , le bâtiment qu'il avoit promis à Primrose. Comme il s'aventurerait à la poursuite de sa fugitive , de son ingrate , de sa rebelle ! Une fausseté de moins , et il lui restoit une ressource ; mais il n'en a plus : il a employé tous les ressorts , épuisé toutes les ressources de la séduction , et une femme

de cet âge lui a échappé. Croyant tout, elle n'a été la dupe de rien. Si demeure confondu et livré aux désordres des sens, dont il a quelquefois inutilement sollicité la révolte. Il n'en est pas encore au remords, il ne tardera pas à y être conduit.

Sibille de Primrose et Conant de Bretagne, débarqués à Civita - Vecchia, sont allés embrasser les genoux, et recevoir la Bénédiction nuptiale des mains du Pape. Sibille croit remplir un devoir, en dépêchant un écuyer, et en envoyant au prince de Galles la lettre qui suit.

A MON ILLUSTRE BIENFAITEUR,

*Le noble, le vaillant, le magnanime
Prince Lionel, Prince de Galles.*

« Sibille de Primrose, épouse de
» Conant de Bretagne, alors inconnue
» et comblée, donna sa parole de se
» découvrir, lorsqu'il lui deviendrait
» possible de le faire. Elle la dégage

» aujourd'hui , Prince , sans compro-
 » mettre les intérêts de son époux et
 » les siens , et jouit de la satisfaction
 » de s'avouer à vous ; si elle parut
 » manquer à la reconnoissance , en
 » couvrant d'un voile nécessaire un
 » secret important , dont elle n'étoit
 » pas maîtresse de disposer , c'est de
 » vos vertus qu'elle en attend le par-
 » don , avec la plus ferme assurance
 » de l'obtenir.

» Les bruits publics peuvent vous
 » avoir instruit des motifs qui me for-
 » çoient à fuir la Bretagne , lorsque
 » j'abordai chez vous par un naufrage.
 » Si vous en ignorez quelque circons-
 » tance , vous pourrez les apprendre
 » de mon écuyer. Il a ordre de ne
 » vous rien taire de mes situations
 » passées et présentes ; et je prends
 » plaisir à croire que ces récits ne se-
 » ront pas sans intérêt pour vous.

» Adieu , prince ; persévérez dans
 » les voies nobles , où vous a vu

» marcher cette étrangère , objet de
» vos soins humains et généreux : en
» désirant que vous cessiez de sacrifier
» aux préjugés barbares , dont l'empire
» vous fit exposer pour elle des jours
» si précieux , elle demeure encore
» dans l'étonnement de cette preuve
» de votre bonté et de votre courage.
» Vous avez ravi en tous points son
» estime : elle se fera gloire devant
» toute la terre , de vous l'avoir ac-
» cordée. »

Cette lettre fut un coup de foudre pour le prince de Galles , à qui rien , jusque-là , n'étoit parvenu de l'histoire de Sibille ; elle réveilla en lui des principes d'honneur , qu'il pouvoit sacrifier à son goût effréné pour le plaisir , mais jamais oublier. Tout devint grand à ses yeux , dans la conduite d'une femme sur le compte de laquelle l'orgueil et l'entêtement l'avoient égaré. Et , parmi les embûches tendues , les insultes faites à ce caractère si noble , si fait pour en im-

poser au sien , il se rappelle avec indignation contre lui-même , la lâcheté qu'il a eue , de se mêler parmi les bateleurs , chargés de la faire tomber en confusion , sans avoir pu y réussir ; et , pour surcroit au tourment qu'il éprouve , le tableau des dons naturels qui servent de relief à un si rare mérite , vient se représenter avec tout son éclat à son esprit troublé.

Cent traits plus aigus , plus perçans les uns que les autres déchirent son cœur. Un véritable amour , mais malheureux , mais désespéré , en naissant , y enfonce , non un trait , mais un poignard. Il succombe , il ne verra point l'écuyer de la divine Primrose , qu'il ne se soit donné le tems de se remettre de son désordre , de sa confusion.

Vous , beau sexe , si , dans cet entr'acte , vous voulez voir un de vos plus dangereux tyrans humilié , profitez de l'occasion ; considérez-le dans les angoisses de la torture. C'est pour

voire satisfaction qu'un de vos dévoués
l'a mis en sacrifice.

Cependant il pleuvoit à Rome des
indulgences sur Conant et sur Sibille.
Cette hasardeuse beauté en obtiendra-
t-elle un peu de la part de ceux qui
liront son histoire ? Elle a un côté bien
foible. L'amour, qui fut son maître,
peut faire excuser bien des fautes ;
mais jamais celles qui vont directement
contre les droits sacrés de la nature.

L A B E L L E
P A R A C C I D E N T.
C O N T E D E F É E.

U N roi d'Astracan mourut ; laissant pour héritier un prince en bas âge , sous l'autorité de sa mère. Cette reine avoit pour son fils toute la tendresse imaginable , ne le perdoit jamais de vue , le faisoit même coucher à côté de son lit.

Etant sujette à des insomnies , elle avoit rassemblé autour d'elle beaucoup d'endormeuses de profession , très-habiles à provoquer le sommeil par de légères frictions sur toutes les parties connues à disposer l'esprit à l'assoupissement , en l'amusant par des contes de toute espèce , et surtout par des contes de fées.

Tome III.

M

Le petit prince, tapi dans sa couchette, prit tant de goût pour ces histoires pleines de merveilleux, qu'il se faisoit raconter de jour tout ce que le repos, pris pendant la nuit, l'avoit mis dans le cas d'en perdre. Incessamment il ne donnoit plus de relâche aux endormeuses : il en falloit faire chercher sur tous les marchés de l'Asie, qui pussent arriver avec un nouveau répertoire. Il en perdoit le boire et le manger.

La reine, se défiant d'un goût aussi décidé pour les fables de cette espèce; voyant qu'il avoit besoin de toute autre instruction, voulut en vain réprimer un passion pêtée, pour ainsi dire, avec le sang, ou au moins cesser de la nourrir, en éloignant les endormeuses de la cour.

Les jeunes courtisans les eurent bientôt remplacées. Le gouverneur lui-même devint conteur, pour ne pas compromettre son crédit; et tout concourant à entretenir ce jeune prince

dans ses fausses idées, la nature devint à ses yeux un enchantement.

Une souris qu'il voyoit trotter, étoit la bonne petite souris : un perroquet , même un pivert , l'oiseau bleu : un serpent , selon la couleur , ou le serpent-vert , ou la Fée Manto : une vieille rabougrie , ou un Derviche bien crasseux , Urgande la déconnue , ou l'enchanteur Pandragon. Enfin la première fois qu'il put être frappé par la saillie d'un jet d'eau , placé dans un de ses jardins pour en faire l'ornement , il voulut persuader à son gouverneur qu'ils avoient trouvé l'eau qui danse.

Les premières méprises avoient amusé la reine ; la persévérance l' alarma sérieusement : elles sembloient prendre le caractère de l'entêtement le plus décidé , et on eût bientôt lieu de s'apercevoir que le mal seroit sans remède.

La reine vouloit établir son fils. De concert avec le conseil d'Etat , elle avoit arrangé pour lui le mariage le

plus avantageux. Il devoit épouser Belasire, fille unique et seule héritière du roi de Candahar. Cette jeune princesse réunissoit les dons de l'ame, de l'esprit et du cœur aux avantages de la beauté. Les deux familles étoient unies par les liens du sang : les deux empires se touchoient ; la nature, la politique et l'amour sembloient présider à cette alliance. Quelle fut la surprise de la reine, lorsque son fils refusa opiniâtrement la main de sa charmante cousine ? Il étoit, disoit-il, rempli d'amitié pour elle ; mais elle avoit, à ses yeux, un grand défaut : elle n'étoit pas Fée, et il avoit fait vœu de n'épouser qu'une Fée.

« Prince, lui dit la Reine, je ne révoque point en doute l'existence des Fées ; mais je suis convaincue de la fausseté des contes qu'on vous en a faits. Surtout je nie qu'aucun souverain connu sur la terre, en ait pu faire entrer une dans son lit. Votre arbre généalogique fait remonter votre origine

à l'antiquité la plus reculée, et tous vos ayeux ont épousé des femmes. Renoncez à vos rêveries. Tranquillisez vos peuples sur la succession de leurs maîtres et votre famille. Craignez d'attirer dans le voisinage un puissant ennemi, si vous vous refusez aux avances du roi de Candahar. Vous avez des rivaux bien dangereux. Je vous en préviens.

Le prince baissa les yeux. La reine l'abandonna à ses réflexions, et ordonna au gouverneur de son fils, d'aller décider son élève à accepter la main qui vouloit bien se donner à lui.

Le gouverneur crut devoir épuiser tous les lieux communs de la politique ; mais il fut bien vite arrêté. » Je n'ai pas besoin, monsieur, d'augmenter mes états, mais de faire fleurir ceux que je possède. Si la stérilité d'une partie de mes terres en éloigne la population, un coup de baguette remédiera à ces désavantages ; il fera jaillir des fontaines au milieu des déserts, et couronnera de superbes forêts ces

montagnes arides, dont l'affreux aspect désolé aujourd'hui la vue. Des palais enchantés, sans avoir épuisé mes trésors, me suivront partout où je voudrai faire ma résidence. Des murs d'acier défendront au besoin mes frontières; et quel ennemi osera m'attaquer, quand je pourrai l'environner de monstres, et déchaîner contre lui les éléments ?

» Mais, répondoit le gouverneur, quand il seroit possible que vous épousassiez une Fée, ne vous exagérez-vous point trop leur pouvoir ? L'histoire embellit les événemens qu'elle rapporte : les contes méritent encore moins de confiance.

» Il n'est pas douteux, monsieur, que les Fées ne soient très-puissantes; que j'en épouserai une, parce que je le veux absolument, et que vous connoissez ma volonté. Je vous ai d'ailleurs raconté mes rêves à ce sujet, et vous les avez jugés très-extraordinaires, très-positifs. En un mot, mon

parti est pris , que ma belle cousine prenne le sien. J'attendrai dans ce palais l'apparition de la souveraine qui doit partager mon trône ; mais si l'on me persécute , je sors de mes états , pour aller la chercher par toute la terre. Vous m'étonnez d'ailleurs en montrant de l'opposition à mes plans , après y avoir tant applaudi.

La conscience du gouverneur n'étoit pas nette. Ce petit reproche lui fit appercevoir que le métier de flatteur avoit tôt ou tard ses inconvéniens. Honteux de l'inutilité de ses remontrances , il alla rendre compte à la reine des dispositions du prince. Combien se reprocha-t-elle alors l'extravagance de l'éducation qu'elle lui avoit laissé prendre ! mais le mal étoit fait.

N'en accusant qu'elle-même , elle conçut un violent chagrin , dont la suite abrégea ses jours. Son fils en fut touché , mais point assez pour renoncer à son entêtement. Bientôt après il

prit les rênes de son état, sous le nom de Kalilbadkan.

Le nouveau souverain fit part de son avènement au trône à ses alliés et à ses voisins, et surtout au père de Bellasire. Ses dépêches pour le roi d'Astracan et son aimable fille ne faisoient aucune mention du mariage prémédité. Kalilbad y paroissoit tout plein de sa douleur, et elle lui pouvoit servir d'excuses ; mais, bien loin de s'occuper de la suite du traité avantageux, entamé en son nom, n'appréhendant plus de remontrances, il s'abandonnoit plus que jamais à l'idée de son établissement fantastique ; cependant, pour épouser une Fée, il falloit la trouver, et cette première difficulté n'étoit pas facile à surmonter.

De dessein prémédité, il s'égaroit à la chasse, et cela ne le conduisoit qu'à de la lassitude et de l'incommodité. Il avoit trouvé au fond des cavernes des reptiles dangereux, des animaux féroces ; ces différentes rencontres

avoient exercé sa patience, et mis, sans qu'il en eût tiré d'autre profit, ses forces et son courage à l'épreuve.

Enfin, las de battre la campagne et des'exposer sans succès, ayant oui dire que les objets de ses desirs étoient friands de parfums, il établit dans un appartement reculé de son palais un autel de fleurs, renouvelé par lui tous les jours, et sur lequel il fit brûler les plus précieux aromates de l'Arabie et des Indes.

La vapeur des drogues mises en sacrifice, remplissoit seule encore cette espèce de solitude; la force en ébranloit son cerveau sans le faire jouir du moindre petit succès, lorsqu'une scène qui se passoit sous les fenêtres de son laboratoire magique, venant ranimer ses espérances, lui parut mériter la plus sérieuse attention.

Les croisées de l'appartement donnoient sur une rue détournée. Vis-à-vis d'elles, deux vieilles, couvertes

de haillons, s'étoient retirées sous un toit avancé, pour trouver un abri pendant la pluie; assises là, sur deux grosses pierres, elles y écossoient leurs fèves. Elles reconnoissent leur souverain à travers les vitres, et remarquent l'attention très-réfléchie dont il les honore.

Elles étoient, comme tout le reste du peuple, imbues de sa manie : « Tiens, dit Cancrélade à Mophétuse (c'étoit le nom des écossaises) vois comme le roi nous regarde? S'il alloit nous prendre pour des Fées, cela seroit plaisant. Seconde-moi bien, nous allons faire un haillbrénik, qui lui mettra l'esprit en campagne pour plus d'un jour.

« Plie les deux derniers doigts de ta main gauche sous ton pouce.

Elève les deux autres, et pose-les sur ta bouche.

Ferme les yeux.

Présente, vis-à-vis des miens, à la distance où tu es, la paume de ta main

droite renversée : n'importe en quel sens.

Au signe que je ferai, en élevant un doigt, tu te lèveras en pied, les mains pendantes.

Quand je me lèverai, tu t'accroupiras.

Tu mettras les deux mains jointes; je les lierai avec un jonc tiré de notre panier.

Tu souffleras trois fois sur le lien; je le laisserai tomber.

Tu jetteras au milieu de la rue trois poignées de cossats, à ta droite, à ta gauche et en avant de toi, et moi trois poignées de fèves.

Tu tourneras à droite, à gauche: j'en ferai autant de mon côté.

Nous nous embrasserons, et nous partirons, en emportant notre panier chacune d'une main.

Il faut opérer vivement, aisément, sans jeter un seul regard du côté de la fenêtre. Si notre maître a la complaisance de nous regarder faire, qui

peut savoir ce que nous en tirerons par la suite » ?

Les deux vieilles exécutent leur scène en créatures qui ne sont pas novices dans l'art de faire tourner le sas. Kalilbad y prête une attention si soutenue , qu'il est prêt à en perdre la respiration.

Les burlesques opérantes étoient disparues depuis long-tems, et lui, absorbé dans ses réflexions, dans ses conjectures, il demeurait encore les yeux fixés sur l'endroit où il les avoit vues.

Heureux Kalil, se disoit-il, enfin les Fées ont daigné se montrer à toi ! Ne sois dupe ni de la laideur, ni du délabrement de leurs habits. Tout ce qu'elles ont fait devant toi sous cette vile écorce, enveloppe de profonds mystères. Que ne les as-tu fait suivre ? Mais sans doute elles se fussent évaporées, et tu aurois pu trahir ton secret et le leur. Mérite leur entière confiance, par ta discrétion, par ta réserve.

serve. Elles se laisseront , sans doute , appercevoir de nouveau. Elles ont fait des signes : étudie-les ; ils doivent renfermer des instructions sur la conduite qui t'est imposée, et présenter un tableau des espérances flatteuses dont on permet à ta passion de se nourrir.

Rêvons un peu.... ; deux doigts sur la bouche semblent recommander la discrétion.....

Une main en avant, de la précaution, de la retenue.... , un lien formé d'une branche de roseau sec, est un lien léger. Si on souffle trois fois dessus, il se rompt..... Ceci apprête beaucoup à penser....

Quand l'une s'élevoit, l'autre s'abaissoit. Il faut savoir se céder tour-à-tour : cela s'explique assez naturellement.... Mais que veulent dire ces cossats, ces fèves écrasées?... Attendez, je crois le tenir... Abandonnez-moi vos ennemis ; je vous livre les miens, ne les ménageons pas.... Oh, il se pour-

roit que l'emblème fut un peu plus noble ! Nous l'examinerons à loisir ?

Tourner à droite, tourner à gauche, revenir, s'embrasser?... Je crois que j'y suis ... Une fée a ses affaires : j'aurai les miennes ; chacun va de son côté. On n'est pas toujours sur les épaules l'un de l'autre : ensuite on se retrouve avec plaisir, et cependant on porte à deux mains le panier à deux anses ; image d'une société parfaite, dont on partage également le fardeau.... Si j'ai bien saisi tous les signes, je crois avoir le mot de l'énigme.

Kalilbad rêvoit ainsi depuis trois jours, en s'impatiant de ne rien voir arriver de nouveau, quand les vieilles reparurent sur la scène encore plus déguenillées.

L'une d'elles (c'étoit Cancrélade) s'appuyoit sur un bâton fourchu : l'autre lui faisoit raisonner aux oreilles des castagnettes : elles s'assirent sur les mêmes pierres.

Cancrélade fiche en terre son bâton,

la fourche en bas. Mophétuse veut l'en arracher. Cancrélade tire un sifflet de sa poche, en fait retentir trois fois le son aigu, et le bâton reste à sa place. Cette farce burlesque se répète trois fois : elle eût été suivie de quelque autre cérémonie bohémienne ; car les dames étoient de cette caste honorable, quand la patience échappe à Kalilbad. On l'a fait assez rêver : les mystères le désespèrent ; il faut que l'aventure s'éclaircisse et se dénoue.

Il sort précipitamment du cabinet des parfums, et ordonne à un page de lui aller chercher les vieilles à l'endroit qu'il lui désigne. Le page obéit : lui cependant , prodigue les aromates et met en ordre les fleurs dont il a paré son autel.

Le page a fait sa commission. Les femmes l'ont suivi sans hésiter , et sont introduites dans le cabinet mystérieux , dont la porte se ferme sur elles.

Je sais qui vous êtes , mesdames , dit

Kalilbad , profondément incliné. Ce déguisement recherché ne peut vous rendre méconnoissables. Pourquoi vous obstiner à cacher vos célestes beautés, votre jeunesse éternelle, sous l'odieuse apparence de la décrépitude et de la difformité ? Voyez l'autel paré chaque jour pour vous y rendre hommage, pour vous y offrir , avec un cœur entièrement dévoué , la puissance et les trésors qu'il plut à la fortune de faire tomber entre mes mains ; et, si mes vœux ne sont point téméraires, s'ils n'ont rien d'offensant pour vous, au lieu de m'indiquer obscurément vos volontés par des signes, faites connoître à l'heureux Kalilbad à quel prix vous mettez votre alliance et la faveur signalée qu'il attend de vous.

Cantréalade prit la parole : Sir, votre cabinet est fort joli et sent très-bon. Vos vues sont honnêtes et nous sont très-agréables. Nous voudrions pouvoir nous montrer à vous sur-le-champ, telles que nous sommes, et

il n'y auroit rien à perdre , ni pour vous ni pour nous : mais nous ne pouvons nous communiquer aux hommes, d'une certaine communication, qu'avec des précautions extraordinaires. Avant qu'ils puissent parvenir à jouir des perfections dont nous sommes l'assemblage , il faut qu'ils aient su surmonter les sujets de dégoût dont il a plu au destin de voiler, pour eux, notre apparence. En un mot, sire, imaginez une rose que vous ne pouvez flairer sans péril de la vie, à moins d'en avoir arraché à une, toutes les épines qui la défendent. Prenez garde à ce que je vous dis. Jusqu'ici nous n'avons indisposé que la vue, le moins délicat de tous les sens; que seroit-ce, si les autres étoient entièrement révoltés ? Et cependant vous serez encore trop heureux, que nous ne vous abordions pas en serpent-sonnette, en crocodile, en dragon, en hydre. Rendez-en grâces à votre zèle, à nos bontés, à la faveur du sort ; mais pré-

parez-vous à surmonter tous les dégoûts imaginables, si vous voulez parvenir à des jouissances dont un humain ne sauroit être rassasié.

Ah, madame ! s'écrie Kalilbad, enchanté d'un propos si parfaitement conforme aux idées dont il s'étoit laissé remplir la tête, je perce à travers ce nuage dont il vous a plu de vous envelopper à mes yeux : j'entrevois les admirables beautés de votre corps, seules comparables à celles de l'esprit qui dicta le discours que je viens d'entendre, et où brille tant de sagesse. Ne craignez rien de la révolte de mes sens contre la force de ma persuasion : elle saura les assujettir.

Il faut vous l'avouer, prince, répond Cancrélade ; si nous nous écartons des hommes, leur défaut de courage, de persévérance, en est la cause. Ils sont arrêtés par le moindre dégoût, par le plus léger obstacle ; et, tant ils sont bizarres, quelquefois le défaut d'obstacle leur fait abandonner une

belle entreprise qu'ils avoient formée. Vos sentimens, vos dispositions méritent de notre part plus de confiance. Je ne vous cacherai pas cependant que nous risquons beaucoup en vous admettant à l'épreuve. Si vos résolutions manquoient en chemin, vos espérances s'évanouiroient pour toujours; vous vous seriez exposé à un châtiement sévère, et nous à la risée de Ginistan. Convaincues de nous être témérairement livrées, il nous seroit expressément défendu d'approcher désormais des hommes, et vous savez ce que c'est qu'une défense pour une personne de notre sexe. Mais, sire, nous voulons en courir les risques: notre étoile, peut-être notre inclination, nous forcent à donner dans l'aventure. Dans trois jours, à l'entrée de la nuit, le page qui est venu nous chercher, nous trouvera toutes deux à celle de votre palais qui donne sur la rue où nous nous sommes laissé apercevoir. Préparez le lit nuptial dans

ce cabinet où nous sommes. Nous dédaignons toute espèce de somptuosité. Votre autel paré de fleurs nouvelles, vos parfums, voilà les dons de vous qui nous ont été agréables ; vous pouvez les redoubler sans en craindre la profusion ; nous sommes nées dans les odeurs. Pratiquez dans la porte de votre cabinet, absolument vers le bas, un trou plus gros qu'une aveline tout au plus ; chacune de nous y présentera successivement le petit doigt. Examinez bien ; et votre choix étant fait, la main et le cœur suivront le doigt que vous aurez préféré. Vous tiendrez l'anneau nuptial tout prêt. Un petit coffre d'ébène contiendra les cadeaux, les galanteries que vous destinez à votre épouse, et la couronne. Il faut qu'elle soit petite, toute de diamans ; nous n'en pouvons pas porter d'autres. Mettez cela sur l'oreiller. Ne conservez de lumière qu'autant de tems qu'il en sera besoin pour vous déterminer sur le choix ; en vous décidant, souf-

fléz, soufflez trois fois pour ne pas manquer votre coup ; car les enchanteurs sont bien malins et bien jaloux : si vous ne nous receviez pas dans la plus exacte obscurité , vous pourriez courir de grands risques.

Le roi d'Astracan donne dans tout ce qu'on lui propose. Les Bohémien-nes se retirent. Le page demeure à l'entrée du cabinet, s'étonne du ton respectueux dont son souverain leur parle, et les reconduit à la porte du palais par laquelle il les avoit introduites en fermant les yeux, pliant les épaules et se bouchant le nez.

Tu lui en as bien dit , dit Mophétuse à Cancrélade , quand elles crurent pouvoir parler sans être entendues.

Oh, camarade ! Il goboit tout , et je n'en pouvois pas trop dire , pour me mettre dans le cas de pouvoir accrocher le petit coffre d'ébène ; mais nous avons bien des précautions à prendre. Ce qui me rassure , c'est que le roi

n'a pas le nez si fin que son page ; d'ailleurs, il se farcit de tant d'odeurs, qu'il n'est pas impossible de lui en imposer. Mais comme, au dire de notre quartier, nous ne flairons pas comme baume, il faudra renchérir sur l'art. Nos habits sont de moitié de l'infection dont on se plaint ; nous entrerons dans le cabinet, baignées, savonnées et nues, à la réserve de la chemise qui sera nette et parfumée, car j'y emploie un boisseau de genièvre.

Et où est cette chemise ? dit Mophétuse. A toi et à moi, nous n'en avons que deux, encore sont-elles déchirées. Tais-toi, dit Cancrélade ; tu es pauvre d'invention. De deux vieilles chemises on en fait une neuve : c'est là le plus petit de nos embarras. Mais où est le doigt qui osera se montrer par le trou ? Est-ce le tien, qui est gauleux et écaillé comme le reste du bras ? Vois le mien ; j'en eus toujours soin, parce qu'il me sert à pincer la guitare. Nous rogerons l'ongle : nous

l'amincirons ; un peu de blanc , un peu de rouge , en feront un petit doigt fait pour tenter un empereur. Quand Kalilbadaura vu ce charmant petit bijou , il ne demandera pas à en voir un autre. Au pis-aller , d'un coup de langue on y fait un petit changement , et on montre toujours le même. D'ailleurs ne sois pas jalouse de ma fortune : elle peut avoir des risques ; mais si je puis mettre la main sur le petit coffre , il est à nous deux , et je te fais partager la couronne.

Mophétuse abandonna le premier rôle à sa camarade , en rendant hommage à la supériorité du talent , et toutes deux travaillèrent de concert aux préparatifs.

Trois jours se sont bien lentement écoulés pour l'impatient roi d'Astracan. Ils lui avoient duré trois années. L'heure tant désirée arrive ; il a redoublé de fleurs et d'aromates. La nuit a étendu ses voiles les plus sombres , et le page vient l'avertir que les femmes

qu'il a mandées, sans doute pour lui dire la bonne aventure, sont arrivées.

« Pour me la dire; Yanqua ! s'écria-t-il, tu te trompes, c'est pour me la donner. Conduis-les à cette porte-ci, et retire-toi sans regarder. Ta fortune, ta vie répondent de ton obéissance. Le page exécute sans répliquer l'ordre qu'il vient de recevoir.

Les vieilles sont à la porte, et frappent trois petits coups pour avertir de leur présence.

Kalilbad répond par trois petits coups également distans et modérés.

« Etes-vous là, sire ? dit une voix lente et adoucie.

Oui, j'y suis, belles fées, répond Kalilbad, d'un ton ému, et qui témoigne son ravissement.

Regardez bien, prince, lui dit la voix du dehors, car le petit doigt va passer. Allons, passe, . . . passe, . . . passe, petit doigt; et le petit doigt,

en trois tems , s'est introduit dans l'ouverture.

Le roi d'Astracan se précipite, ventre à terre, pour considérer ce qui vient de se faire jour à travers le petit trou pratiqué dans la porte. Il admire la merveille blanche, couleur de rose, au bout, si bien peinte, si bien vernie, qu'on l'eût prise pour de la porcelaine animée. Dans son transport, son ravissement, il voudroit couvrir de baisers, dévorer ce petit chef-d'œuvre ; mais, dans l'endroit où il est placé, il ne peut y toucher que du nez.

Etes-vous content ? dit tendrement la voix du dehors.

Enchanté, reprend celle du dedans...

Eh bien, sire, si vous voulez être heureux ; tuez, ... tuez, ... tuez sur-le-champ le lumignon.

Meurs, ... meurs, ... meurs, lumignon, cria Kalilbad, en soufflant sa bougie ; curieux, en faisant preuve d'obéissance, de prouver dès la première

conversation qu'il étoit en état de parler le langage des fées.

Ouvrez la porte , Kalil , dit affectueusement la voix.

Drogadan chasse :

Prenez sa place ,

Avant qu'il passe :

Kalilbad ouvre la porte , se saisit d'une femme en chemise , qu'il trouve sous sa main ; et la vieille transportée , comme eût pu l'être un esprit , tant elle parut légère , acheva de rimer en l'air.

L'excès de la préoccupation peut tenir lieu d'un prestige , la grande jeunesse se prêter à des illusions de plus d'un genre ; mais il faut bien qu'il vienne un moment de calme. Kalil se fût bientôt mis dans le cas de pouvoir faire des réflexions ; et , malgré lui , elles sont très-désagréables. A quelle main pouvoit être attaché ce doigt charmant dont la vue lui occasionna de si doux transports ? Il en saisit une qui s'égaroit sur l'oreiller

pour prendre le coffre. Que faites-vous là? Je m'occupois, répond une voix troublée, de savoir si nos conditions étoient remplies. Voilà, disoit Kalil entre ses dents, une occupation qui me déplait presque autant que tout le reste; (observez que la vieille commençoit à craindre le dénouement,) il se répandoit une odeur que celle du genièvre ne pouvoit pas vaincre. « Oh ciel! quelle abominable infection! s'écria-t-il, il est impossible d'y tenir. Les fées se seroient-elles moquées de moi, ou serois-je dupe de moi-même et de ces vieilles créatures? Voyons.

Il s'élança du lit. Il avoit donné parole de recevoir la dame dans l'obscurité, et il avoit en effet tenu parole; mais par précaution pour lui-même, et sans prétendre à éclairer ses plaisirs, il avoit caché une lampe à trois mèches sous un grand vase de la Chine. Il a soulevé le vase, il voit le plus odieux spectacle de la nature. C'est la vieille, immobile, presque pâmée, et

le petit bout du doigt verni est au bout de ce bras décharné, qui vouloit enlever le coffre. L'infection redoublant de plus en plus autour de cet être effrayant et presque inanimé : abominable monstre ! s'écrie-t-il, tu n'es pas une fée : tu es une palfrenière du Daggial ! Il court à la croisée du cabinet, l'ouvre avec précipitation, enlève la vieille, comme il eût fait une plume, et la jette par la fenêtre. Elle eut à peine le tems et la force de jeter deux cris.

Déarrassé de cet objet dégoûtant, il sort de son cabinet que l'odeur et l'idée de son aventure lui rendoient insupportable, et va essayer de prendre du repos sur une ottomane dans une pièce voisine. Heureusement il avoit si peu dormi les nuits précédentes, il s'étoit donné de si étranges mouvemens, pour des préparatifs dont il n'avoit voulu confier le soin à personne, que la lassitude l'emportant sur le dépit, le plongeait sur-le-champ dans le plus profond sommeil.

La vieille méritoit sa mauvaise aventure. Elle devoit être tombée de la hauteur de trente pieds sur un terrain fort dur ; mais il semble que la fortune se plaise à raccrocher en l'air les sujets de cette espèce, pour les empêcher de se rompre le col. Elle n'étoit qu'à seize pieds du sol, sur lequel elle devoit être fracassée, quand une branche d'arbre l'arrête par sa chemise. La voilà suspendue, et dans un tel équilibre, qu'on eût pu croire qu'elle nageoit en l'air. Il faisoit un vent impétueux, dont tout l'arbre étoit ébranlé, et le squelette plaintif, obéissant à toutes les fougues de l'air, figuroit alors le plus effrayant épouvantail, en action, qu'on eût pu placer pour la défense d'un jardin.

Le désordre apparent de la nature a souvent un genre d'utilité qu'il ne nous est pas possible d'appercevoir. Ce vent impétueux, qui faisoit voltiger la vieille, amenoit, en grande hâte, du fond de la Perse, vers Astra-

can, deux fées qui venoient de dérober le fils unique d'un prince de Georgie et d'Irimette, au glaive des assassins, sous lequel son père et le reste de sa famille avoient malheureusement succombé. Le jeune enfant étoit parti sans avoir déjeûné, et les dames n'avoient pas même une boîte à bonbons.

Chéridiane, la plus considérable des deux, dit à sa sœur : « arrêtons-nous dans cette contrée. Il y a dans le verger qui tient au palais du roi d'Astracan, un poirier qui porte d'excellens fruits. Ils doivent être mûrs, et rafraîchiront notre enfant. Elle dit : à son ordre le nuage s'abaisse et vient raser les murs de l'enclos.

De jour et de nuit, les yeux des fées voient de fort loin et sans lunettes. « Qu'apperçois-je ? dit Chéridiane. Je vois un spectre qui rode autour du poirier. Est-ce pour le détruire ? Est-ce pour le dépouiller ? Mais il ne rode pas, il va, il vient, il ne s'élève

ni ne s'abaisse. Il y a ici de l'extraordinaire. Arrêtons-nous et consultons notre livre.

Les dames se mettent à l'étude, et apprennent toute l'aventure du roi d'Astracan. Depuis long-tems, elles avoient ouï parler de sa manie, et elle leur faisoit compassion.

Faisons, disent-elles, d'une seule pierre, deux ou trois bons coups. Ce prince, sans son travers, seroit assés disposé à faire le bonheur de son peuple; donnons-lui une leçon, et apprenons-lui à ne pas donner tête baissée dans tous les contes qu'on lui fait. Pour se marier à une de nous qui ne sauroit que faire de lui, il refuse la main d'une charmante princesse dont il est aimé. Faisons d'abord ce mariage, et nous mettrons ensuite, entre les mains de ce nouveau couple bien assorti, notre petit prince de Georgie; et par-là nous lui procurerons de bons guides et un appui. En attendant, nous nous amuserons un peu aux dé-

pens du roi , et surtout de la vieille. Nous serons obligées de faire un voyage au Candahar ; mais c'est peu de chose.

Le parti pris, les dames se mettent à l'œuvre, et s'en occupent toute la nuit.

Au lever du jour, le soleil ayant dardé ses rayons en plein sur les yeux de Kalidbadkan, ils l'ont réveillé. Les dégoûts de la scène mortifiante de la vieille se retracent à son souvenir, irritent son esprit, lui font soulever le cœur ; mais il se rappelle qu'il l'a terminée par un meurtre ; il ne doute pas que la vieillesse soit en mille pièces ; et, s'il ne peut échapper aux remords de cette action indigne de lui, il doit au moins en effacer les traces : elles pourroient instruire le public d'une aventure dont le dénouement le couvre de confusion.

Il s'approche en tremblant de la croisée, par laquelle il a si brusquement fait voler la vieille, et la cherche des yeux dans le jardin. Qu'on juge de son étonnement, lorsqu'au

lieu d'un cadavre, il apperçoit un superbe pavillon de velours blanc, suspendu aux branches du poirier; une aigrette en plumes d'autruche surmonte le couronnement de ce pavillon; des glands d'or formés de brillantes cartisanes pendent à toutes les attaches, et ce métal en broderie relevée éclate même sur le dehors de ce somptueux enchantement.

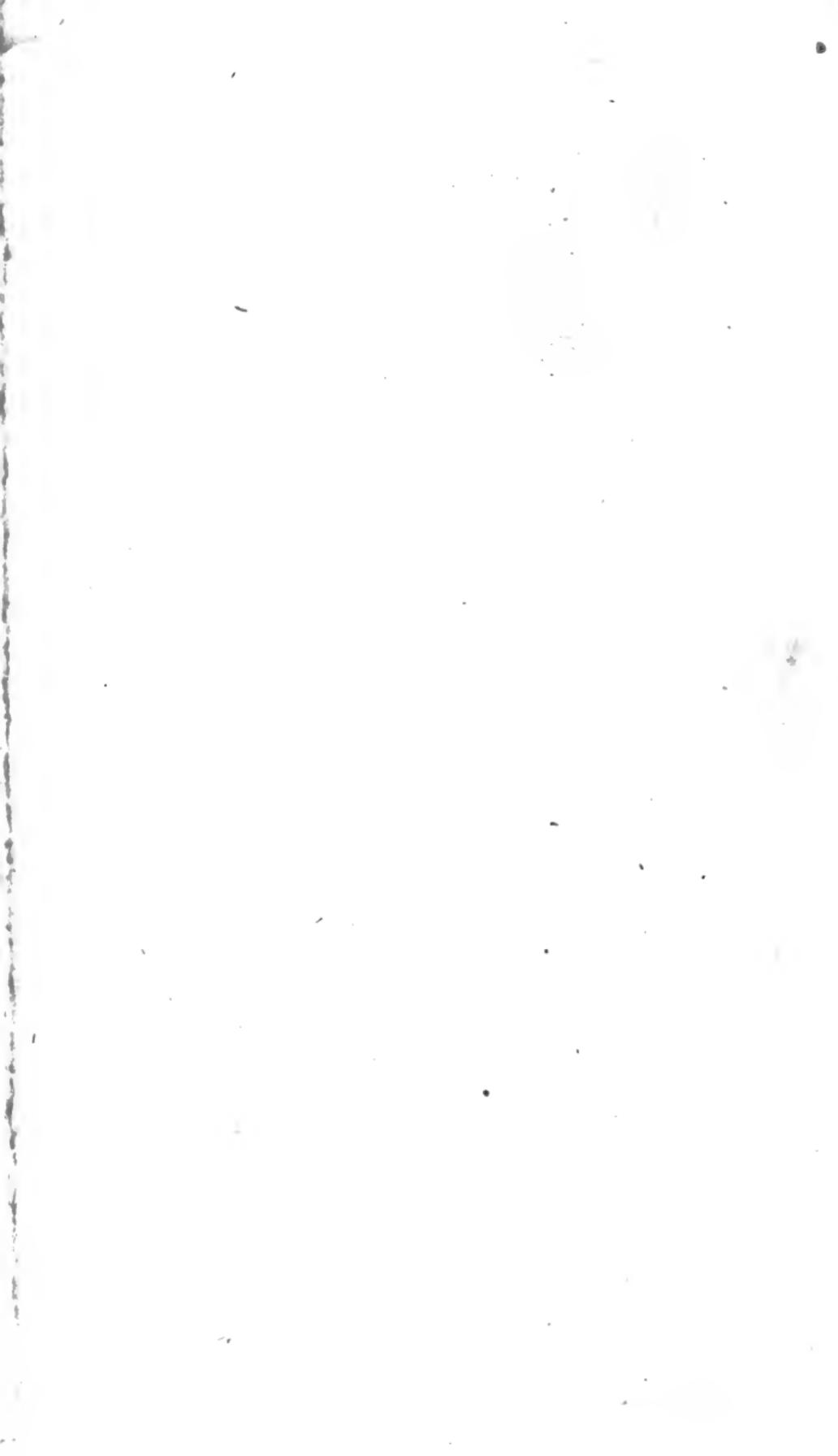
Il se précipite dans le jardin; et derrière des rideaux, qui surpassoient en richesse et en élégance toute la magnificence extérieure, il voit une beauté endormie dont les attraits sont à comparer à ce qu'il avoit pu voir jusqu'alors de plus parfait. Un mouvement rapide, involontaire, le précipite aux pieds de ce prodige. Il se rappelle alors ce que la vieille lui avoit dit et répété, pour le mettre en garde contre le rapport infidèle de tous ses sens. Ah! infortuné Kalil! s'écrie-t-il, on vouloit faire ton bonheur; tu n'en étois pas digne. Tu n'as pas su vaincre

un moment de dégoût. S'il étoit affreux, il étoit passager. Elle laissoit dans ton lit le reste de sa dépouille mortelle pour se régénérer déesse; et dans ta fureur, dans ta folie, tu as jeté par les fenêtres le plus beau chef-d'œuvre des cieux, dont la jouissance t'étoit réservée. Ouvrez les yeux, belle offensée, disoit-il, en s'adressant à la dormeuse: voyez les pleurs, le désespoir d'un prince malheureux, prêt à répandre tout son sang en expiation de l'injure dont vous avez à vous plaindre.

A ces cris de Kalilbad, les jardiniers accourent de toutes les parties du jardin, où leurs travaux les avoient appelés. Ils ne conçoivent pas à quel propos, et comment, leur souverain a pu faire dresser dans l'espace d'une nuit un aussi superbe pavillon; quelles raisons il peut avoir de former des plaintes aussi amères; quelle est, et d'où peut venir cette belle dame, à qui elles sont adressées.



Ouvrez les yeux, belle offensée,



Mais de toutes les confusions, il n'y en a point de semblable à celle de Cancrélade ; car c'étoit elle - même que les fées avoient environnée de tout ce faste, et couverte du plus brillant vernis qui fût jamais sorti des trésors de la beauté et des sources de la fontaine de Jouvence.

La vieille regardoit avec surprise ses mains, les promenoit sur sa gorge, y trouvoit des boucles de cheveux d'un blond cendré, dont l'éclat le disputoit à celui des perles. Tout en faisant cette revue, elle apperçoit à sa ceinture un miroir entouré de saphirs. Elle y jette les yeux, et voit une beauté ravissante.

Dans un premier mouvement, elle le retourne pour chercher l'objet merveilleux représenté dans la glace. Un moment après, elle y voit cette même figure, obéissante à tous les mouvemens qu'elle - même cherche à faire des yeux et de la bouche. Devenue, par l'excès de sa surprise, aussi stupide

que belle, elle n'est encore en état de profiter de rien de ce que lui dit Kalilbad, qui s'épuise à ses pieds en protestations et en excuses.

Le palais du souverain s'est rempli de la foule de ses sujets, déjà imbus de la merveille du jour. Le page a conté, à qui a voulu l'entendre, l'histoire des deux vieilles, dont l'une s'est introduite dans le palais, dégoûtante à faire mal au cœur, et s'est réveillée plus belle que l'amour dans un pavillon de soie et d'or.

Mophétuse avoit rodé toute la nuit dans les environs du palais, non sans inquiétude d'en voir chasser avant le jour sa camarade, et se tenant toujours prête à gagner au pied en cas de quelque mésaventure.

Oh, oh ! disoit cette Bohémienne, si le diable a fait cela pour Cancrélade, pourquoi n'en feroit-il pas autant pour moi qui ne vaux ni plus ni moins ? Je n'avois jamais pensé à devenir belle dame ; il ne faut pas refuser cette fortune.

tune. Voyons comme celle-ci aura su user de la sienne, et si elle n'aura pas oublié le coffret pour songer à s'attifer. Tout en gromelant ainsi, elle s'approchoit du jardin.

Cependant Cancrélade, sans rien comprendre à sa magnifique aventure, commençoit à se familiariser avec elle, et se déterminoit à en jouir. Elle donne la main à Kalilbad qui, de la manière la plus suppliante, la lui offre pour la conduire à la salle du festin, d'où elle doit passer à celle du trône. Des grâces qu'elle ne se connoissoit pas, accompagnoient ses moindres mouvemens, presque tout jusqu'à elle-même lui étoit étranger; quand elle démêla Mophétuse qui faisoit effort pour percer la foule, en indiquant par des signes connus entr'elles qu'elle vouloit absolument lui parler. Le page venoit de l'appercevoir, et crioit : « Ecartez-vous; faites place; qu'on se range. Vous en voyez une, et voici l'autre. Il se fait sur-le-champ un

écart : le respect y fait plus que la violence : dans cette matinée un haillon vermoulu en impositoit plus à toute la cour , et à la ville d'Astracan , que n'auroit fait l'aspect du manteau royal.

Cancrélade , en voyant Mophétuse , s'arrête d'abord , par l'effet d'un mouvement naturel. Une réflexion s'y est jointe. Mophétuse avoit , sans doute à tort , la réputation d'être sorcière. Jamais sa camarade n'a osé lui en parler crainte de l'indisposer , et de s'attirer de sa part un sort ; mais si c'est elle qui , trouvant par hasard la lune en belle humeur , lui a procuré la fortune dont elle jouit , en ne lui parlant pas , il y a tout à risquer avec elle : en s'expliquant tout en ira mieux. Mais il faut la voir venir ; dans le cas où on ne lui auroit point d'obligation , on trouvera bien le moyen de s'en défaire.

Tout en faisant ce calcul , la vieille rajeunie quitte la main du roi , prend

celle de sa camarade : « Sire, dit-elle , il faut que je rentre sous le pavillon , pour m'y entretenir seule un moment avec mon amie.

« Votre amie et vous , madame , dit Kalilbad , êtes souveraines chez moi : en disant cela , il saisit le bas du haillon qui couvroit Mophétuse , le baise avec respect et s'écarte.

Dès que Cancrélade et Mophétuse furent seules sous le pavillon : Mais est-ce bien toi ? Comme te vlà belle ! cria celle-ci. Assez , dit l'autre , est-ce que tu ne le voulois pas comme ça ? dis donc ?

« Que veux-tu que je te dise ? reprit Mophétuse. Si le diable l'a voulu , il faut bien que je le veuille ; mais comment cela t'est-il arrivé ?

« Quoi ! dit la rusée Caucrelade , tu n'en as donc rien appris , et je pensois qu'on t'eût pu faire au moins une partie de mon histoire ; mais la voici.

« Quand je fus entrée dans la chambre du prince , d'abord il étoit tout

feu, et tout alla bien. Je tâtonnai pour trouver le coffre et m'en aller; car, par prudence, je ne voulois pas lui faire une longue visite: il me prit la main dessus. Cela lui donna de l'humeur. La peur me prit. Tu sais que quand j'ai peur, je suis sujette à un accident. Le prince s'échappe du lit; va chercher une lumière qu'il avoit cachée sous un grand pot; et me voilà dénigrée. Il entre en fureur, me saisit, et me jette par la fenêtre, comme il auroit pu faire un volant: heureusement je tombe dans le jardin sur un gros tas de fumier préparé pour des couches. J'étois nue, le froid étoit vif, je m'y enterre jusqu'au col; j'en mets un bon pied par-dessus ma tête, et j'appelle Balabacra.

« Et qu'est-ce que ce Balabacra, dit Mophétuse? C'est, répond Cancré-lade, un bon petit génie que ma mère m'a conseillé d'appeler quand je me trouverois dans l'embarras. J'appelle donc Balabacra: il vient. « Que me

veux-tu ? m'a-t-il dit. J'ai répondu : *Beauté , Jeunesse , Richesse* : et lui alors, quoi ! tu ne veux que cela ? Parbleu on t'a campée dans le moule où cela se jette ; tu vas les avoir ; mais reste bien close en ton fumier ; je t'y ferai croître, reverdir, fleurir comme un rosier.

Qu'à ça ne tienne, ai-je répondu, et je me suis blotie dans mon tas. Je m'y enfonçois de toutes mes forces. Balabacra tournoit tout autour de moi, en disant son grimoire. Courage ! Courage ! Me crioit-il de tems en tems :

Tout ce qui put
Porte salut.

Et il travailloit, pour me payer de ma complaisance, à ce beau pavillon qui est la moindre de ses galanteries. De tems en tems il venoit voir si mon rajeunissement avançoit, et il me jetoit par dessus la tête une épелlette de fumier de plus.

On se gâte en couchant avec les

princes. Voilà que je viens à rêver à toutes ces fleurs , à tous ces baumes dont j'avois respiré l'odeur pendant la nuit. Une impatience me prend , je sors brusquement du fumier. Balabracra accourt tout en colère : oh, la folle, crie-t-il, qui pouvoit revenir à douze ans ! vas , tu viens de perdre six bonnes années par défaut de courage. Il valoit mieux te laisser suffoquer. Allons , tâche de t'en dédommager sur le reste. Les femmes ne savent point endurer le mal. Alors , il m'a prise par la main, et m'a conduite sur l'ottomane où nous sommes assises. « Dors, dors, mignone, m'a-t-il dit , en attendant le réveil de ton galant.

Quoi ! tu n'as plus que vingt ans ? dit Mophétuse , et qu'as - tu fait des soixante autres ?

Balabraca , reprit Cancrélade , les a prises pour son compte : il en commerce avec ceux qui veulent se dépêcher de vivre.

Quelque dupe lui prendroit de cette

marchandise-là , dit Mophétuse. Mais tout ce que tu me racontes est merveilleux , et il n'a fallu pour cela qu'un tas de fumier : nous en avons un si beau dans notre cour ?

Hélas , reprend Cancrélade ! il falloit qu'on me jetât par les fenêtres pour m'en faire connoître tout le mérite. Dans le fond , ma chère , nous sommes tous ici dupes de notre nez et de nos yeux ; sans le fumier il y a longtemps que la terre seroit aussi décrépite que je l'étois hier. Tout y en dépose journellement , et voilà le mystère qui renouvelle sans cesse les fleurs , les feuilles et les fruits. Vas , vas , ma chère Mophétuse , vas , si tu m'en crois , t'enterrer dans le nôtre , mais si avant qu'il n'y ait que Balabacra qui puisse t'en tirer.

Mais , reprit Mophétuse , je ne connois point ton Balabacra.

Prends un de mes cheveux , dit Cancrélade ; fais t'en un collier ; ils viennent de lui , et l'attireront infaillible-

ment. Quand l'odeur du fumier te portera trop à la tête ou au cœur, tiens bon; appelle à voix haute, Ba-la-bacra. Tu répéteras trois fois, en laissant écouler un intervalle. S'il ne vient point, après avoir attendu un quart-d'heure, tu appelleras de nouveau, et jusqu'à trois fois. Alors il ne sauroit manquer de venir. Quand il sera venu, il te demandera : que me veux-tu ? Et tu lui répondras, comme j'ai fait : *Jeunesse, Beauté, Richesse* : à quoi il ne manquera pas de répliquer ; *et pour cela qu'est-ce qu'on me laisse ?* Alors tu arracheras, mais net si tu le peux, la rognure de l'ongle du petit doigt de ton pied gauche. Il sera comblé de ce présent, et ton affaire ira de suite ; mais laisse-le te rajeunir à sa fantaisie, pour devenir enfant entre ses mains ; il ne faut pas faire l'enfant. Tâche d'en sortir, à peu-près, âgée d'entretreize à quatorze ans. Alors je te prends pour ma nièce, et te marie au Grand Kan des Tartares. Mais dé-

pêche-toi : on me couronne aujourd'hui. Demain je veux faire reconnoître à ma cour ma nièce Elmazine. Il ne faut pas donner à ces gens-ci le tems de pénétrer dans nos rubriques. Si nous sommes reconciliés avec le tems , il faut savoir profiter du tems. Allons, ma chère Mophétuse, prends ta course, et vas, délibérément, te plonger dans le fumier par-dessus la tête. Ce qui se trouvera fait de jour ne restera pas à faire pour la nuit. La vieille entièrement persuadée s'en retourne sur-le-champ à son taudis.

Cours, cours, disoit Cancrélade, en la suivant des yeux ; je te l'ai donnée bonne. Si je t'avois su aussi ignorante que tu l'es, je t'aurois hardiment méconnue et traitée comme tu le mérites : mais ce qui est fait est fait. Vas enter- rer avec toi dans le fumier ce que tu sais de mes véritables secrets, et surtout, celui de notre trop ancienne liaison. Ton Asthmé ne t'y laissera pas vivre un quart-d'heure.

Mophétuse étant partie, Cancrélade, un peu rassurée contre ce qu'elle pouvoit appréhender, ou de son imprudence, ou de son indiscretion, ou de sa malice, reparoît à l'entrée du pavillon, présente majestueusement sa main à Kalilbadkan ; et on s'achemine vers la salle du festin.

La musique du roi précédoit sa marche ; une nombreuse suite en augmentoit la sollemnité ; une foule de peuple très-curieux, très-difficile à contenir, en interrompoit, en troubloit de tems en tems l'ordonnance : pendant que cette pompe traversoit les cours et les appartemens du palais ; on peut donner un peu d'attention à la retraite bien moins embarrassée de la vieille, qui croyoit courir à la fontaine de Jouvence.

L'impatience de se voir aux prises avec Balabacra lui donne des ailes. Elle seroit bonne à entendre, si quelqu'un avoit la patience de la suivre :

elle parle tout haut, et ses phrases sont originalement coupées.

Cette Cancrélade ! C'est pis que le diable pour la malice. Sorcière de mère en fille, vivre avec les gens depuis tant d'années sans rien dire, et puis, tout d'un coup Balabacra !... si elle eût moins pué, elle seroit encore vieille. Voyez le bonheur ? On la jette par la fenêtre : elle tombe sur le fumier ; et voilà Balabacra... Balabacra ! Je ne veux pas oublier ton nom ; mon bon petit génie : mais il ne faudra pas me faire peur. Tu me donneras, beauté, jeunesse, richesses ; et, s'il ne te faut qu'un bout d'ongle, je t'en ferai bonne mesure. D'abord, je ne les rogne jamais ; et si tu prends des années, je t'en donnerai tant que tu en aies assez ; tu t'en déferas comme tu le pourras : je n'en reprendrois pas une minute. C'est comme le ventre de ma mère... Allons, Mophétuse, presse-toi : c'est si charmant, de se voir jeune et belle : vite, vite, au fumier, et à Balabacra.

Cependant l'auguste assemblée étoit parvenue au salon où elle alloit se mettre à table. Une estrade, couverte d'un dais magnifique, y attendoit Cancrélade et le roi. Ils n'y étoient point encore montés, lorsqu'une visite inattendue, annoncée par les huissiers du palais, force Kalilbad à aller au-devant d'elle.

Trois dames voilées se présentent. Deux d'entr'elles, superbement vêtues, en conduisent une troisième par la main. La parure de celle-ci est simple : elle est vêtue de blanc. Des fleurs, dont elle est couronnée, retombent en festons sur ses épaules et sur sa gorge. Une des dames tient par la main un enfant de six ans, dont le visage découvert est beau comme celui de l'amour. Les poètes de la cour disent que les Graces et le dieu de Cythère viennent embellir la fête. Le roi voit la chose dans le plus beau, à sa manière. Cancrélade, sans bien savoir pourquoi, la regarde de travers. Mettons-nous

tons-nous vite à table, sire; je meurs de besoin. Ces dames vous y feront connoître ce qui les attire ici.

Non, madame, répond Kalilbad. Je manquerois à ce que je vous dois et à vos sœurs les fées, qui viennent sans doute honorer mes nœces. Je vais les recevoir, et elles mangeront sous le dais avec nous. En disant cela, il s'avance au-devant de ses nouvelles hôteses, auxquelles il fait un compliment très-embarrassé, mais le plus juste qu'il eût peut-être fait de sa vie.

« Prince, dit la plus apparente des trois. Nous venons assister à une fête qui deviendra bien agréable pour nous, quand elle aura changé d'objet; et, quand nous aurons pu nous faire connoître, vous nous saurez gré de l'à-propos de notre visite.

Eh, qui peut vous en empêcher, mesdames? N'êtes-vous pas assurées de triompher ici de tous les cœurs à visage découvert? Est-il une sorte

d'hommage auquel vous n'avez droit de prétendre ici ?

Nous n'aimons pas, sire, repartit la dame voilée, à jouer un jeu inégal. Avant de nous faire connoître pour ce que nous sommes, s'il est ici quelque personne qui veuille se donner pour ce qu'elle n'est pas, elle fera bien de quitter son masque. C'est le seul parti qu'elle puisse prendre.

Chacun cherche des yeux le masque indiqué ; personne ne le découvre. La seule Cancrélade paroît être un peu plus au fait ; et, sans y réfléchir, fait un mouvement comme si elle vouloit se retirer.

« Ne vous en allez pas, madame, lui dit la dame voilée, qui avoit déjà porté la parole : votre présence est trop nécessaire. On ne vous connoît pas ici, où vous vous préparez à jouer le grand rôle. Dites qui vous êtes, sans détour, sans subterfuge ; et si, dans votre aventure, il est quelque circonstance qui soit inintelligible pour vous, on

pourra vous l'expliquer ; mais ne balancez pas ...

Dans une occasion délicate, la finesse et même la ruse ne sauroient remplacer la prudence , qui peut seule conseiller les bons partis. Cancrélade étoit d'ailleurs esclave d'un naturel fortifié par une très-vieille habitude ; la violence et l'impudence , réunies, formoient son caractère. Il s'échappe avec éclat. Ses regards et son teint s'enflamment , sa bouche se contorsionne ; les belles boucles de sa chevelure se soulèvent , s'agitent , et semblent tout-à-coup des serpens prêts à siffler sur la tête d'une furie.

Je ne sais , dit-elle , à la dame voilée , à quel propos vous parlez de masque ici. On n'y en connoit pas d'autre que vous ; et , comme j'y suis maitresse , je vous commande d'en sortir sur-le-champ , ou je vous ferai mettre dehors.

« Voilà , reprend la dame voilée , pour une souveraine qui n'est pas re-

connue, un ton bien impératif ; un propos bien aigre, bien dur, bien grossier dans la bouche d'une femme qui paroît aussi jeune et aussi jolie. Asseyez-vous là, reine de trois quarts d'heure ; nous allons voir ce qu'il y a sous le pot-aux-roses.

A ce commandement, Cancrélade, comme pétrifiée, s'asseoit malgré elle, sur une banquette, et semble obéir à un ressort.

La dame voilée tire une baguette de sa manche, en frappe trois fois la terre, en prononçant tout haut :

Une, deux et trois, qu'on aille, on vienne,
Le plus malin qu'on me l'amène.

A l'instant même, une rosace cra-moisi et blanc, faite en point, placée au milieu du tapis de Turquie, dont le parquet du salon étoit couvert, se détache avec le bruit qu'auroit fait une trape, soulevée avec effort. Un trou qui s'est formé vomit en trois tems un petit nain chassieux, cornu, velu et

bancroche : il étoit nu ; un torchon sale lui servoit de ceinture. Ah, c'est toi, Roudougou ! D'où viens-tu ? Réponds : je te l'ordonne.

Je viens du lac où tout est noir,
Où le matin ressemble au soir.

Que fait ton maître ?

Mon maître tousse, bouffe, soufle :
Il a son soulier en pantoufle.

Dis, garnement, quel est ton métier ?

Je fais le mal, jamais le bien ;
Je défais tout et ne fais rien.

En ce cas, tu seras aujourd'hui mon ouvrier. Déshabille, et r'habille cette princesse, pour qu'elle aille coucher autre part qu'ici.

Roudougou étale son torchon par terre, et se jette à corps perdu sur l'immobilité Cancrélade.

Allons, princesse du Poirier,
L'autre t'attend sur le fumier.

En un moment on eût vu arracher d'une main , mettre en tas de l'autre sur le torchon , les cheveux , les dents , la gorge , pêle-mêle , avec les hanches . La peau s'enlevoit sous la griffe , comme celle d'un poisson sous le couteau d'un Hollandais , toute d'une pièce , et se rouloit sur-le-champ comme si elle eût été frite .

Cancrélade déshabillée et r'habillée en un clin-d'œil , présente un spectacle aussi révoltant à la vue , que celui qu'elle avoit offert sous le pavillon étoit ravissant . Alors son immobilité cesse : la volonté qui l'enchaînoit n'opérant plus pour la retenir , elle se lève avec précipitation , traverse , en fuyant , les appartemens et les cours du palais , poursuivie par les huées , et harcelée dans les rues par les chiens , que quelque mauvais génie paroïsoit avoir déchaînés contr'elle . Voilà son cortège , jusqu'au tas de fumier où sa digne compagne étoit presque au moment d'expirer , par l'effet de la mauvaise odeur .

A son approche , Mophétuse , trompée par le bruit extraordinaire qu'elle entend , croit que le génie qu'elle appelle vient enfin à son secours. Elle élève la tête au-dessus des ordures dont elle étoit entourée. Arrivez donc , dit-elle , Balabacra ! J'étouffe.

Il faut laisser les deux vieilles s'expliquer sur le fumier ; elles ne sont pas là en terre étrangère ; des objets plus intéressans que ces tristes et fausses créatures , nous rappellent au palais du roi d'Astracan.

Roudougou , chargé de son paquet , est rentré par le trou dont on l'avoit vu sortir. La rosace se rattache comme d'elle-même au tapis , sans qu'on puisse en appercevoir la couture.

La dame voilée adresse la parole à Kalilbad , étourdi par la scène extraordinaire dont il venoit d'être témoin.

« Vous voyez , prince , à quelle abominable créature vous avez pu être lié. Cependant je ne dois point vous laisser

ignorer qu'elle n'est pas coupable du dernier prestige dont vous alliez être la dupe.

Alors elle lui dévoila le secret de cette brillante transformation, opérée pour lui faire mieux sentir l'inconvénient de desirer des prodiges, et en amortir en lui le goût immodéré.

« Il se pouvoit, sire, poursuivit-elle, d'après votre manie si généralement connue, de ne vouloir épouser qu'une fée, qu'une femme plus instruite et beaucoup plus dépravée que Cancrélade parvint à vous tendre un piège aussi brillant et beaucoup mieux concerté. Prévenez cette disgrâce; mariez - vous : l'intérêt de vos états et le vôtre l'exigent; mais cessez d'aspirer à des nœces inégales. Je suis fée et viens de vous en donner la preuve. Notre existence n'est pas problématique, mais comme on n'a écrit et récité que des mensonges à notre sujet, vous n'avez pas pu prendre une juste idée de notre nature. Si une de nous

pouvoit se résoudre à vous donner la main, et je vous parle d'un impossible; que feriez-vous d'une épouse qui ne pourroit l'être qu'en apparence, qui n'auroit aucun goût analogue aux vôtres, et dédaigneroit les objets les plus attrayans de vos convoitises? D'ailleurs, vous attendriez de sa puissance, et très-inutilement, des effets contraires aux lois qui en ont déterminé l'usage. Un ordre immuable enchaîne tout ici, et acquiert un ressort continu par les contrariétés apparentes qu'il éprouve. Nous pouvons y concourir: nous ne pouvons rien déranger; et ne jugez pas de notre pouvoir par les effets extraordinaires dont vous avez été témoin. Il y a bien loin du prestige au prodige. Tout est vrai dans le second: les moyens n'en sont pas ici. Dans le premier, tout n'est qu'apparence. La vieille Cancrélade n'avoit point été rajeunie. Le pavillon magnifique, sous lequel vous avez vu cette prétendue beauté, s'est évanoui avec

les charmes dont elle avoit été parée. Tout n'étoit qu'une illusion, et une illusion très-limitée : elle ne pouvoit avoir que la durée d'un songe, dont elle étoit l'image. L'architecture de cette brillante imposture ne valoit pas mieux que celui qui l'a détruite. Je pouvois, sans tant d'appareil, en soufflant sur cette vapeur colorée, la dissiper ; mais j'ai voulu vous faire connoître les véritables artisans des impostures dangereuses auxquelles vous vous étiez exposé, afin de vous prévenir désormais contr'elles, et vous apprendre ce qui peut arriver à ceux qui s'exposent aux prestiges des illusions. En un mot, prince, rien n'avoit été fait, rien n'a été détruit ; mais vos yeux, ceux de votre cour ont été fascinés. Nos occupations ordinaires ne sont point d'un genre aussi bas ; un intérêt bien vif, et dont, quelque jour, vous connoîtrez la source, nous porte à secourir, à consoler les pauvres mortels, qui sont pour nous des objets de

compassion, dans quelque rang qu'ils se trouvent placés. Nous les plaignons beaucoup, parce qu'ils sont fort à plaindre. Nous avons donné des larmes à la mort prématurée de votre respectable mère. Votre obstination à courir après des chimères en a précipité l'événement. Ah, si vous eussiez donné la main à l'aimable, à la vertueuse princesse de Candahar !...

Ah, madame ! dit Kalilbad les yeux baignés de larmes, l'amertume de ce reproche me pénètre. Il me rappelle ma dureté à l'égard de ma mère ; mon injustice à celui de la plus charmante princesse de la terre.

La répareriez-vous, prince, dit la fée :... Si je la réparerois ? Conduisez-moi à ses pieds, et vous serez témoin des transports de ma joie, si votre puissance, ma flamme et mes regrets peuvent m'en obtenir le pardon.

Vous n'irez pas loin pour l'obtenir, dit la fée, en levant de concert avec

sa sœur le voile qui couvroit la jeune princesse de Candahar.

Toute la cour d'Astracan fut éblouie à la vue des charmes de Bellasire. Un sentiment aussi vif que profond, une émotion douce et naïve donnoient à sa ravissante physionomie un jeu, une vie, un éclat qui la rendoient touchante, sans qu'elle perdit rien de ce qu'elle avoit de piquant. Kalilbad est à ses pieds, et ne s'en relève que pour recevoir sa foi et lui donner la sienne. Plein de reconnoissance pour les célestes instrumens de son bonheur, il insiste pour qu'elles veuillent bien, levant leurs voiles, se faire connoître particulièrement de lui.

Vous prenez un mauvais moyen, lui dit Chéridiane, et vous ne nous trouveriez pas aussi belles que vous le supposez. Nous sommes des beautés sérieuses, trop semblables aux vérités dont nous sommes quelquefois les interprètes. Vous êtes trop jeune encore, pour que nous nous montrions à

vos yeux à visage découvert; mais nous ne faisons pas vœu de vous être toujours aussi étrangères. Pour vous rassurer sur nos intentions à votre égard, nous vous laissons un gage de notre confiance en vous : c'est le légitime souverain de la Georgie et de l'Irimette, dont votre épouse connoît l'histoire. Qu'il apprenne ici, par votre exemple, à mériter de régner sur ses semblables; quand nous vous aurons obligation de ce petit chef-d'œuvre, vous nous verrez à visage découvert. Mais, avant que de vous quitter, pour vous consoler de ne pas tout connoître, je veux vous dire un secret. Une belle femme, animée d'une passion honnête, est le plus ravissant spectacle qui soit sous les cieux. Nous vous laissons cette merveille; c'est d'elle seule que vous devez vous occuper.

L A G U E R R E
D E G E N È V E.

C H A N T S E P T I È M E.

DÉJA l'ennui , par le bruit écarté,
Craignant bientôt d'entendre la trompette,
Abandonnoit les murs de la Cité :
Vers les Grisons méditant sa retraite,
Il s'éloignoit d'un vol pénible et lourd ,
Opprimant l'air qui lui livre passage.
» Où vas-tu donc ? Es-tu fou ? Es-tu sourd ?
Arrête-toi , retarde ton voyage , »
Dit une voix , dont il connoît l'accent.
Il reconnoît la sorcière , et descend.
» Que voulez-vous , madame ? -- Grosse bête ?
Ce que je veux ? Que tu restes ici.
Quoi ! de tout tems Genève est ta conquête :
Tu tiens son peuple à tes lois asservi ;
Tes lieutenans , le rusé cagotisme ,
L'esprit bourgeois et le plat pédantisme
Te l'ont livré ; ce domaine est à toi ;

On t'en a fait le syndic et le roi,
 Et tu pourrais abandonner l'emploi ?
 Un bruit de guerre ! Est-ce un assaut si rude,
 Pour que tu sois forcé de déguerpir ?
 Tu sais si bien résister au plaisir,
 Et tu fuirais devant l'inquiétude !
 Reprends courage, et reviens à l'instant.
 Pour mieux tromper l'ennemi qui nous guette,
 Il faut ici jouer de la baguette.
 Il faut quitter ces ailes de chouette,
 Ce front ridé, barbouillé de safran ;
 Cet œil rempli du venin qu'il répand,
 Cet étui lourd, où ton ame végète. »
 Elle a frappé ; bien plus prompt que l'éclair,
 Le corps épais se dissout dans l'éther.
 Il reparoit, tel qu'un nuage sombre
 Dont le soleil ne peut dissiper l'ombre,
 Et sur la terre à l'instant descendu,
 Comme un brouillard le voilà répandu.
 Vers le midi, trois beautés Genevoises ;
 C'étoient Hubert, des Franches et Galatin,
 Cherchant querelle au conseiller Tronchin :
 Comme, à Lutèce, auroient fait des Gauloises.--
 « En vérité, monsieur le conseiller,
 On n'y tient pas, et votre fourmillière,
 Qu'en Utopie il vous plaît d'habiller,
 Devient un trou qu'il faut abandonner ;
 Un cul-de sac, une géole, une ornière.

On s'y morfond, faute de s'amuser.
 Laissez les lois, que vous n'entendez guère,
 Et faites-nous un bon conte, un breland; —
 Il faut que j'aïlle au conseil; on m'attend. —
 Juger? Eh oui! discuter des misères,
 Nous attirer des procès et des guerres,
 Pour soutenir ce qu'avoient fait nos pères
 Pour conserver des mœurs de paysans,
 Et vivre ici comme des chats-huans.
 Eh! croyez-moi; laissez là ces matières.
 Vos conseillers peuvent s'entendre entr'eux.
 Qu'ils soient deux-cent, ou qu'ils soient vingt et
 Tout est égal, ils font tout pour le mieux; (deux,
 Nous nous moquons de votre république,
 Et le plaisir est la chose publique,
 Avisez-y; cherchez à l'attirer,
 Ou vers Paris nous allons désertier. —
 « Mais quels plaisirs, répartit d'un ton grave,
 Le magistrat : ici tout est réglé.
 Des réglemens le sénat est esclave ». —
 « Allez donc dire au sénat assemblé,
 Qu'il faut le jeu, le bal, la comédie,
 Des beaux-esprits, des soupers amusans,
 Où nous allions lier notre partie,
 Et figurer parmi les opposans ». —
 Fort alarmé d'un discours si profane,
 De ce mépris pour le commun foyer,
 Par des raisons, Tronchin veut foudroyer

Un plan hardi que le sénat condamne :
 Mais, le brouillard agissant sur l'organe,
 Il balbutie et ne fait que bâiller :
 L'exemple gagne, et cette épidémie
 Ayant saisi toute la compagnie,
 Le sénateur, confus, déconcerté,
 Cherche la porte, et quitte la partie.
 Tout en bâillant, le trio l'injurie,
 Autant qu'il croit pouvoir être écouté.
 Puis, revenant au point qui l'intéresse,
 Galatin dit d'un ton demi-savant :
 « Mais sentez-vous ce physique assommant,
 Cet air épais? Il empâte, il oppresse ;
 Il interdit jusqu'aux rayons du jour,
 Et met le comble à l'ennui du séjour.
 M'en croirez-vous? Sortons de cette enceinte.
 Contre ce mal, dont nous fuyons l'atteinte ;
 Allons chercher du secours à Ferney,
 Chez ce vieillard plaisant et magnifique,
 Qu'à nous guérir, le ciel a destiné,
 Et des vapeurs et de la république.
 Le parti pris, le trio mutiné
 Se met en marche : on se hâte ; on arrive,
 Et l'on surgit à la riante rive.
 Dans le château on n'entend pas de bruit.
 Le philosophe étoit encore au lit.
 Pressé de vivre, et plus pressé d'écrire,
 Il s'amusoit à se voler sa nuit,

Qu'il employoit trop souvent à médire.
 Au point du jour, il s'endormoit enfin :
 Saint Athanase et Messer-Arétin,
 Deux *in-quarto*, lui servoient de coussin.
 Mais la paupière étoit à peine close,
 Que la déesse, aux doigts couleur de rose,
 Ouvroit la porte aux songes du matin.
 Sous un berceau de fleurs et de verdure,
 Où l'art discret fait valoir la nature,
 Il est couché sur l'œillet et le thym ;
 Trois déités apparoissent soudain,
 C'est Idamé, c'est Jocaste et Zaïre.....
 C'est le Couvreur, c'est Clairon, c'est Gaussin,
 Que la fraîcheur, au regard enfantin,
 Que des amours environne l'essaim,
 Autour de qui tout s'embrâse et soupire.
 « Viens ! lui dit-on, avec un doux sourire.
 Auteur charmant, dont le pinceau divin
 Sur tous les cœurs nous a donné l'empire.
 Viens ! le bonheur t'attend entre nos bras,
 Viens te livrer à l'amoureux délire !
 Le vieil athlète, en voyant tant d'appas,
 Des premiers feux ressentoit la puissance ;
 Vers le plaisir qui l'appelle, il s'élança.
 Pour l'arrêter, on lui fait violence.
 Il se récrie : « Eh, quel est l'inhumain ?.....
 C'est Jean Fréron, la fêrule à la main.
 « Retire-toi, galant sexagénaire,

Et laisse là ces prestiges de l'art,
Ces vils objets de l'amour mercenaire,
Cet oripeau, ces grimaces, ce fard ».
C'est sur ce ton que parloit le pendard.
» Eh, que veux-tu, bourreau de ma vieillesse?
T'humilier, châtier et punir
D'avoir pillé, d'avoir trop su haïr,
D'être envieux. La douleur qui l'opresse,
Fait au vieillard pousser un cri perçant,
Et le rideau du lit s'ouvre à l'instant.
C'étoit Jasmin. « Monsieur, le jour s'avance; »
» Donnez dessus; qu'on le chasse d'ici; »
Mais, qui? Monsieur:--Mais voyez l'impudence,
Chasse-le donc! ne puis-je être obéi:
Puis, le bon-homme, avec sa pétulance,
Crie à Fréron, comme on crie à Lalli!
Le majordome, oyant le bruit, s'avance.
« Monsieur, dit-il; le château se remplit.
Eh, quoi! du ciel, je suis donc bien maudit;
Bien malheureux? Une étoile funeste
Empoisonna mes jours, dès leur printems;
Dans le tracas j'ai consumé mes ans;
Les importuns se jettent sur le reste!
Mais qui sont-ils? — Primo, c'est un rimeur.
Je l'ai d'abord connu par la monture.
Un lourd Pégase, à la trainante allure;
Deux manuscrits, et qui sont des plus gros,
Des pistolets remplissent les fourreaux,

C'est un Anglais qui revient d'Italie :
 C'est un savant, qui se dit étranger.
 Il veut vous voir. — Qu'il perde cette envie ;
 Je suis malade. — En vain, pour l'éloigner,
 De ce propos j'ai voulu m'étayer.
 Il veut vous voir, pour votre maladie.
 Il est, dit-il, médecin : — Je suis mort.
 Vous êtes pris, si c'est là votre fort ;
 Pour vous y vaincre, en moyens il abonde ;
 Il veut parler aux gens de l'autre monde.
 » Voyons-le donc, puisque c'est mon destin.
 Mais est-ce tout ? — Madame Galatin,
 Et je ne sais combien de Genevoises,
 Des Bourguignons, des Normands, des Gantoises :
 Ah, juste ciel ! on veut me ruiner,
 M'assassiner. Voyez, monsieur la France,
 Traitez ces gens selon leur importance,
 Veillez à tout ; parlez au cuisinier ;
 Dans quelque tems, on viendra m'habiller.
 Logez toujours le sexe avec décence ;
 Commodément placez le cavalier,
 Leurs gens près d'eux : — Lepoëte ? — Augrenier.

LA VOLTÉRIADE,

POÈME.

L'AUTEUR avoit environ vingt-sept ans, lorsqu'il imagina le plan de ce poème, et qu'il en exécuta les parties qui lui sembloient devoir être les plus piquantes. *M. de Voltaire* n'étoit point en France alors ; il apprit cependant qu'on lisoit des morceaux d'un petit ouvrage dont il étoit le héros. Il envoya *Tiriot* à la découverte. Ce discret négociateur n'eut pas de peine à persuader à quelqu'un qui commençoit à pouvoir raisonner, que plaisanter aux dépens d'un plaisant aussi redoutable étoit un amusement dangereux. Il fut convenu qu'il ne seroit plus parlé de cet ouvrage ; l'auteur jeta au feu ce qui étoit écrit, et partit pour les Colonies. Aujourd'hui que cela ne peut

ni lui faire tort, ni chagriner *le grand-homme*, on se permet de tirer de sa mémoire tout ce qui y étoit resté sur le sujet, et d'y donner des liaisons. Le plus grand mérite de cette bagatelle est de contenir beaucoup de faits littéraires, qu'une distraction générale a fait perdre entièrement de vue, quoiqu'ils soient tous du commencement de ce siècle. Il faut laisser quelques matériaux à ceux qui voudront écrire par la suite l'histoire de notre littérature en philosophes. Les révolutions dans cette partie sont aussi curieuses que dans la politique. Les empires s'écroulent; et il en est dont, aujourd'hui, on n'apperçoit pas même les ruines. Les Chaldéens, les Mèdes, les Persans n'ont rien écrit et sont oubliés: les Grecs, et les Romains subsistent encore, quoique leurs trônes soient détruits. Nous avons l'empire littéraire en Europe; nous le perdons. Ne négligeons pas de recueillir quelques-uns des faits qui ont contribué à notre décadence.

A R G U M E N S

Des sept chants de la Voltériade.

P R E M I E R C H A N T.

EXPOSITION, invocation, description de la chute de la poésie en France, après le siècle de Louis XIV. Les Muses trouvent le jeune Voltaire endormi dans le Pré-Saint-Gervais. Hors la muse de l'ensemble, et la déesse invention, toutes le douent à l'envi l'une de l'autre. Il se réveille, et débute par un chef-d'œuvre; mais il abandonne trop tôt la recherche de la nature, pour se livrer aux graces. Triomphes, erreurs, égaremens du jeune héros, en poésie.

I I^e C H A N T.

Voltaire se montre successivement

dans les voitures de toutes les femmes de la cour. L'envie va soulever contre lui le Café - Gradot , présidé par la Motte-Houdart. Les critiques fondent de là sur la Henriade, la tragédie de Marianne , etc. On reproche à l'auteur de n'avoir pas d'idées neuves. Il part pour en aller faire des recrues en Angleterre, et s'embarque au Port-à-l'Anglais , va échouer sur les sables d'une des îles de la Seine. Il y trouve un vieux berger normand (1) qui lui dit sa bonne aventure. La musette du berger est garnie de dentelles , et ses moutons ont des colliers faits de rubans de couleur de rose. Voltaire se rembarque, et vient prendre un bateau pêcheur à Cherbourg, d'où il descend à Douvres, si fatigué par la tourmente, qu'il est un objet risible pour le peuple, et une inquiétude pour les commis, qui suspectent ses cartons de contenir de la contrebande; la

(1) Fontenelle.

foule l'entoure et l'importune. Il saute sur une borne, et harangue la canaille en débutant ainsi :

Auguste Souveraine,
Caroùle peuple est Roi, la populace est Reine.

Après ce début, il dit qu'on ne doit le traiter ni en contrebandier ni en forban, qu'il vient chercher des secours d'idées nouvelles pour faire fleurir les lettres en France; et on lui répond *Verriwel* (1).

I I I. C H A N T.

Voltaire fait des levées considérables dans Shakespéar, Hudibras, Driden-Rowe, Benjonson et autres, et part bien recruté. Il revient en France, ayant échangé contre de la raison ce qu'il avoit pu conserver de préjugés. Il donne sa tragédie d'Adélaïde du Guesclin, et la journée est malheureuse. Il veut employer la nuit à mettre dans

(1) *Verriwel. Fort bien*, mot que le peuple dit toujours à ceux qui ont parlé bien ou mal.

un nouvel ordre de bataille les idées qui lui avoient mal réussi. Pour échauffer sa verve, il se frotte la tête, rasée, d'esprit-de-vin. Il avoit malheureusement laissé le toupet. La fièvre chaude le saisit par-là, et le pousse dans le temple du goût, où elle lui montre dans une lanterne-magique, à sa manière, ses ancêtres dramatiques, épiques, lyriques et autres, et ses successeurs dans des brouillards.

I V^e C H A N T.

Le héros poétique, avec les secours qu'il a rapportés d'Angleterre, donne la mort de César, Zaïre, et Brutus. L'envie ne sachant comment arrêter la rapidité de ces succès, suggère à Desforges-Maillard, poète provincial, de se faire raser de frais, de s'habiller en muse femelle et Bretonne, sous le nom de Mériadec de Kimper, et de faire des agaceries au héros; le mercure devient le confident de leurs amours. Voltaire se voit parfumer du

plus doux de tous les encens; et ne sachant où trouver de nouvelles fleurs pour sa belle, il court au palais de la Motte pour en chercher.

Sur les bords renommés de la Croix-du-Trahoir, Tiriot le rencontre, et le tire de cet enchantement, en lui apprenant que sa maîtresse a de la barbe comme un sanglier, et que ses rivaux prennent des avantages sur lui.

V^e C H A N T.

Voltaire sort de sa léthargie amoureuse, et ordonne à Tiriot d'aller porter aux comédiens la tragédie de Mahomet I. Famine horrible des comédiens Français. Les seize parts tiennent conseil sur les moyens de pouvoir subsister; assiégés, comme ils le sont, par leurs créanciers et par le besoin. Le Grand (1) fait le récit des détresses de la compagnie. Dubreuil, chargé de trouver les expé-

(1) Le Grand, acteur, alors chargé de faire les récits.

diens, dit qu'il est à bout. Le désespoir s'empare des cœurs. On annonce le hérault-d'armes de Voltaire; il entre, lit le poëme, et le courage des comédiens est relevé. On fait afficher.

V I^e C H A N T.

L'envie s'étoit écartée depuis long-tems des foyers des Français, abandonnant le poste à la pitié. Les émissaires de la déesse ont lu l'affiche, et lui donnent la nouvelle. Elle dépouille toutes les chauve-souris du quartier où elle se trouve, pour renouveler ses ailes, et courir après Desfontaines. Elle apprend, enfin, qu'il est dans l'ancre de la crapule. Description de l'ancre. La sale déesse, ivre-morte, est étendue par terre à la porte de sa dégoûtante demeure. Elle a à côté d'elle un broc de bière et une coupe. L'envie lui fait siffler ses serpens aux oreilles, et l'éveille. La crapule en se levant, saisit sa coupe et son broc. Les deux horribles figures se font face,

les cervelas qui composent la coiffure de l'une , contrastent avec les serpens qui sont sur la tête de l'autre. On veut se parler. Une vapeur , qui s'échappe de l'estomac de la crapule , met l'envie en danger de s'évanouir. Enfin elles peuvent s'expliquer ; la crapule abandonne Desfontaines aux fureurs de l'envie. Elle le fait lever , s'en empare , et l'envoie à la première représentation de Mahomet , après avoir poudré sa perruque de sublimé corrosif.

V I I^e C H A N T.

Première représentation de Mahomet. Description du champ de bataille et des combattans dans les deux partis. Mahomet et Voltaire triomphent. La renommée le couronne , et le conduit au temple de la gloire , monté sur Pégase ; il caracole avant que de s'envoler , et l'enthousiasme l'empêche de voir qu'en foulant aux pieds quelques préjugés , il n'a pas ménagé la raison.

LA VOLTÉRIADE.

P O E M E.

J'è chante un bel-esprit qui gâta tout en France
Par ses heureux talens et par son imprudence.
Dans l'univers savant , trop étroit à son gré ;
Pendant quatre-vingts ans voyageur égaré ,
Courant d'un pas léger à travers les systèmes ,
Sur tout ce qu'on a dit, il composa des thèmes ,
Et par tout ce fatras , qu'il leur fit digérer ,
Égara les esprits qu'il sembloit éclairer.
Long-tems il intrigua pour effacer la gloire
De tous les noms écrits au temple de mémoire.
Il travailla long-tems pour nous faire oublier
Ceux qu'un hardi pillage avoit su dépouiller.
Enfin, vainqueur de tous, ou feignant de le croire,
Sur le dos des bassets , apôtre de sa gloire ,
Il s'éleva si haut , qu'on crut le voir assis
Au temple où le génie a seul droit d'être admis.
O toi, que tour-à-tour il a craint et chérie,
Piquante déité de la plaisanterie !
Si par tes jeux badins appelant le plaisir ,

Tu déridas les fronts sans les faire rougir :
 Si tu sus rencontrer l'heureux moyen de plaire,
 Sans que l'on pût jamais t'accuser d'être amère,
 Je t'invoque en riant : anime mes portraits,
 Le héros que je chante est digne de tes traits !
Rousseau (1) rimoit encor, mais sa verve affoiblie
 Annonçoit le déclin de son illustre vie.
 Ses écrits languissans étoient à peine lus,
 Pour tout dire, en un mot : *Rousseau* n'écrivoit plus.
 On ne distinguoit pas le rimeur plein de gloire,
 De lauriers, tout enfant, coiffé par la victoire :
 Qui, banni pour des vers que *Saurin* avoit faits,
 De sa patrie en pleurs emporta les regrets (2).
 Tel brilloit à Paris qui s'éclipse à Bruxelles.
 Ce feu ne jetoit plus que quelques étincelles ;
 Et d'*Houdart* (3), cependant, le surprenant bonheur
 Sur son abaissement élevoit sa grandeur.
 Il formoit dans Paris cette ligue fatale ,
 De rime et de raison également rivale ;

(1) Jean-Baptiste Rousseau, mort depuis à Bruxelles.

(2) Jamais les auteurs du tems n'ont attribué à Rousseau les couplets, cause occasionnelle de son bannissement : on étoit au moment d'en découvrir l'auteur, lorsque ses adversaires ayant trouvé une copie de la *Moysiade*, corrigée de sa main, la produisirent ; ce qui lui fit prendre la fuite.

(3) Houdart de la Motte a fait des tragédies, comédies, opéra, poèmes-épiques, odes, fables, églogues,

Qui, risquant d'avilir les tragiques tréteaux,
Faisoit parler aux rois la langue des badaux.

Œdipe, qu'aux sifflets ce changement expose,
Maudissoit les destins, beaucoup moins que la prose.

(1) *De Pons*, (2) *Boindin*, (3) *St.-Marc*, auteurs
de nouveautés,

Auteurs, à leurs débuts, des muses rejetés,
Déjà se préparoient, en buvant Melpomène,

A voir leurs avortons couronnés sur la scène :

Cependant que, partout, un langage nouveau (4)

Qui déjà s'étendoit de la chaire au barreau,

Entortillant le sens des phrases néologues,

ouvrages polémiques, didactiques, philosophiques.
C'est le précurseur de Voltaire dans l'universalité.
Il est question de son système pour mettre la tragédie
en prose. Il débuta par *ŒDIPE*.

(1) L'abbé de Pons, écrivain oublié, très-obscur,
très-entortillé. Voyez *DICTIONNAIRE NÉOLOGIQUE*.

(2) Boindin, homme d'esprit, froid, compassé,
pédant d'irrégion.

(3) St. Marc, homme d'esprit, précieux : il reste
de lui les *DIALOGUES DES DIEUX*, et quelques cri-
tiques rigoureuses de Boileau et de Racine. On son-
geoit déjà à déprimer.

(4) Ce langage nouveau étoit le néologisme. Desfon-
taines l'attaqua par son *DICTIONNAIRE*, et par
une brochure dans le goût du *CHEF-D'ŒUVRE DE
L'INCONNU*, sous le nom de *PANTALON-PHÉBUS*.
Ces ouvrages, manquant de goût, sont restés dans
l'oubli, et le néologisme a fait place au persifflage.

Faisoit, pour le trouver, suer les pédagogues.
 Bouquets et billets doux, quatrains, fables, rondeaux,
 A la sagacité des *Œdipes* nouveaux,
 Par l'ambiguïté, préparoient la torture,
 Cent fois plus que n'eût fait l'énigme du *Mercur* ;
 On ne s'entendoit plus : on disoit *sol* pour *ut*,
 Tout périssoit enfin, quand *Voltaire* parut.
 (1) Fort près des *Cordeliers*, au milieu d'une rue,
 D'où le pont-neuf au loin se présente à la vue,
 Lieu peuplé de cafés, de libraires, d'acteurs,
 S'élève un champ ouvert aux talens des auteurs.
 Alors, que le repos devenu nécessaire
 Paroissoit un plaisir suffisant au vulgaire,
 A la paume, au billard, cet endroit consacré,
 D'un titre assez bourgeois se trouva décoré.
 Enfin le sentiment, qui toujours se raffine,
 A défaut d'appétit inventant la cuisine,
 Suggéra qu'il falloit un ragoût à l'esprit ;
 De ce nouveau besoin le théâtre naquit.
 Las de croiser les bras, de parler sans rien dire,
 Chacun, pour ses vingt sols, voulut pleurer et rire (2).

(1) Le bâtiment des *Cordeliers* va disparaître, et l'ancienne *Comédie Française* a disparu ; les *Libraires* et les *Acteurs* ont déserté le quartier.

(2) Le premier prix des places de la *Comédie Française* fut de dix sols, mais il étoit à vingt, dès le tems dont il est parlé.

Quatre murs tapissés d'une sombre couleur,
 Sous les efforts de l'art ont pris de la splendeur.
 Non, celle qu'étala l'ambition romaine :
 Un cirque, en abrégé terminé par la scène (1),
 Mal peint, mal éclairé, n'offrant aux curieux
 Qu'un spectacle, moins fait pour imposer aux yeux,
 Que pour intéresser le cœur par les oreilles,
 Fut le cercle où brilloient les *Rotrou*, les *Corneilles*;
 Et c'est là que *Racine*, avec plus de douceur,
 Enseigna le chemin qui mène droit au cœur.
 La parque, qui nous vexe et dont rien ne nous venge,
 A leur place laissoit *Campistron* (2) et la *Grange* :
 Moins pour nous consoler, que pour nous faire voir
 Qu'il n'est point de laurier qui brave son pouvoir.
 Lorsque, pour éloigner ces tristes rêveries,
Crébillon, précédé du flambeau des furies,
 Peignant à nos regards des objets odieux,
 Essayait sur nos cœurs ses crayons vigoureux.
Rhadamiste, fumant du sang de son épouse,
 Fit supporter l'excès de sa fureur jalouse;

[1] On peint l'ancienne salle de la Comédie Française, où l'on étoit éclairé par de la chandelle, qu'un homme, entre tous les actes, venoit moucher.

[2] *Campistron* et la *Grange*. *Campistron* a laissé au théâtre *ANDRONIC*, pièce dont la versification est foible, la contexture bonne, le choix du sujet heureux. La *Grange* y a laissé *AMASIS*, d'où l'on a tiré le plan des *MÉROPES* Italiennes et Françaises,

Electre nous charma par sa propre douleur ;
 Mais rival du soleil et rempli de terreur ,
 (Malgré l'art et les soins qui l'avoient préparée)
 Tout Paris recula pour la coupe d'*Atrée* (1).
 Tandis que Melpomène employoit ses pinceaux
 A nous représenter ces lugubres tableaux ;
Harpagon et *Jourdain*, sur la scène comique,
 Ayant banni *Scaron* par un sel plus attique ,
 (2) Avoient ouvert la lice à l'homme aux rubans verts,
Trissotin, *Vadius*, et tant d'autres travers,
 Voulant se dérober aux verges de Molière ,
 Restoient ce qu'ils étoient : mais d'une autre manière,
 (3) *Regnard* et *Dufresni*, bien moins sûrs de leurs coups,
 Avoient livré la guerre aux *joueurs*, aux *jalous* ;
 Cette carrière enfin , par leur mort délaissée ,
 Admettoit pour tenans *Néricault*, la *Chaussée*,
 L'un froid, l'autre pédant et pleureur à l'excès :
 Ils doivent leur couronne à des demi-succès ,
 Et *Piron* , à l'affût d'une palme immortelle

[1] On sait que le festin d'ATRÉE fit reculer le soleil ; le public l'a reçu de même à la représentation.

[2] L'ALCESTE du MISANTHROPE. Il eut de la peine à réussir.

[3] Regnard est trop connu. Dufresni a laissé au théâtre le MARIAGE FAIT et ROMPU , et l'ESPRIT LE CONTRADICTION. Il y a de lui un JOUEUR et une JALOUSE.

Pour peindre un *métromane* attendoit un modèle⁽¹⁾.
 Tels étoient nos plaisirs quand Phébus⁽²⁾, par hasard,
 Vint engendrer *Inès* dans la tête d'*Houdart*.
 A son charmant aspect tous les cœurs s'attendrirent,
 Des poches, à l'envi, tous les mouchoirs sortirent ;
 (3) Et, lorsque les bambins furent sur le trottoir,
 Le plaisir de pleurer passa celui de voir.
Houdart, qui se croyoit auteur de cet ouvrage,
 Sentant par le succès élever son courage,
 Croit qu'il doit effacer tous ceux qui ne sont plus,
 Tous ceux qui sont : bientôt il donne⁽⁴⁾ *Romulus*,
 Et, volant tout d'un trait aux plaines Idumées,
 Au fer d'*Antiochus* livre les *Macchabées*⁽⁵⁾.
 Mais, Phébus avec lui n'étant plus de concert,

[1] Voltaire a servi de modèle à l'EMPIRÉE de la MÉTROMANIE.

[2] Il n'y a rien de si heureux que le sujet de la tragédie d'*Inès*, par le genre d'intérêt dont il affecte ; c'est un coup de fortune ; il a été unique pour l'Auteur ; le succès de cette pièce l'éleva au plus haut degré de réputation.

[3] Les BAMBINS. L'effet de cette scène d'enfans fut prodigieux, et a occasionné, par imitation, bien des sottises théâtrales.

[4] ROMULUS, tragédie de la Motte, mal écrite et mal composée.

[5] Les MACCHABÉES, autre tragédie de cet auteur. Il y a deux actes de beaucoup d'effet. Le reste n'est pas bon ; la pièce est mal écrite. L'auteur écrivait mal en vers.

Il voit avec chagrin tout le terrain qu'il perd ;
 Et , convaincu trop tard qu'il lui manque la verve
 Il aspire aux succès en dépit de Minerve.
 D'abord , pour essayer des attentats nouveaux,
 (1) Il découpe *Racine* et le sert en lambeaux,
 Et , par un manifeste impudent , frénétique ,
 Il veut bannir les vers de la scène tragique.
 Le hardi novateur s'étoit rendu pédant
 Du public ; car hélas , il est toujours enfant
 Mais , qu'il falloit d'efforts pour garder la tutelle !
 (2) La science , sans goût , entame la querelle ,
 Et bientôt contre lui sarcasmes et brocards ,
 Au nom de tous les Grecs , fondent de toutes parts.
 De leurs traits , repoussés par ce maître d'escrime ,
 Ses rivaux mal-adroits deviennent la victime (3) ;
 La fureur en redouble , on se mêle , on combat ,

(1) IL DÉCOUPE RACINE. La Motte mit en prose les belles scènes de MITHRIDATE , en se servant des mêmes mots.

(2) LA SCIENCE SANS GOUT. Allusion à la querelle de Mde. Dacier. Le fond de la querelle de M. de la Motte , avec cette savante , venoit de ce qu'il avoit traduit l'Iliade ; les amateurs de la rime se joignirent à elle.

(3) DEVIENNENT LA VICTIME. On lit avec beaucoup de plaisir la Défense de la Motte contre Mde. Dacier. C'est un modèle de politesse , de finesse , d'adresse , écrit supérieurement. Le fond du procès ne valoit rien ; il gagna par la forme.

Et la presse gémit (1) de l'horrible débat.
 Tandis que les neuf sœurs, que le désordre étonne,
 Se tiennent à l'écart et n'inspirent personne,
 Que faisiez-vous alors, aimables déités?
 Errantes au hasard dans ces lieux enchantés,
 Où de fruits savoureux une plaine chargée
 Présente à l'orangère une récolte aisée,
 D'un jeune homme, endormi sur le pré St.-Gervais,
 Avec étonnement vous regardiez les traits.
 Ce don, ce rare don, à qui tout autre cède,
 (2) L'heureuse invention qui toujours vous précède,
 L'a vu sans rien sentir qui décele un penchant.
 (3) *Mnémosine*, sa sœur, s'émeut en le voyant;
 Sans penser qu'elle va déloger sa cervelle;
 Le front, qu'elle aperçoit, est un temple pour elle,

(1) **ET LA PRESSE GÉMIT.** Il paroissoit, de part et d'autre, deux à trois brochures par semaine, venant des deux parties.

(2) **L'HEUREUSE INVENTION.** M. de Voltaire n'a jamais inventé.

(3) **MNÉMOISINE SA SŒUR.** Jamais homme n'eut une mémoire plus étendue, plus ornée, plus obéissante. Indépendamment de cette faculté naturelle, il avoit une mémoire artificielle, concentrée dans des tablettes, enrichies continuellement et par lui et par des gens à gages, qui accueilloient tout ce qu'ils pouvoient trouver de passable dans des ouvrages ignorés et faits pour l'être, jusque dans les œuvres de l'abbé de Marolles.

Elle y va rassembler tout ce qu'elle a cueilli.
 Les muses, qui de loin à son air *recueilli*,
 Jugent que quelque'objet occupe leur amie,
 Accourent pour tomber en même rêverie,
 Pour le considérer, pour juger à l'envie
 Qu'on peut, en l'inspirant, en faire un favori-
Melpomène, à grands traits, lisant sur son visage,
 Que sur *la Motte-Houdart* il aura l'avantage,
 Et pourra la venger du ridicule affront
 Dont ce fier prosateur a fait rougir son front,
 Pour laisser de ses dons une trace visible,
 Dépouille un cerisier d'une branche flexible,
 En forme une couronne, et brûle d'en couvrir
 Le front du chevalier qu'elle vient de choisir.
 Mais ses sœurs, sur-le-champ, comme en caricature,
 Ont de dons tous pareils orné sa chevelure;
 Hélas ! on en eût fait un poète accompli,
 Si les femmes savoient ne gâter qu'à demi !
 On auroit entendu crier : *cours à la gloire ;*
Sois poète , orateur , savant , écris l'histoire ;
La lunette à la main vas percer dans les cieux ;
Sois plaisant , sois profond , comique , sérieux :
 Et, malgré tant de dons, il en manque un encore ;
 Rien pour lui n'est tombé des mains de *Terpsicore* (1).

(1) TERPSICORE. Muse de la danse, et emblème à la fois de l'ensemble. Il est échappé à M. de Voltaire des beautés de tous les genres ; il a presque toujours manqué d'ensemble.

Uranie, en voyant voltiger ce ballon :
 « Eh quoi ! vous rencontrez un enfant d'Apollon,
 Ma sœur, sur cet objet de notre complaisance,
 Vous ne répandez rien ! laissez là votre danse,
 Et douez avec nous ». Tout en faisant un pas,
 La muse répondit : « Je ne m'en mêle pas...!
 Rendez-nous, s'il vous plaît, raison de ce caprice...
 En le regardant mieux vous me ferez justice,
 Et conviendrez, ma sœur, que du haut jusqu'en bas
 Votre héros est fait comme votre compas »....
 A ce burlesque mot, qui fait rire *Thalie*,
 Le dormeur se réveille, et la plaisanterie
 Ayant pris, de ce jour, empire sur ses sens,
 Le reveilloit encore à quatre-vingt-quatre ans.
 Les chastes déités, dans les airs enlevées,
 En nuages brillans se sont évaporés;
Arouet, c'étoit lui, tout en ouvrant les yeux,
 Recherche avidement les objets gracieux,
 Que l'adroit *Phæbetor* (1) lui présentait en songe,
 Et bientôt, regrettant un aussi doux mensonge,
 Le cerveau tout brûlant, le cœur gonflé d'orgueil.
 Il court à travers champs pour regagner Arcueil.
 Il en étoit sorti. Mais dites-nous, déesses,
 Est-il vrai que *Momus* enleva vos largesses ?

[1] PHÆBETOR. Morphée, Dieu du sommeil, a deux
 lieutenans : Phæbetor et Phantase, Phæbetor donne les
 songes vrais.

Qu'embusqué méchamment il en fit un ballot ?
 Vos dons sont-ils restés aux mains du dieu fallot ?
 Non, il les a rendus, on peut les reconnoître,
 Aux essais du poëte on les vit reparoître ;
 Les couronnes tenoient du dieu qui les ravit
 Un grelot qui pendoit à la place du fruit.
 De sa rouille le tems ne les a pas couvertes :
 C'en'est pas du laurier, mais elles sont bien vertes,
 Et le seront encore pour nos derniers neveux,
 Et peut-être que trop dangereuses pour eux !
 Cependant *Arouet*, plein du feu qui l'embrase,
 Une phrase aussitôt enjambant une phrase ,
 Et la muse avec feu lui prêtant son appui ,
 Ecrivit sur un sujet qui s'empare de lui.
 (1) *Jocaste* et son époux, con luits par Melpomène,

[1] **JOCASTE.** Voltaire avoit dix-huit ans quand il fit cette tragédie. On peut dire qu'elle est à la hauteur de Corneille pour la marche, de Racine pour le style; que les impressions douloureuses y sont plus ménagées que dans Crébillon et au point juste où il faut qu'elles le soient pour des ames françaises. Ces trois beaux génies se seroient fait honneur de lui donner place dans leur recueil. Voltaire n'a rien fait depuis qui en approche. **MÉROPE** pêche en quelques endroits par le style, une enflure déplacée, et par la contexture. **MAHOMET** pêche par le vice du principal caractère; on a fait de cet épileptique un convulsionnaire Arabe, un diable pire que celui de Milton. Ses crimes sont dégoûtans.

Sans inspirer l'effroi se montrent sur la scène ;
 On met, pour éloigner l'épouvante et l'horreur,
 Un crayon mâle et doux aux mains de la terreur.
 Au développement du plus fatal oracle,
 Le public enivré s'écrioit au miracle :
 L'auteur plus exalté , bien plus ivre que lui ,
 Et dédaignant déjà son immortel appui ,
 Se promet que bientôt d'étonnantes merveilles
 Vont lui faire effacer *Racine* et les *Corneilles*.
 Les leçons de *Porée* (1) ont peu d'effet sur lui,
 Il pourra se passer de conseil et d'ami ,
 L'orgueil est désormais le guide qui le mène.
 (2) *Hérode* est mal choisi pour enflammer la scène ,
 D'*Euripide* on est loin, de *Sophocle* encor plus,
Corneille a refusé le modèle à *Varus* (3).
 Et cependant , du jour on eût eu l'avantage ,
 (4) Si des vers bien tournés pouvoient faire un ouvrage.
Melpomène gémit et veut par des rigueurs
 Rechauffer un amant trop comblé de faveurs ;
 Mais déjà c'en est fait ; il n'est plus sur ses traces.
 Le petit libertin se laisse aller aux graces.

[1] PORÉE. Voltaire, qui avoit parfaitement étudié sous lui, le consultoit sur ses premiers ouvrages.

[2] HÉRODE. Le sujet étoit mal choisi. On voit que Voltaire a perdu de vue les grands modèles.

[3] VARUS est le plus plat Romain qu'on eût pu mettre sur le théâtre.

[4] SI DES VERS. La tragédie de *MARIANNE* est supérieurement écrite.

(1) Par *Zaïre* et *Gaussin* il cherche à nous ravir.
 Il faut en raffoller, mais non pas l'applaudir,
 Français! vous égarez ce jeune téméraire;
 Hélas, il n'a que trop ce qu'il faut pour vous plaire!
 Il étale à vos yeux des fantômes brillans :
 La beauté philosophe à l'âge de seize ans,
 Un héros bien complet, tout au sortir de page,
 Un Turc, fait à Paris, et dans le bon usage.
 Pour visages on prend ces masques bien vernis,
 On prend pour la couleur un brillant coloris;
 Et bientôt à nos yeux, séduits par la magie,
 Un prestige paroît un effort de génie.

Arœuet! qu'as-tu fait? où vas-tu t'égarer?
 Le guide que tu fuis pouvoit seul t'éclairer.
 Quoi! tu peux t'éloigner d'une source aussi pure!
 Ah, pour l'illusion tu quittes la nature!
 Songe qu'elle est la base et la règle des arts.
 On va bientôt compter tes pas par tes écarts.

[1] PAR ZAIRE et GAUSSIN. La pièce de ZAIRE est dictée par les Graces; on sent partout leur charme comme on peut appercevoir leur négligence. Quand un enfant a fait une charmante espièglerie, on en raffolle; mais on ne l'applaudit pas; on le gâteroit. M. de Voltaire est parti, et bien d'autres après lui, de ce délicieux roman, pour l'illusion à quelque prix que ce fût. Ses imitateurs ont été bien malheureux en mettant des romans sur le théâtre; on nous a replongés dans l'enfance d'où Corneille nous avoit tirés par la vérité de ses tableaux. Nos tragédies, au lieu d'être un amusement noble et presque instructif, n'ont plus été que des jouets d'enfans.

L E T T R E

*De l'Auteur du poëme de la Nouvelle
Raméide aux Éditeurs de cette
édition de ses OEuvres.*

Vous voulez bien, messieurs, me faire l'honneur de courir après mes œuvres égarées pour en donner une édition au public, et vous vous adressez à moi pour me prier de vous révéler les larcins que j'ai faits à ma propre réputation, en ne mettant pas mon nom à bien des bagatelles qui sont demeurées inconnues. J'aurai l'honneur de vous répondre que mon nom ne pouvoit pas les faire connoître, et que sans doute elles n'avoient pas assez de mérite pour faire sensation. Quelques-uns de ces petits ouvrages éphémères sont morts sans faire parler d'eux ni de moi, faute de mérite et de prôneurs. Il en est après lesquels je ne veux pas courir, quoi-

qu'on les ait réimprimés depuis , parce que je ne leur trouve point de caractère ; mais je vais vous en nommer deux dont la réimpression me feroit plaisir , si vous pouvez les retrouver quelque part. L'un est la seconde Rameïde , plaisanterie faite par moi à l'homme le plus plaisant , par nature , que j'aie connu : il s'appeloit Rameau , étoit neveu du célèbre musicien , avoit été mon camarade au collège , avoit pris pour moi une amitié qui ne s'est jamais démentie , ni de sa part , ni de la mienne. Ce personnage , l'homme le plus extraordinaire que j'aie connu , étoit né avec un talent naturel dans plus d'un genre , que le défaut d'assiette de son esprit ne lui permit jamais de cultiver. Je ne puis comparer son genre de plaisanterie qu'à celui que déploie le docteur Sterne dans son voyage sentimental. Les saillies de Rameau étoient des saillies d'instinct d'un genre si piquant , qu'il est nécessaire

de les peindre pour pouvoir essayer de les rendre. Ce n'étoient point des bons mots : c'étoient des traits qui sembloient partir de la plus profonde connoissance du cœur humain. Sa physionomie , qui étoit vraiment burlesque , ajoutoit un piquant extraordinaire à ces saillies , d'autant moins attendues de sa part , que , d'habitude , il ne faisoit que déraisonner. Ce personnage , né musicien , autant et plus peut-être que son oncle , ne put jamais s'enfoncer dans les profondeurs de l'art ; mais il étoit né plein de chant , et avoit l'étrange facilité d'en trouver , impromptu , de l'agréable et de l'expressif , sur quelques paroles qu'on voulût lui donner ; mais il eût fallu qu'un véritable artiste eût arrangé et corrigé ses phrases , et composé ses partitions. Il étoit de figure , aussi horriblement que plaisamment laid , très-souvent ennuyeux , parce que son génie l'inspiroit rarement ; mais si sa verve le servoit , il faisoit rire jus-

qu'aux larmes. Il vécut pauvre , ne pouvant suivre aucune profession. Sa pauvreté absolue lui faisoit honneur dans mon esprit. Il n'étoit pas né absolument sans fortune ; mais il eût fallu dépouiller son père du bien de sa mère , et il se refusa à l'idée de réduire à la misère l'auteur de ses jours , qui s'étoit remarié et avoit de ; enfans. Il a donné, en plusieurs autres occasions, des preuves de la bonté de son cœur. Cet homme singulier vécut passionné pour la gloire, qu'il ne pouvoit acquérir dans aucun genre. Un jour il imagina de se faire poète, pour essayer de cette façon de faire parler de lui. Il composa un poème sur lui-même , qu'il intitula la Raméide, et qu'il distribua dans tous les cafés ; mais personne n'alla le chercher chez l'imprimeur. Je lui fis l'espéglerie de composer une seconde Raméide ; celle que je vous dénonce pour que vous tâchiez de la trouver dans quelque recueil. Le libraire la vendit

à son profit ; et Rameau ne trouva pas mauvais que j'eusse plaisanté de lui , parce qu'il se trouva assez bien peint. Cet homme est mort aimé de quelques-uns de ceux qui l'ont connu , dans une maison religieuse , où sa famille l'avoit placé , après quatre ans d'une retraite qu'il avoit prise en gré , et ayant gagné le cœur de tous ceux qui , d'abord , n'avoient été que ses geoliers. Je fais ici avec plaisir sa petite oraison funèbre , parce que je tiens encore à l'idée qu'il m'a laissée de lui. Quant à la seconde Raméïde , messieurs , je ne la crois pas indigne de remplir un recueil.

L'autre petit ouvrage est un pamphlet de deux feuilles , qui n'a jamais vu le jour , et auquel en effet l'obscurité convenoit mieux ; vous voulez , monsieur , l'y soustraire ; soit , mais vous m'en répondez , la faute en rejaillira sur vous , parce que vous aurez la bonne foi de me rendre justice.

J'ai l'honneur , etc.

LA SECONDE
R A M E Ï D E.

P O E M E.

Moi qui, jeune autrefois, du son d'un Mirecourt (1),
Remplissois anti-chambre, escalier, porche et cour ;
Qui sur une gavotte, ou sauteuse, ou brunette,
Faisois danser gaiment Guillot avec Perrette,
J'entreprends de chanter ; qui ? un héros ? un roi ? (moi.
Non : mais quelqu'un que j'aime, et ce quelqu'un c'est
Oh moi ! dont à travers chacun ici raisonne,
Oh moi ! si peu prisé de ce qui l'environne ;
Cher moi ! Moi trop charmant, et de tous négligé,
L'instant arrive enfin où vous serez vengé.

(1) Mirecourt, petite ville de Lorraine où on fait des violons qui n'ont point de réputation.

Je prévois les écueils semés sur ma carrière ,
 Car chacun a son moi qu'il veut qu'on vous préfère ,
 Et je vois , sur ces moi , voulant vous élever ,
 Mille moi contre vous prêts à se soulever ;
 Par l'excès du danger mon audace animée ,
 De ces moi conjurés braverait une armée.
 Qu'ils me laissent parler de moi , de moi , de moi ,
 Beaux esprits, taisez-vous; belles, écoutez-moi;
 Aimez-moi, baisez-moi, semez ma renommée ,
 Ne parlez que de moi dans toute la journée ,
 Occupez-vous de moi dès l'instant du réveil ,
 Et ne rêvez qu'à moi pendant votre sommeil ?
 De tout autre souci l'ame débarrassée ,
 Consacrez à moi seul et desir et pensée.
 Vous, que le prince a mis dans un poste d'honneur ,
 Il faut pour moi bien vite employer la faveur ;
 Sollicitez le roi , tourmentez tous les princes ,
 Tirez des pensions de toutes les provinces ,
 Qu'en de nouveaux replis, ardente à m'étayer ,
 Pour moi l'intrigue encore apprenne à se plier ;
 Qu'elle sache employer ses ressources fidelles ,
 Les dons faits à propos, et les faveurs des belles ;
 Que l'avare opulent , en cessant d'enfourer ,
 Pour moi dépense tout et commence à jouir.
 Mais quel est donc ce moi, pour qui tout doit se faire ?
 Ce moi ? C'est moi Rameau, Rameau, fils de son père ,
 D'un oncle très-connu neveu trop ignoré ,
 Dans la gêne et l'oubli gisant contre son gré ,

Fait, suivant son avis, pour d'autres aventures,
Pour obtenir du ciel les faveurs les plus pures,
D'Apollon, en naissant, presque prédestiné,
Nourri dans un berceau de lierre couronné (1).
Elevé chaque jour au doux son de la lyre.
A peine encore éclos, tout sembloit me prédire
Que mes ans fortunés s'écouleraient un jour
Dans les bras de la gloire et dans ceux de l'amour,
Quand Momus (2), ce bouffon de céleste origine,
M'aperçut en passant, et jugeant à ma ruine
Que j'étois propre à faire un de ses favoris,
Résolus de tromper Apollon et Cypris ;
D'arracher un soutien à leur brillant empire,
Et de me destiner à rire et faire rire.
D'abord le dieu badin déroba mon hochet,
Mitsa marotte (3) en place, et, dans son trébuchet,
Pesant les qualités qui m'étoient nécessaires,
Non pour mon intérêt, mais bien pour ses affaires,
Estima que mon teint étoit trop délicat (4) ;

[1] Le premier berceau de M. Rameau a été l'étui d'une contre-basse.

(2) Momus est la divinité reconnue de tous les cerveaux timbrés et des railleurs.

(3) La marotte est le sceptre de Momus, il est garni de grelots.

(4) Une ancienne tradition porte que M. Rameau étoit très-joli dans son enfance.

Sur son trop de fraîcheur, sur son trop d'incarnat,
 Il rendit un arrêt tout rempli d'injustice ;
 La petite vérole en fut l'exécutrice ,
 Et mon front labouré devint en un seul jour
 Le plastron des brocards et l'effroi de l'amour ;
 De la sorte affublé , mon burlesque visage
 Faisant rire et pleurer chacun sur mon passage,
 De le faire adopter, quel qu'il fût, j'eus projet,
 Et d'être dans l'état un important sujet.
 Il falloit m'embarquer dans la littérature ,
 De grec et de latin me farcir sans mesure.
 Je croyois le savoir , tant j'étois bien timbré,
 Pour m'élever fort haut un excellent degré :
 Je tends donc bonnement la main à la férule.
 Le pédant stupéfait à mon aspect recule :
 Nous nous fixons tous deux : un sourire nous prend.
 La classe en faux-bourdon aussitôt le reprend.
 Il fallut m'échapper ; car la pédanterie
 Ne peut rimer qu'en vers à la plaisanterie :
 Sa morgue lui plaît fort : elle rit à regret :
 De son front déridé j'eus payé l'intérêt.
 Mal fourni de savoir, et toujours en balance
 Comment je me ferois un homme d'importance.
 Un accès de valeur , mais sans redoublement ,
 Me saisit : je me fais soldat d'un régiment (1);

[1] M. Rameau s'engagea à l'âge de dix-sept ans dans le régiment de Poitou. Il monta une demi-garde, et se dégoûta du métier.

J'eusse été quelque jour l'honneur de la cocarde ;
 Mais la fièvre me prit en descendant la garde.
 Dégouté du métier qui forme les héros ,
 Des prélats fortunés admirant le repos ,
 Et l'honnête embonpoint qu'enferme leur ceinture ,
 Je donnai , front baissé , dedans la prélature ;
 Me voilà tonsuré. Tonsuré ! quoi ! Rameau !
 Une couronne encor brille sous ton chapeau !
 De tant d'états divers qu'embrassa ta jeunesse ,
 Par goût d'indépendance et par goût de mollesse ,
 Tu n'as rien conservé ? Tu connus leur néant ,
 Et tu les oublias en les abandonnant ,
 Et le petit collet te captive , t'arrête ?
 Philosophe à demi , tu crois que sur ta tête ,
 Dans ce monde, où tu vis, le bonheur étranger
 Peut, par ce cercle étroit, pleuvoir et s'arranger ?
 Bien ! si c'est le défaut de ma philosophie
 De croire les prélats heureux en cette vie ,
 Par un moyen bien simple on pourra m'enguerir ,
 Il faut d'un prieuré bientôt me revêtir .
 Calculant à loisir sa valeur mensongère ,
 Du clinquant de son or, j'aurai la preuve entière ;
 Mais jusqu'à ce moment , cher collet , cher manteau ,
 Demeurez pour jamais l'ornement de Rameau .
 C'est sous ce vêtement que ma face étrangère
 Du grand jour de Paris vint chercher la lumière ,
 Lorsque du séminaire , un recteur inquiet ,
 Pour être trop plaisant, m'eut ouvert le guichet .

Je parus , et d'abord en bonne contenance
Ma soutane flotloit avecque révérence ;
Le drap en étoit neuf , et , tout en ondoyant ,
Ma ceinture cédoit aux doux efforts du vent.
J'allai me présenter à la source féconde (1) ,
D'où les bienfaits de Dieu se versoient sur ce monde.
J'entre : on fait décliner mon nom et mon état ,
Le but qui me conduit.... C'est un canonicat ;
Mon nom est Jean Rameau , neveu de l'organiste ,
Qui n'a jamais touché de messes jansénistes ,
Tonsuré , Dieu merci , au moins de quatre doigts :
Cesont là , monseigneur , mes titres et mes droits.
A ce court exposé , si bien fait pour instruire ,
Je crois qu'on auroit ri si l'on avoit su rire ;
Peut-être on se mordit la lèvre adroitement ,
Et je fus éconduit sans autre compliment.
C'est ainsi qu'à la cour , au mépris de mon titre ,
La main qui pouvoit tout m'écarta du pupitre.
J'aurois paisiblement digéré ce mépris ;
Mais par malheur la faim m'attendoit au logis.
J'ai , me disois-je , un oncle : il faudra qu'il m'héberge ,
Allons au grand Rameau : ah ! la mauvaise auberge !
Traiteur ! Si vous voulez attirer les chalans ,
Choisissez bien parmi tous les noms imposans ;

(1) M. Rameau , en débarquant du coche , alla trouver
le ministre qui avoit alors la feuille des bénéfices.

Hors qu'à vous ruiner un astre vous contraigne,
Soit mon oncle à jamais banni de votre enseigne ;
Quel logis que le sien , pour boire et pour manger !
D'un œuf à demi cuit il fallut m'arranger ;
Mais si le corps étoit vide de nourriture ,
L'esprit abondamment fut pourvu de pâture :
Mon neveu , comme undiable il vous faut travailler,
Et d'estoc et de taille il vous faut ferrailer ;
Archet , anche , clavier , que tout vous obéisse,
Sous l'effort de vos doigts que le boyau frémissé :
Cherchez à composer , et dans tant de métiers,
Simple apprentif encor , faites des écoliers ;
Vivez à vos dépens : c'est un projet honnête ;
Nous avons bien diné ; que rien ne vous arrête ;
Allez vous préparer à vos nouveaux essais ,
Et moi je sourirai de loin à vos succès.
Me voilà bien lotti , sans argent , sans asile ;
Et contraint , sans école , à devenir habile.
J'épargne à mes lecteurs les angoisses , les maux ,
Les dégoûts rebutans , les impuissans travaux ,
Tels que le dieu malin de la plaisanterie
S'aperçut que cela passoit la raillerie ;
D'un petit coup de hache il frappa mon cerveau ;
Je me crus transporté dans un monde nouveau.
Au burlesque enjouement mon ame fut vouée ,
Et d'un sel ambigu ma langue fut douée.
De plus , je révoltai , j'amusai , et je plus ,
Et , chassé de partout , partout je reparus :

Semblable au roi de Pont (1), dans messages retraits,
 Les triomphes souvent suivirent mes défaites.
 Je n'étois pas alors bien digne de pitié,
 Car j'avois deux appuis, Momus et l'amitié,
 L'un, de mon enjouement soutenoit le délire,
 L'autre écartoit la faim, grand ennemie du rire;
 Et cependant j'allois toujours déraisonnant,
 Et c'est ainsi qu'un jour je pris femme en passant.
 Je me disois : Rameau, tu n'es rien dans le monde :
 Ici sur quelque titre il faut que l'on se fonde :
 Si quelqu'un, par hasard, t'ôte encore le chapeau,
 C'est qu'on salue en toi le neveu de Rameau.
 Prends femme, et par l'effet d'une heureuse alliance,
 D'un citoyen complet aspire à l'importance.
 Tu te vouas long-tems au triste célibat ;
 Tu seras plus heureux dans ce nouvel état.
 Je me crus ; j'épousai : je me pressai de vivre,
 Et je fis dans un an, un enfant et un livre (2).
 Père, auteur et mari, de titres étayé,
 Au physique, au moral, je croyois tout payé ;
 Malheureux ! un instant ouvre la sépulture
 A ma femme, à mon fils, à mon livre ; oh nature !

[1] Tout le monde sait l'histoire de Mithridate, roi de Pont.

[2] Ce livre est un recueil de pièces de Clavecin, dignes d'avoir eu un père plus heureux et un meilleur sort.

A de semblables coups as-tu pu résister ?
Après de tels revers , qui nous fait exister ?
Renversé, confondu, contemplant mon naufrage,
Et mes tristes débris écartés du rivage ,
Du destin je croyois ne plus craindre les coups,
Quand je me sens frappé du plus cruel de tous.
Le grand Rameau n'est plus! les muses désolées
Partout à son honneur dressent des mausolées.
Vers le néant alors je me sens transporté :
Son nom me déroboit à mon obscurité ,
Et dans son tourbillon , ma planette égarée
D'un éclat emprunté se voyoit éclairée.
Je ne suis donc plus rien , me dis-je avec transport :
Il est tems de mourir puisque mon oncle est mort.
Mourir! Momus accourt , par la manche me tire.
Mourir! mourir , Rameau ! eh ! c'est le tems de rire.
Qui rire ? Moi, morbleu ! mais de qui ? mais de quoi?...
Il faut rire de tout , en commençant par toi.
Si j'en juge assez bien, ton chagrin est comique;
Abandonne les pleurs au théâtre lyrique.
Il faut être inhumain pour braver la douleur
De l'univers dansant qui perd son créateur(1),
Mais toi! peux-tu manquer de ressource, d'asile ?
S'il falloit, au besoin, je t'en montrerois mille;
Mais un seul te suffit ; Condé, l'ami de Mars,

[1] On peut dire que tous les danseurs de l'Europe
doivent l'excellence où ils ont porté leur art à M.
Rameau.

Favori de l'amour et l'appui des beaux arts.
 Un éloge de moi te surprendra peut-être ;
 Mais je ne suis malin qu'autant que je dois l'être ;
 Respectant la vertu qui les égale aux dieux ,
 J'attaque les mortels quand ils sont vicieux .
 Aborde ce héros : rempli de confiance ,
 Implore les effets de sa munificence ;
 Ne crains pas de refus : sa main cherche à s'ouvrir ,
 Heureuse de trouver quelqu'un à secourir .
 On ne fatigue pas sa bonté , sa clémence ;
 Dès qu'un infortuné paroît en sa présence ,
 Dans ses yeux attendris on lit ce vers heureux :
Il suffit qu'il soit homme et qu'il soit malheureux .
 Mais réponds-toi , Rameau : tu crois que l'abondance
 Doit dans un doux loisir nourrir ton indolence ;
 Qu'un héros , secondant tes desirs indiscrets ,
 Doit à sa grandeur même égaler ses bienfaits .
 Quel est donc l'intérêt qui pour toi sollicite ?
 Qu'as-tu dit ? qu'as-tu fait ? et quel est ton mérite ?
 Renonce à rien prétendre ou prouve mieux tes droits :
 Momus et toi sont fous ; mais vous n'êtes pas trois ,
 Résous cet argument.... Résoudre ! beau dilemme !
 Que je mépriserois , s'il n'étoit de moi-même .
 Eh quoi ! j'existe encore et j'ai mes cinquante ans ,
 Sans moyens , sans appui , sans détours , sans talens :
 En incagnant le sort qui tend à me détruire ,
 J'échappe avec adresse au néant qui m'attire....
 Taisez-vous , ma raison : sans doute il feroit beau

Qu'on entendit parler la raison de Rameau.
Qu'on me laisse à Momus : il m'appelle , il m'inspire ;
C'est lui qui va dicter tout ce que je vais dire.
Lui-même , en épargnant la peine à mon cerveau ,
Des biens où je prétends va tracer le tableau.
L'heureux tems que c'étoit , quand les grands de la terre
Faisoient des fous pommés le cas qu'on en doit faire !
Établis à la cour , sans être confondus ,
On ne chicanoit point les droits qui nous sont dus :
Nous laissions aux guerriers les périls de la guerre ,
Les affaires d'état au grave ministère ,
L'adroite politique aller chez l'étranger ,
Le docteur à son banc , au troupeau le berger :
Tandis que , sans rivaux , libres dans nos saillies ,
Nous avions seuls le droit de faire des folies ;
Notre enjouement naïf et nos piquans bons mots
Faisoient le contrepois des flatteurs et des sots.
Ennemis des travers , fléaux du ridicule ,
Malheur à qui tomboit dessous notre férule ;
Rien ne pouvoit le mettre à l'abri des brocards :
Il étoit persiflé , criblé de toutes parts ;
Et le prince appuyant notre plaisanterie ,
Tiroit un profit clair de la bouffonnerie.
Tout alloit bien chez lui ; nous fûmes en faveur ;
Le courtisan jaloux le vit avec douleur ;
Comme il se prête à tout , soudain il se transforme

Et fait notre métier sans prendre l'uniforme (1);
Mais, soit dit sans manquer au peuple courtisan,
L'art produisit d'abord plus d'un mauvais plaisant;
A force d'exercer nos rivaux s'aguerrirent ;
Aux finesses de l'art bientôt ils atteignirent ;
Et nous fûmes forcés , contre nos intérêts,
A les avouer tous pour fous , faits et parfaits.
Notre crédit alors vers sa chute s'avance ;
Nos gages retranchés en forment la balance.
Quel trésor eût suffi pour tous nous soudoyer ?
Nous étions trop de fous pour qu'on pût nous payer.
Sans argent, sans appui, plongés dans ladisgrace,
Il nous fallut bientôt abandonner la place ;
Mais nous fûmes les seuls, nos rivaux à l'envi
Exercèrent l'emploi qu'ils nous avoient ravi :
L'habitude à ce point corrompant la nature
Qu'ils ne raisonnoient plus, sinon par aventure.
Depuis ce tems, le mal s'accrut de jour en jour ;
Le peuple , imitateur des sottises de cour ,
Craignant que sa raison ne parût trop vulgaire,
Fit de baliverner sa principale affaire.

(1) Tout le monde sait que l'ancien uniforme des fous de cour étoit, manteau et chausses mi-parti jaune et rouge, le bonnet pointu, à oreilles garnies de grelots.

Bientôt ce sera pis, on ne s'entendra plus.
Il est tems d'appliquer le remède à l'abus ,
Pour prévenir enfin une entière ruine ,
Par de bons réglemens remontons la machine ;
Et, la faisant rouler sur ses premiers pivots ,
Mettons en dignes mains le sceptre et ses grelots (1):
Posons que je sois chef de cette Hiérarchie.
Tous ces fous sans aveu je veux qu'on me les lie,
Et qu'on me laisse entr'eux choisir les plus plaisans,
Dont je veux, à mon gré, faire mes suffragans :
J'enverrai travailler mes prévôts à la ronde,
Et moi, je servirai le plus grand roi du monde.
A mon nouvel état pour donner un reflet ,
Il convient que je sois cardinal à brevet.
Si Rome à mes desseins vouloit mettre une entrave,
Je renonce dès-lors à mon droit au conclave :
Non qu'au pays latin je n'aie des amis ;
Je compte sur Pasquin et sur son vis-à-vis (2);
Mais je veux me passer de l'attache de Rome,
Et de mon suzerain je prétends être l'homme.
Une fois décoré de ce titre éclatant ,
Je dois à la fortune aller tambour battant,

[1] Le sceptre de la Folie est une marotte garnie de grelots.

[2] Marforio et Pasquin, statues qui sont à Rome, très-cornues par les satyres qu'on y fait courir sous leur nom.

Et d'un indult, armé, (1) sans qu'ons'en scandalise,
 Envahir tous les biens qui seront à ma guise.
 Et, d'abord je prétends m'emparer d'un emploi
 Qui ne peut convenir à nul autre qu'à moi.
 Dans le cœur de l'état, certaine république,
 Sous le nom de sénat et de peuple lyrique,
 Menace de tomber dans le dérèglement,
 Pour un goût étranger que le bongout dément;
 Cherchant à s'écarter de la belle nature,
 Et même à se soustraire au bâton de mesure.
 La république court un danger qui fait peur,
 Et c'est le cas forcé de faire un dictateur (2).
 Je veux l'être et le suis, sans prendre les auspices,
 Ni l'avis du sénat, ni le vœu des Comices;
 De mon nouvel état arborant le cachet,
 Deux doigts de la ti-clave (3) orneront mon rochet.
 Et, sans m'embarrasser du murmure frivole
 De ce peuple chantant, je monte au capitole.
 J'arrive, et, sur-le-champ, je fais par mes licteurs
 Fouetter compositeurs, acteurs, chanteurs, auteurs.
 Je crois que je les tiens!.. Ah canaille lyrique!
 Je vous ferai sentir ma verge despotique,

(1) On connoît les privilèges d'un indult cardinal.

(2) Dans les pressans dangers de la république Romaine, on créoit un dictateur.

(3) Robe de la haute magistrature.

Et votre orgueil dût-il en gémir de nouveau,
On vous verra fléchir sous un autre Rameau.
Le désordre appaisé, ma vigilance unique
Jette sur les détails un regard politique,
J'entrevois qu'un abus se glisse à l'opéra,
Par un décret conçu, Momus... et cétera
Le sexe féminin tenant à cet empire,
A l'argent, au plaisir, uniquement aspire,
Sous peine de mourir, de haillons revêtu,
Il ne peut même avoir une ombre de vertu;
Et contre le décret, en nous faisant la nique,
Le rusé, sous nos yeux, tous les jours en trafique.
Pour mettre tout en règle, un édit me créera
Syndic de la vertu des filles d'opéra.
A l'essaim sémillant devenu nécessaire,
Je n'aurai pas besoin de payer ni de plaire :
On voudra de mon joug adoucir les rigueurs,
Et l'on m'apportera la dîme des faveurs :
J'en userai sans doute avecque complaisance,
Elles éprouveront l'effet de ma clémence ;
Mais, sur l'essentiel, craignant d'être distrait,
Je les laisse, et m'attache à suivre mon objet ;
Du bel esprit, enfin, j'aspire à la régie.
Depuis long-tems, en France, et prose et poésie
Manquent de feu, de sel, d'invention, de goût,
Les fonds sont dissipés et la caisse est à bout.
Par où sont-ils passés? ah voici la manie!

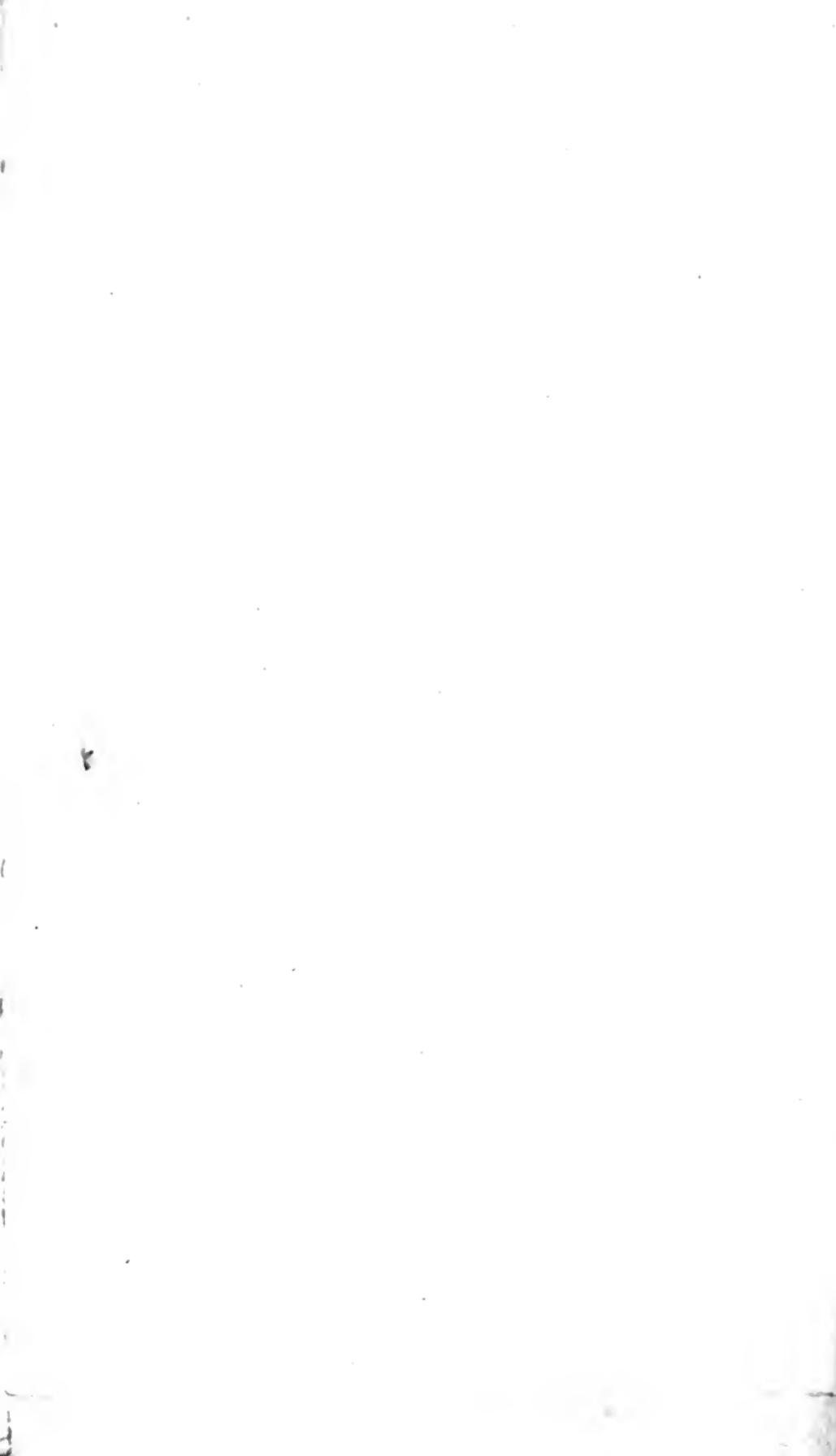
On en dépense trop en bonne compagnie :
 On s'y gorge d'esprit , les soixante fermiers
 A prodiguer le leur y sont tous des premiers ;
 En paillettes on a répandu son génie,
 Puis on est ruiné faute d'économie.
 Doucement ! doucement ! messieurs les beaux esprits,
 Sur un tout autre pied vous vous verrez réduits ;
 Souffrez pour un instant que la règle vous dompte ,
 Et la postérité recevra votre compte.
 Attendant mes bienfaits, vos vœux les plus ardents
 Doivent m'ouvrir la route aux honneurs où je tends.
 Aux grandes dignités le relief est utile,
 Son éclat leur soumet le sage et l'imbécile ;
 Il convient d'un cordon que je sois décoré,
 Des ordres établis nul n'étant à mon gré,
 Je veux en créer un qui soit plus à ma guise.
 Il tiendra tout de moi, statuts, règle, devise :
 Connus sous l'heureux nom que je veux lui donner
 De *Chevaliers errans à l'heure du dîner*.
 Qu'aux plus friands morceaux partout on les convie ,
 Qu'à leur aspect soudain la table soit servie ,
 Et, sans qu'ils soient tenus même des menus frais ,
 D'être attentifs, polis, complaisans ou discrets :
 Pour ruban, en écharpe ils auront la serviette,
 Moi, comme chancelier, je la porte en bavette ;
 Que sur leur estomac des crachats éclatans
 Portent un plat chargé de deux couteaux tranchans.

Il faut collier, (1) manteau pour les cérémonies,
 Il faut un cri de guerre avec des armoiries ;
 Mais on verra les vœux, les preuves, tout le plan
 Dans mon livre appelé; l' *Ordre du cordon blanc*.
 Décoré, bien doté, ma puissance établie,
 Et mon ambition suffisamment remplie,
 De l'air le plus subtil faisant mon élément,
 Au faite du palais je prends mon logement;
 D'où puisse, incessamment, ma sage défiance
 Suivre tous les détails soumis à ma puissance,
 Siffler tous les travers à mes yeux exposés :
 Tremblez, esprits bourrus, qui m'êtes opposés.

[1] Des cuillers et des fourchettes entrelacés et noués par des cure-dents, forment le collier; le cri de guerre est *faim et soif*; le manteau de cérémonie est la nappe damassée; elle est étendue sans plis sous l'écusson, supportée par deux chancres marins.

Fin du troisième et dernier volume.





**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The L
University
Date**

--	--	--

31. corner of

—

